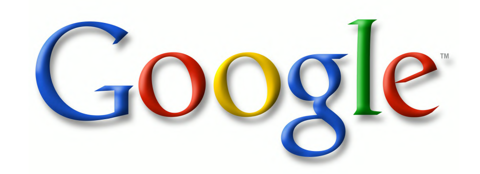
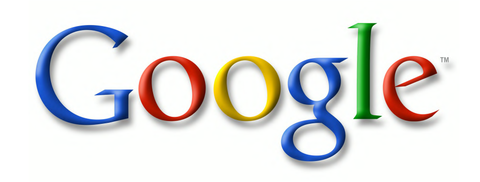
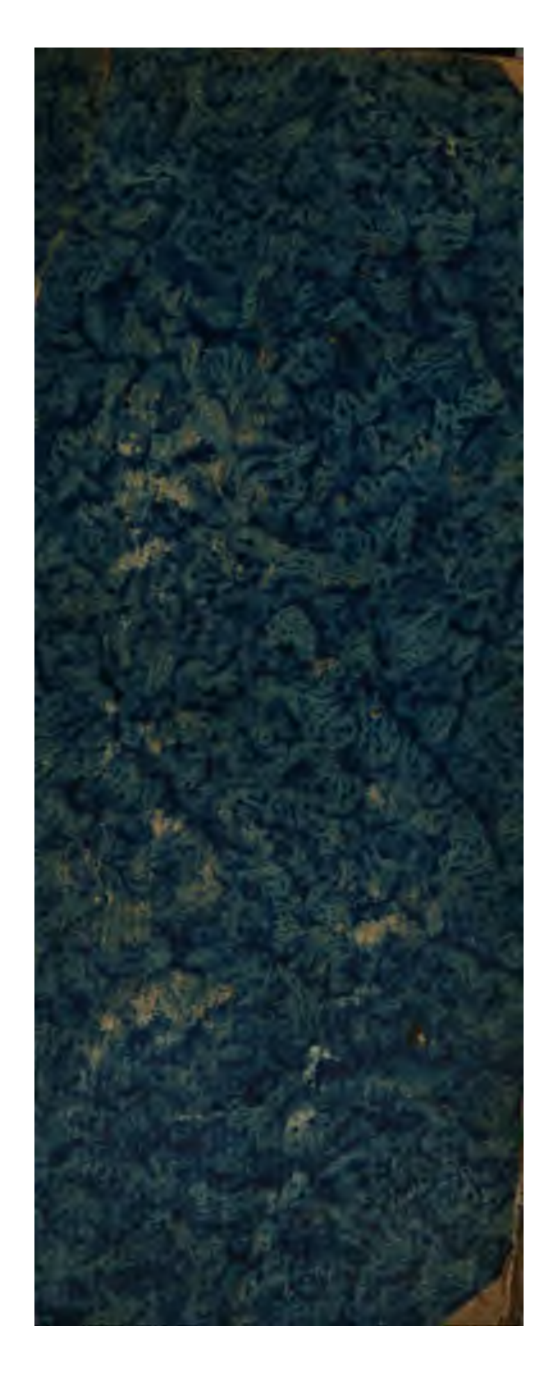



Google



July 1869

[illegible]



F[illegible] July 1869

LES
CONVERSATIONS
D'ÉMILIE.

TOME SECOND.



J. M. Moreau inv. ... N. le Mire sculp.

LES

CONVERSATIONS D'ÉMILIE.

NOUVELLE ÉDITION.

> *Inutilesque falce ramos amputans,*
> *Feliciores inserit.* HORAT.

TOME SECOND.

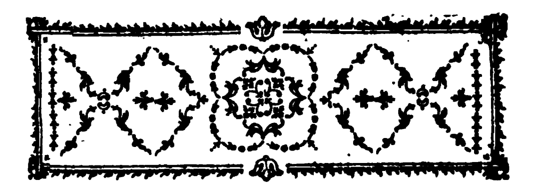


A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jaques, près S. Yves.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



LES

CONVERSATIONS D'EMILIE.

TREIZIEME CONVERSATION.

LA MERE.

BON jour, Emilie! Vous voilà déja de retour de votre promenade?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

On dirait qu'elle ne vous a point égayée? Qu'avez-vous?

EMILIE.

Rien, Maman. Vous ſavez bien que je n'aime pas à me promener aux Tuileries.

LA MERE.

Sais-je cela ? Je crois que vous me l'apprenez en ce moment.

EMILIE.

Et moi, je crois que je ne m'y promenerai plus davantage, à moins que ce ne ſoit avec vous. Tenez, Maman, vivent nos promenades de la campagne ! J'ai découvert que j'ai de la vocation pour la vie champêtre, & que je n'aime plus Paris. Cette uniformité d'allées, ces cohues, tout ce monde oiſif & regardant, qui ne ſait comment faire, pour perdre ſon temps...

LA MERE.

Voilà des réflexions un peu auſteres, mais vraiment philoſophiques.

EMILIE.

Et qui le perd encore d'une ma-

niere désagréable pour les autres !

LA MERE.

Comment désagréable pour les autres ?

EMILIE.

Mais vous le savez bien, Maman ; c'est toujours en épluchant les passans... Je trouve cela, comme vous, bien méprisable.

LA MERE.

Quoi, y avait-il encore des nœuds de manches ?

EMILIE.

Non, Maman. Il n'y avait que ce bruit confus & uniforme, comme les allées, ce froufrou de robes, ce gazouillage général & insipide qui attriste & qui ne dit rien à l'ame.

LA MERE.

Comment, vous mettez aussi l'ame de la partie ? Je vois bien, ma chere amie, que vous voulez prendre le ton à la mode.

EMILIE.

Tout cela est à périr d'ennui, & ne me va plus. Et puis, quand on sort...

LA MERE.

On s'en revient chez soi assez mécontente.

EMILIE.

On rencontre des gens bien impolis, & qui ne savent guere vivre.

LA MERE.

Et qui donc?

EMILIE.

Imaginez, Maman, que je trouve à la porte deux dames & un monsieur qui entraient, & qu'en passant devant moi, une de ces dames jete un regard fort indifférent sur moi, & dit à l'autre d'un air distrait: Elle serait assez jolie, si elle n'était pas si noire.

LA MERE.

Ah, ah! C'est donc à la rencontre de ces dames que vous devez ce grand

fonds de philoſophie & ce goût décidé pour la vie champêtre ?

EMILIE.

Mais de quoi ſe mêlent-elles ? Convenez, Maman, qu'il faut avoir la tête & le cœur bien vuides pour paſſer ſon temps à faire de telles remarques. Vous aviez bien raiſon l'autre jour de dire que les gens d'un certain eſprit ne s'occupaient guere des imperfections des autres. Je voudrais demander à ces dames, qui les a chargées de ſavoir ſi les petites filles qui paſſent devant elles ſont noires ou blanches.

LA MERE.

Et moi, de quel droit elles gâtent la promenade à mon enfant, & pourquoi elles font tort à ce beau jardin des Tuileries, qui a déja aſſez de peine à conſerver un peu de réputation, depuis que nous faiſons des jardins

anglais au milieu de Paris, entre quatre murailles.

EMILIE.

Comment donc, Maman? Quel tort?

LA MERE.

Ne l'ont-elles pas enlaidi par leurs propos, au point de vous faire prendre cette promenade en aversion?

EMILIE.

Ah, il s'y promenera assez de monde sans moi. Au reste, voilà ce que c'est que d'aller dans les lieux publics avec sa bonne. On a l'air petite fille, & tout le monde croit pouvoir vous manquer d'égards sans conséquence. Si j'avais été avec vous, ma chere Maman, cela ne me serait pas arrivé.

LA MERE.

Et vous en seriez revenue beaucoup plus blanche.

EMILIE.

Mais, Maman, l'on est comme on

peut; on ne va pas aux Tuileries pour entendre faire son portrait. Et puis, comme disait Madame de Verteuil hier, à propos de je ne sais quoi: Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

LA MERE.

Celle-ci est donc bien fâcheuse?

EMILIE.

Mais pas mal, ce me semble. N'est-ce pas vilain d'être noire?

LA MERE.

Etre blanche, est un agrément de plus; être noire, est sans difficulté un agrément de moins; mais voilà tout.

EMILIE.

J'avais bien besoin de la rencontre de ces dames, pour savoir que j'étais noire comme une taupe!

LA MERE.

Ont-elles poussé le parallele aussi loin que cela?

EMILIE.

Non, Maman; mais je me suis vu taupe tout de suite.

LA MERE.

C'est qu'apparemment vous aimez les couleurs décidées; vous n'êtes pas pour les nuances intermédiaires.

EMILIE.

En vérité, Maman, je crois que je n'étais pas si noire ni si laide l'année passée.

LA MERE.

Je le crois aussi. C'est que vous avez été beaucoup au soleil & au grand air; vous êtes fort hâlée. A votre place j'aurais arrêté ces dames, & je leur aurais dit: Prenez patience, Mesdames. Il n'y a que trois jours que je suis de retour de la campagne. Je vous donne rendez-vous ici à la même place dans trois ou quatre mois. Quand j'aurai passé l'hiver en ville, peut-être me trouverez-vous le teint un peu

éclairci & changé en bien. Au reſte, ſi je ne ſuis pas trop blanche, convenez que j'ai un air de ſanté qui vaut auſſi ſon prix.

EMILIE.

Comment, Maman, eſt-ce que le ſéjour de la ville éclaircit le teint?

LA MERE.

Cette découverte vous réconciliera peut-être un peu avec Paris.

EMILIE.

Mais c'eſt au moins un dédomagement.

LA MERE.

Qui vous aidera à attendre la ſaiſon de la campagne avec réſignation.

EMILIE.

Que je ſuis fâchée, Maman, de n'avoir pas eu l'eſprit de dire cela à ces dames! Je crois qu'elles auraient été un peu ſotes, avec toute leur habileté à juger le teint des paſſans... Au reſte, ſi j'en avais eu l'eſprit, je

n'en aurais pas eu le courage ; ainsi cela revient au même.

LA MERE.

Vous pouviez leur dire mieux & les déconcerter bien davantage.

EMILIE.

Comment donc ?

LA MERE.

Sachez, Mesdames, que la blancheur & la beauté sont de bien faibles avantages en comparaison des qualités du cœur & du caractere ; qu'on peut avoir tous les agrémens extérieurs, sans être ni aimable, ni estimable, ni heureuse, ni considérée, ni digne de l'être. Si vous n'êtes pas contentes de mon teint, je tâcherai de mériter votre suffrage par d'autres moyens plus solides & plus durables, supposé que vous daigniez jamais prendre garde à moi autrement qu'en passant sur la terrasse des Tuileries.

EMILIE.

Ah, Maman, la superbe harangue! Je donnerais tout l'argent de mon mois pour l'avoir tenue. La belle chose que d'avoir de l'esprit & à propos! Je vois d'ici l'étonement de cette dame, si je l'avais tirée par la robe, pour lui dire cela bien respectueusement. Elle aurait, je crois, baissé un peu ces grands yeux noirs qu'elle a si négligemment jetés sur moi, comme pour me dire : Mademoiselle, soyez blanche, soyez noire, cela ne me fait rien du tout.

LA MERE.

Moi, qui ne suis pas si indifférente sur votre compte, j'aurais bien désiré de m'éclairçir sur une petite circonstance.

EMILIE.

Quelle circonstance, ma chere Maman?

LA MERE.

Supposé qu'une autre petite fille un peu noire eût passé en même temps que vous sur la terrasse ; que ces dames l'eussent remarquée, & eussent dit d'elle ce qu'elles ont dit de vous, je voudrais savoir si leur remarque vous eût fait la même impression, & si vous en eussiez ressenti la même indignation.

EMILIE.

N'en doutez point, ma chere Maman ; j'aurais vu tout de suite que cette petite fille fera de mauvais sang quand elle sera rentrée chez elle. Ne m'avez-vous pas appris à me mettre à la place des autres ? Je ne peux pas soufrir qu'on mortifie comme cela les passans ; il faut avoir des égards pour tout le monde. Et puis, vous m'avez ouvert les yeux, & je sais le cas qu'il faut faire de cet esprit de dénigrement.

LA MERE.

Allons, je vois que votre caractere prend une tournure févere, & que votre morale ne péchera pas par l'indulgence; il faudra marcher droit devant vous... Mais suppofons que ces dames, au lieu de vous trouver noire, euffent dit: Voilà une petite fille qui promet d'être bien belle un jour!

EMILIE.

Ah, Maman, vous voulez m'embaraffer!.. Eh bien, j'aurais rougi & baiffé les yeux.

LA MERE.

Mais la promenade des Tuileries ne vous aurait plus paru fi mauffade peut-être?

EMILIE.

Croyez-vous, Maman?

LA MERE.

Cependant, juger fur un coup-d'œil très-fuperficiel, fans y atacher aucun intérêt, que ce foit en bien ou

en mal, c'est toujours juger à tort & à travers.

EMILIE.

Cela se peut, Maman; mais convenez que le jugement qui flate ne paraît pas si de travers que celui qui fait de la peine.

LA MERE.

Je conçois cela, & je presume que dans ce cas la sévérité de votre morale se ferait un peu adoucie en faveur de ces persones qui jugent si légérement & au hazard.

EMILIE.

Mais, Maman, n'est-ce pas un de vos principes, qu'il faut garder la sévérité pour soi & l'indulgence pour les autres?

LA MERE.

Je vois que vous en faites l'application d'une maniere bien désintéressée & sans aucun retour sur vous-même.

EMILIE.

Comment l'entendez-vous ? Me trouvez-vous partiale, avec deux poids & deux mesures, comme dit l'évangile ?

LA MERE.

Convenez du moins que vous ne manquerez pas d'indulgence pour les hâbleuses qui, sans vous regarder, vous promettront d'être belle un jour.

EMILIE.

Mais je crois, ma chere Maman, que cette prédiction n'a jamais fâché persone.

LA MERE.

Il faut que la beauté soit le suprême bonheur de la vie : car les jeunes filles donneraient, pour l'obtenir, santé, richesse, & peut-être des biens encore plus essentiels.

EMILIE.

Le suprême bonheur, c'est peut-être un peu fort ; mais du moins,

Maman, c'eſt un grand bonheur. Je vous ai entendu parler plus d'une fois comme d'un avantage bien précieux ; de prévenir en ſa faveur par une figure intéreſſante ou agréable, par un extérieur qui plaît & qui ſéduit.

LA MERE.

Malgré tout cela, je ne ſais s'il faut regarder la beauté comme un avantage ſi fort déſirable.

EMILIE.

Vous avez donc une dent contre elle ?

LA MERE.

Je remarque d'abord qu'il n'y a point d'avantage plus fragile, plus frivole, plus paſſager ; que, ſans compter mille accidens, peu d'années en alterent les traits, en détruiſent les charmes, en éfacent juſqu'au ſouvenir. Penſez-vous qu'on ſoit bien ſage ou bien heureuſe de fonder ſa félicité ſur une choſe ſi fugitive ?

EMILIE.

Ah, voilà un grand inconvénient!

LA MERE.

Je crois, puisqu'elle se gâte, se fane, s'évanouit si aisément & si promptement, que celles qui y mettent leur bonheur, sont bien à plaindre. Elles doivent rarement jouir sans inquiétude. Elles doivent bientôt regarder le soin de leurs charmes, la parure, la toilete, comme l'affaire la plus importante de la vie. Il en résultera avec le temps un esprit minutieux, frivole, inquiet, jaloux, envieux & triste.

EMILIE.

Voilà une vilaine perspective! Mais pourquoi donc envieux?

LA MERE.

Parce qu'au lieu de jouir du charme de la beauté & de lui rendre justice lorsqu'elle paraît, elles lui envieront son éclat & ses triomphes; elles croiront que c'est autant de malheurs per-

sonels qui leur arrivent; elles se persuaderont que les succès de la beauté se font à leurs dépens, qu'elle ne peut s'attirer un hommage sans leur enlever une conquête; elles en deviendront malheureuses & tristes. Etre malheureuse de la beauté des autres! Quel supplice avilissant?

EMILIE.

Oui, c'est acheter cher le bonheur suprême.

LA MERE.

Ce bonheur suprême a encore d'autres dangers plus considérables & plus éfrayans.

EMILIE.

Dites-les-moi bien vîte, ma chere Maman, afin que je m'en dégoûte tout-à-fait.

LA MERE.

Nous les découvrirons avec le temps, ma chere amie, à mesure que nous avancerons dans la carriere de

la vie. En attendant, qu'il vous suffise de remarquer qu'on peut être parfaitement heureuse sans être belle, & qu'on peut être souverainement belle sans être heureuse.

EMILIE.

Mais la beauté ne s'oppose point au bonheur.

LA MERE.

Dites qu'elle n'est pas incompatible avec le bonheur. Il n'y a point de doute qu'une belle persone qui réunit aux attraits de la figure une ame d'une beauté supérieure; qui cache sous le voile des graces un cœur noble, généreux, élevé & sensible; qui par ses charmes & ses agrémens extérieurs releve encore le prix de toutes les vertus dont elle est ornée, ne soit le chef-d'œuvre de la nature. Mais dans toute supposition de choses, le caractere l'emporte sur la figure. Il n'a pas besoin de la beauté, pour s'attirer,

ſuivant ſes diverſes qualités, le reſpect, la vénération, l'admiration, l'eſtime, l'amour, en un mot toutes les eſpeces de ſuffrages que les hommes ne pourront jamais acorder à la figure ſeule. A la vérité, la beauté dans un degré éminent excite auſſi l'admiration ; mais ce ſentiment eſt encore plus paſſager qu'elle. Il eſt ſi peu durable qu'il ſe change en mépris, dès que l'on s'aperçoit que la beauté du caractere ne répond point aux charmes de la figure.

EMILIE.

La voilà ravalée tout de ſuite.

LA MERE.

Et c'eſt pourquoi je n'ai jamais pu atacher un certain prix à une choſe ſujete à tant de viciſſitudes, & qui ſeule ne ſuffit pourtant pas au bonheur. Je vous trouverais bien à plaindre, ſi vous y mettiez le vôtre. Par exemple, voudriez-vous que la crainte d'être

un peu plus noire ou hâlée, vous contraignît dans vos exercices champêtres, & qu'avant d'entreprendre une promenade, on fît un examen préalable, s'il n'y a pas un peu trop de soleil, ou apparence de pluie, ou si le vent ne vous souflera pas peut-être au nez ou derriere les oreilles? Si vous en étiez-là, je dirais : O la pauvre créature, qui sacrifie ses plaisirs, ses amusemens, & des biens encore plus réels, comme la santé, à un avantage très-incertain, qu'elle espere se procurer à force de se mijoter!

EMILIE.

Autant vaudrait se mettre sous une châsse comme une relique.

LA MERE.

Cependant, si vous voulez, pour commencer à vous rapprocher de l'état de relique, je vous donnerai un voile de gaze à mettre devant le visa-

ge, quand vous irez vous promener. Cela vous empêchera à la vérité de respirer l'air libre, mais en revanche vous aurez le teint merveilleusement conservé, & persone n'y trouvera plus à redire, quand vous passerez sur la terrasse des Feuillans.

EMILIE.

Non, non, non, ma chere Maman, je vous remercie de votre voile; je ne suis pas encore relique.

LA MERE.

Voyez, n'allez pas si vîte avec vos refus; mon voile vaut la peine qu'on y pense. Si vous le dédaignez à présent, moi à mon tour je ne serai pas peut-être disposée à vous l'offrir quand vous en voudrez.

EMILIE.

Non, non, Maman, je n'en voudrai jamais. Je ne suis plus fâchée que d'une chose.

LA MERE.

De quoi donc? .

EMILIE.

De m'être fâchée. Cela me paraît pitoyable à présent. Je crois, Maman, que le plus court est de ne jamais s'occuper de sa figure. Si elle est bien, tant mieux; si elle est mal, qu'y faire?

LA MERE.

C'est le plus court & le plus sage. Il faut traiter la beauté comme ces caracteres capricieux qui, s'ils remarquent que vous atachez une grande importance à leur conquête, s'éloignent de vous avec dédain, & font au contraire toutes les avances les premiers, si vous avez l'air de les négliger ou de ne vous en pas soucier.

EMILIE.

Maman, voilà qui est fait, je n'y penserai plus du tout.

LA MERE.

Vous courrez après la santé...

EMILIE.

Et auſſi après la ſageſſe.

LA MERE.

Fort bien. Et la beauté ſe mettra peut-être à courir après vous.

EMILIE.

Mais, s'il lui prend cette fantaiſie, je me laiſſerai atraper; n'eſt-ce pas?

LA MERE.

Pourvu que la ſageſſe & la ſanté ſe laiſſent auſſi atraper à leur tour.

EMILIE.

Eh bien, Maman, pour ne plus penſer à la capricieuſe, prêtez-moi le livre que vous aviez en poche le jour de notre derniere courſe champêtre. Vous m'avez dit que tous les principes de morale s'y trouvaient réunis.

LA MERE.

Vous le lirez avec le temps.

EMILIE.

Ah, Maman, donnez-le-moi à préſent.

présent. Cela me sera oublier tout ce gazouillis des Tuileries.

LA MERE.

Chaque chose a son temps. Il y a dans ce livre des choses fort au dessus de votre portée.

EMILIE.

Mais, Maman, seulement un petit endroit à apprendre par cœur! Tenez, ceci est une curiosité innocente, que vous ne pouvez pas blâmer.

LA MERE.

Je la trouve même louable. Mais Monsieur de Verteuil m'a emporté hier le livre que vous désirez. Quand il me l'aura rendu, je vous en ferai lire un fragment, & vous m'en ferez ensuite l'extrait.

EMILIE.

Un fragment, c'est comme qui dirait un chapitre, une portion; n'est-ce pas? Et qu'est-ce que c'est qu'un extrait?

LA MERE.

Extraire c'eſt ne prendre d'un ouvrage que ſa ſubſtance, c'eſt-à-dire, les idées principales, ou bien ce qui vous intéreſſe particuliérement, en laiſſant de côté tout le reſte. Ainſi vous tranſcrirez du livre dont vous parlez, ou du fragment que vous lirez, tout ce qui ſera le plus à votre portée, ou ce qui vous plaira préférablement; & vous paſſerez tout ce que vous n'entendez pas bien encore, ou ce qui ne vous atachera pas.

EMILIE.

Oui, oui, je ſais, je ſais. Il y a aujourd'hui quinze jours que vous m'avez dit cela, & que c'était une opération à double fin, parce que par un extrait on pouvait juger, & de l'eſprit de celui qui a fait le livre, & de l'eſprit de celui qui a fait l'extrait; & que vous m'en feriez faire cet hiver, & que nous en ferions enſemble,

c'eſt-à-dire, chacune de ſon côté, pour voir qui ſera mieux.

LA MERE.

Et il y a tout juſte quinze jours que nous avons dit tout cela ? Voilà une mémoire vraiment admirable !

EMILIE.

C'eſt que nous avons dit encore autre choſe, & une choſe en rappelle une autre ; vous le ſavez bien, Maman. C'eſt comme une chaîne qui ſe tient d'un bout à l'autre, parce qu'un anneau ſe trouve pris dans l'autre, & qui en touche un, remue tous les autres.

LA MERE.

De ſorte que d'*autres* en *autres* (car en voilà une demi-douzaine au moins qui ne doivent pas ſe trouver trop à leur aiſe, preſſés les uns à côté des autres), nous avons encore remué un autre anneau ?

EMILIE.

C'eſt que c'était en revenant de chez le pere Noël où nous avions fait vendange.

LA MERE.

Ah, ah ! Voilà ſans doute un des principaux anneaux de la chaîne.

EMILIE.

Le pere Noël a dit : Dieu ſoit loué ! l'année ſera bonne. Enſuite, quand nous ſommes parties, il m'a dit : Mademoiſelle, voilà comme eſt Madame votre mere ; elle ne veut pas que je quite mon preſſoir, pour lui rendre ce que je lui dois. Enſuite ſes enfans nous ont reconduites en proceſſion juſqu'à la paroiſſe ; & puis, quand nous avons tourné pour regagner notre maiſon, vous m'avez dit, Maman, que vous me feriez lire un Conte de Fées.

LA MERE.

Voilà une belle ſuite d'anneaux au

moins. Mais j'ai eu bien tort, ma chere amie, de vous parler de féerie, lorsque j'avais une occasion si favorable & si naturelle de me jeter dans la mythologie, de vous parler de Bacchus, fils de Sémélé, & du vieux Silene, & de vous faire un parallele entre celui-ci & notre voisin, le brave pere Noël, tout à l'avantage de ce dernier.

EMILIE.

Maman, vous auriez peut-être trouvé à qui parler. Quand mes freres & moi nous nous promenons ensemble, Monsieur Pauston, chemin faisant, leur explique un chapitre de la mythologie, toutes les fois qu'il a été content de la leçon de géométrie; & ma bonne & moi, nous en faisons notre profit, sans nous en vanter.

LA MERE.

Et ces explications de mythologie sont-elles frequentes?

EMILIE.

Mais oui, Maman, aſſez.

LA MERE.

Tant mieux; cela me fait eſpérer que vos freres ſeront deux grands géometres.

EMILIE.

Sans compter que je ne me promene pas toujours avec eux, & qu'ils ſavent peut-être bien des chapitres dont ma bonne & moi n'avons pas pu faire notre profit.

LA MERE.

J'aurais été, je crois, bien agréablement ſurpriſe, en trouvant à qui parler à propos de Bacchus & de Silene.

EMILIE.

Le conte de Fées vous a détournée de la mythologie.

LA MERE.

Je ne ſais comment cet anneau du conte de Fées s'eſt trouvé à côté de

celui des extraits. Apparemment mes anneaux n'étaient pas trop bien arangés ce jour-là.

EMILIE.

Maman, peut-être la vendange du pere Noël s'est-elle trouvée entre-deux, c'est-à-dire, que nous avons parlé des extraits le matin, & du conte de Fées le soir.

LA MERE.

Vous avez bien raison de dire que tous vos anneaux se tienent, & qui en touche un, remue tous les autres, sur-tout dans une chaîne aussi mobile que la vôtre.

EMILIE.

Mais c'est vous, Maman, qui avez mis tous ces anneaux en mouvement.

LA MERE.

Est-ce encore moi? Je fais donc bien des choses sans le savoir. Quant au conte de Fées, je me rappelle ma promesse, & je vous tiendrai parole.

EMILIE.

Je crois même que vous m'avez promis d'en faire un tout exprès pour moi.

LA MERE.

Ah, cela vous plaît à dire. Malgré mon respect pour votre chaîne, je suis bien sûre du contraire.

EMILIE.

Vous en êtes sûre, Maman ?

LA MERE.

Je n'ai pu m'engager à l'impossible.

EMILIE.

Comment à l'impossible ?

LA MERE.

C'est qu'il faut de l'imagination pour faire un conte de Fées, & que je n'en ai point.

EMILIE.

Ah, vous n'avez pas assez d'imagination pour un conte de Fées, tandis que ma bonne m'en faisait tant que je voulais, quand j'étais petite !

Allons, allons; c'est que vous n'aimez pas les féeries. Je m'en souviens à présent; vous me l'avez dit.

LA MERE.

Y a-t-il encore quinze jours que nous avons dit cela? Il faut que ce jour des vendanges ait été un jour de confession générale, comme celui des Tuileries est devenu un jour de réminiscence générale.

EMILIE.

Mais pourquoi, Maman, n'aimez-vous pas les féeries? Il y a un peu de caprice à cela.

LA MERE.

Cela se pourrait bien. Qui vous a dit que je n'avais pas mes caprices comme une autre?

EMILIE.

Soit; mais je parie que vos caprices ont toujours quelque motif.

LA MERE.

Les vôtres n'en ont donc point?

EMILIE.

Peut-être en ont-ils, Maman; mais je ne ſais le démêler.

LA MERE.

Ou bien vous ne vous en ſouciez pas toujours ?

EMILIE.

Eh, je ſais pourquoi vous n'aimez pas les féeries ; je m'en ſouviens, à préſent. Vous dites que ce mêlange de folie & de raiſon vous déplaît.

LA MERE.

Encore un ſouvenir ? Mais ſi vous ſavez mes raiſons bonnes ou mauvaiſes, il ne faut donc pas me les demander.

EMILIE.

Ainſi vous ne voulez pas qu'on ſoit gai dans les livres.

LA MERE.

Je vois bien, Emilie, ſi je vous laiſſe faire, que vous ferez de moi

une bégueule. Je n'ai jamais donné l'exclusion à aucun genre.

EMILIE.

Excepté aux folies pourtant?

LA MERE.

Pas même aux folies, si elles sont innocentes. Je n'ai pas envie de me brouiller avec les poëtes.

EMILIE.

Est-ce que les poëtes sont fous?

LA MERE.

On accuse tous ceux qui travaillent d'imagination, de l'être plus ou moins. Ils seraient même bien fâchés de n'avoir pas cette réputation, & ils croiraient avoir perdu le plus beau laurier de leur courone.

EMILIE.

Et le plus beau laurier de leur courone est la folie!

LA MERE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela. Seulement ils ont un accident qui leur

eſt commun avec les fous ; mais quoique le ſymptôme ſoit le même dans les deux maladies, les cauſes en ſont très-diverſes.

EMILIE.

Ainſi la poéſie & la folie ſont deux maladies, mais diverſes ? Et l'accident commun ?

LA MERE.

C'eſt qu'au lieu de conduire leur tête, comme font les ſages, on s'aperçoit que c'eſt leur tête qui les mene, malgré eux, & les fait arriver où ils ne comptaient pas aller.

EMILIE.

Mais cela n'eſt pas trop bien, au moins.

LA MERE.

Cela ferait même très-mal dans la conduite de la vie, mais la conduite d'un ouvrage d'imagination a toute une autre morale ; & ceux que la nature a doués pour ce genre de pro-

ductions, feraient bien humiliés de n'avoir pas reçu ce grain...

EMILIE.

Ce grain de folie, alliez-vous dire?

LA MERE.

Qu'on appelle *verve* dans les enfans de l'art.

EMILIE.

Et comment s'appellent ces enfans?

LA MERE.

Ils s'appellent poëtes, muficiens, fculpteurs, peintres. Ces enfans ont tous la même mere.

EMILIE.

Qui s'appelle?

LA MERE.

L'imagination.

EMILIE.

Et la verve eft peut-être la gouvernante?

LA MERE.

Soit.

EMILIE.

Et ſi la verve mene un de ces enfans dans un champ de Fées, cela vous déplaît, Maman.

LA MERE.

J'aime moins ce champ qu'un autre, parce que je crois qu'il eſt fort aiſé de s'y égarer & de s'y perdre; & ſi je ne m'oppoſe pas même aux folies, j'ai un droit de plus pour ne pas aimer les extravagances. J'aime pour moi, qui ai la vue courte, qu'un champ ſoit borné par un grand but d'utilité & de morale, & que la fantaiſie des hommes s'exerce dans l'imitation de la nature qui lui offre des richeſſes inépuiſables, au lieu de ſe jeter à perte de vue dans le chimérique & le fantaſtique, dont les tréſors ſont immenſes auſſi, mais faſtidieux & inſipides.

EMILIE.

Mais ſi la verve les y entraîne malgré eux ?

LA MERE.

Puiſque vous en avez fait une gouvernante, il faut vous ſouvenir que, quoiqu'elle ait une démarche fort irréguliere en apparence, ce n'eſt pourtant pas une perſone dont la conduite n'ait ni rime ni raiſon.

EMILIE.

J'entends, elle a ſes principes à ſa maniere.

LA MERE.

Et ſi elle ou ſes enfans s'en écartent, je ne ſuis pas obligée de les ſuivre dans tous les labyrinthes où il leur plaît quelquefois de s'enfoncer.

EMILIE.

Mais ſi ces labyrinthes menent à la raiſon ?

LA MERE.

N'eſt-il pas plus court d'y aller ſans

détour? Vous même, ma chere amie, trouvez-vous le chemin qui y conduit trop aride ou trop pénible? Ou bien, lui trouvez-vous à elle-même un air si triste, qu'on ne pourrait en soutenir la vue, si elle ne se cachait sous les haillons de la folie?

EMILIE.

Moi, Maman? Non, en vérité. Je trouve à la raison un air de famille avec vous, & vous savez fort bien que je vous trouve aimable.

LA MERE.

Je ne vous demandais pas un compliment. Mais, air de famille à part, puisqu'elle est bien toute nue, croyez-vous qu'il soit de bon goût de l'affubler d'un habit bizâre de carnaval?

EMILIE.

Cependant, Maman, je me rappelle tout présentement que vous m'avez dit que la fable a été inventée pour déguiser la vérité; & vous convien-

drez du moins de l'air de famille qu'il y a entre la vérité & la raiſon....

LA MERE.

Et par conſéquent la morale. Je dois auſſi convenir que la vérité eſt bien auſſi belle toute nue que la raiſon. Mais, comme ſuivant votre propre remarque, toutes les vérités ne ſont pas bonnes à dire, je conçois qu'on ſe ſoit ſervi de l'apologue ou de la fable, pour maſquer certaines vérités trop dangereuſes à dire ou trop dures à entendre. Il n'eſt guere poſſible de dire à un homme puiſſant & injuſte ſes vérités perſonelles autrement. Auſſi la fable a-t-elle pris naiſſance dans le pays des deſpotes & des eſclaves.

EMILIE.

J'entends : les hommes n'ont pas oſé parler ; ils ont fait parler les bêtes à leur place.

LA MERE.

Tout juſte.

EMILIE.

Ah, je me rappelle la fable du loup & de l'agneau qui se rencontrent au bord du ruisseau. Savez-vous, Maman, qu'elle m'a fait pleurer? Je ne suis pourtant pas despote, moi.

LA MERE.

Non, vous n'êtes pas de la classe des loups, mais de celle des agneaux.

EMILIE.

Je pensais au mien, & je disais: Ah, mon pauvre Placide, si tu avais été là, tu étais croqué sans miséricorde.

LA MERE.

Et vous lui avez prêché sans doute qu'il faut se tenir le plus loin qu'on peut des loups?

EMILIE.

Ah, oui, oui, je sais bien; c'est la morale.

LA MERE.

Vous voyez que la fable, du moins

telle qu'elle a été conçue dans son origine, est de la plus extrême simplicité; qu'elle est concise, énergique, févere jusques dans ses ornemens; qu'elle renferme ordinairement un grand sens.

EMILIE.

Ah, c'est vrai cela. Elle vous revient dans la pensée quand on y songe le moins, ou qu'on s'en croit à cent lieues.

LA MERE.

Ainsi, toute fausse qu'elle est, elle a presque la même démarche simple & noble que la raison & la vérité.

EMILIE.

C'est qu'elle est à leurs gages; n'est-il *pas* vrai?

LA MERE.

Vous avez raison; & les bons domestiques prenent toujours plus ou moins les mœurs de leurs maîtres.

EMILIE.

Et la féerie, Maman ?

LA MERE.

Vous rappellez-vous cet auteur que Madame de Solignac nous amena l'autre jour à la campagne, en paſſant devant notre porte ?

EMILIE.

Oui, Maman. C'était un auteur ?

LA MERE.

Pas tout-à-fait de profeſſion, mais d'inclination.

EMILIE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'un auteur ?

LA MERE.

C'eſt un homme qui prend le public pour confident de ſes penſées.

EMILIE.

Et quel profit y a-t-il à cela ?

LA MERE.

Si les penſées ſont vraies, belles, grandes, profondes, neuves, le profit eſt grand ; c'eſt l'eſtime publique, c'eſt

une haute considération, c'est l'immortalité même.

EMILIE.

Ah, c'est vrai; il y a long-temps que Monsieur Rollin est mort, & il m'occupe encore tous les jours. Mais si les pensées sont mauvaises?

LA MERE.

On les oublie, & l'auteur aussi.

EMILIE.

Et y a-t-il beaucoup de mauvais auteurs?

LA MERE.

En tout genre le médiocre & le mauvais sont plus communs que le bon.

EMILIE.

Voilà sans doute pourquoi le bon est si précieux?

LA MERE.

Tout juste. Or, pour revenir à notre auteur, il m'a dit dans la conversation, qu'il aimait les contes de

Fées à la folie, qu'il en avait beaucoup fait; qu'il exigeait de ma complaisance d'en lire un seul, & de lui en dire mon sentiment, avant qu'ils soient imprimés.

EMILIE.

Il veut vous prendre, Maman, pour confidente avant le public.

LA MERE.

Il n'a pas bien choisi; mais s'il s'en souvient & qu'il m'en apporte un, nous le lirons ensemble, & vous jugerez de ce genre de composition d'après vous-même. J'ai peut-être tort avec mes goûts exclusifs; il n'est pas juste que vous vous y soumettiez sans examen & sur parole.

EMILIE.

C'est-à-dire, Maman, que vous me prenez pour juge entre vous & Mesdames les Fées?

LA MERE.

Et pour ne pas surprendre votre

religion, je leur donnerai ce monſieur pour avocat : car ſi je les faiſais juger d'après les contes que votre bonne vous en a faits, quand vous étiez petite, ces dames m'accuſeraient peut-être de les avoir fait condamner ſur de trop faibles pieces de leur ſac.

EMILIE.

Eh bien, Maman, vous m'avez dit que nous paſſerions encore une journée à la campagne, ſi le temps reſtait beau; ce ſera, ſi vous voulez, une occaſion toute trouvée pour juger ce procès.

LA MERE.

Vous avez raiſon; mais je crains que cette journée n'accélere pas l'éclairciſſement de votre teint.

EMILIE.

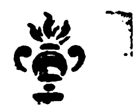
Allons, Maman. Eſt-ce que vous me croyez capable de m'occuper de ces ſotiſes ?

LA MERE.

Je crois que nous pouvons nous occuper de dîner, à moins que votre promenade, au lieu de vous donner de l'appétit, ne vous l'ait ôté.

EMILIE.

C'étaient peut-être deux Fées & un Génie que j'ai rencontrés ce matin. En tout cas, que dieu les béniſſe! Vous êtes la Fée Lumineuſe, & vous m'avez déſenſorcelée.



QUATORZIEME

QUATORZIEME CONVERSATION.

EMILIE.

EH bien, Maman, voilà la bariere passée. Le temps est superbe. Nous avons près de deux heures à rouler en carosse ; c'est le vrai moment de lire ce Conte de Fées que vous avez mis dans votre sac à ouvrage.

LA MERE.

Allons, puisque nous savons le chemin de notre maison par cœur, je le veux bien : à deux conditions pourtant. La premiere, c'est que vous le lirez de suite sans interruption.

EMILIE.

Un conte de Fées est donc une chose

aussi importante que la lettre d'un régisseur ?

LA MERE.

Ce n'est pas pour cela précisément. Mais si nous nous permettons une fois les excursions, les réflexions, les interruptions, nous ne nous en tirerons jamais, & ces dames nous feront voir plus de pays que nous ne voudrons.

EMILIE.

Et vous n'aimez pas à passer avec elles plus de temps qu'il ne faut ; je sais cela.

LA MERE.

Seulement, comme le conte me paraît long, je vous permets de lire tantôt haut, tantôt bas, comme il vous conviendra ; car il ne faut pas non plus que ces dames vous fatiguent la poitrine.

EMILIE.

Et l'autre condition, Maman ?

LA MERE.

C'eſt que, dès que nous ſerons arrivées chez nous, il ne ſera plus queſtion de Fées. Je vous avoue ingénument que je me ſuis propoſé de paſſer une journée à la campagne avec ma petite Emilie; je m'en ſuis fait une fête. Le temps nous favoriſe; & il me paraîtrait bien dur d'avoir des Fées ſur les bras tout le long de la journée, & qu'elles vinſſent troubler notre ſolitude. Je ne ſais ſi cela ferait votre compte, mais cela ne ferait pas le mien.

EMILIE.

Pas davantage le mien, ma chere Maman. Il fait aujourd'hui un temps à ſe promener toute la journée.

LA MERE.

C'eſt en quoi cette ſaiſon ſerait la plus belle de l'année, s'il n'y avait pas tous les jours à perdre.

EMILIE.

Comment à perdre ?

LA MERE.

Le soleil perd sa force, la végétation s'arrête, les plantes expirent, les arbres se dépouillent, la nuit remplace le jour. Ce progrès de la nature vers le repos, cette dégradation sensible & journaliere présente l'image de la mort, & vous rend mélancolique.

EMILIE.

Pas moi, Maman; du moins je ne m'en aperçois pas.

LA MERE.

Je voulais dire : Et me rend mélancolique.

EMILIE.

Mais, Maman, un peu de patience ! Au printemps les feuilles reparaissent, les fleurs & les fruits reviennent, & plus d'image de la mort.

LA MERE.

Voilà pourquoi le printemps fait le charme de la nature. Il eſt cependant bien moins beau que l'automne; le temps s'y reſſent ſouvent encore des frimats de l'hiver, il eſt moins aſſuré; c'eſt la ſaiſon qui donne le moins, mais en revanche elle promet tout.

EMILIE.

Et l'eſpérance eſt une belle choſe; n'eſt-ce pas?

LA MERE.

Ne trouvez-vous pas que les enfans reſſemblent beaucoup au printemps, excepté peut-être qu'il tient plus ſouvent qu'eux ce qu'il promet?

EMILIE.

Allons, voilà encore les pauvres enfans avec leur paquet.

LA MERE.

Vous plaignez-vous, quand je les compare à ce qu'il y a de plus intéreſſant dans la nature?

EMILIE.

Je ſais bien, Maman, comme vous les aimez... Mais à propos, ſuis-je mélancolique, moi ?

LA MERE.

C'eſt à vous à me l'apprendre. Je vous vois rire & ſauter toute la journée; je n'en ſais pas davantage.

EMILIE.

Je vais lire ce conte. Il m'apprendra peut-être ce que je ſuis... Ah! C'eſt *l'île heureuſe*. Voilà un titre qui promet.

LA MERE.

Ou *les Vœux en l'air*.

EMILIE.

Ah! ah!

(*Elle lit.*)

L'ISLE HEUREUSE
OU
LES VŒUX EN L'AIR.

La Princeſſe Régentine, Souveraine de l'Iſle heureuſe, était reſtée veuve au bout de vingt-deux jours de ma-

riage. Son époux, que l'hiſtoire ne repréſente pas comme un génie bien merveilleux, fit la ſotiſe de ſe tuer à la chaſſe aux lievres avec ſon propre fuſil, en ſautant un foſſé avec beaucoup d'agilité & de grace. La Princeſſe apprenant cette nouvelle funeſte au moment où elle y penſait le moins, fit vœu de ne jamais ſe remarier. Elle ſe trouva enceinte & eſpéra que la naiſſance d'un fils juſtifierait ſon vœu; mais elle accoucha de deux filles jumelles, & ne crut pas pour cela devoir changer de réſolution.

L'aînée de ces filles, belle comme le jour, s'appellait Céleſte. Une peau blanche & brillante comme la neige, un teint éblouiſſant, de grands yeux bleus, la plus ſuperbe chevelure, un air noble & majeſtueux en avaient fait un objet raviſſant. Elle attirait tous les regards, & cependant on ne pouvait la fixer cinq minutes ſans danger.

Tout ce qu'il y avait à la cour de gens à la mode, jaloux de conſerver leur réputation d'intrépidité, en afrontant ce péril, en avaient contracté un clignotement que les connaiſſeurs trouvaient à la vérité un peu maniéré, mais qui donnait aux viſages les plus communs beaucoup de jeu & de phyſionomie. Pluſieurs Seigneurs en étaient même reſtés éblouis au point qu'ils ne voyaient plus que dans le crépuſcule. C'eſt de cet accident que date la diſtinction des chats-huants dans les armes de ces maiſons. Cependant comme il était du bon ton de lorgner la jeune Princeſſe, & qu'au fond il n'étoit pas trop poſſible de s'en empêcher, la néceſſité, cette mere de l'induſtrie, avait établi l'étiquete de ne plus paraître à la cour qu'avec une paire de lunetes vertes ſur le nez.

Cet uſage avait d'abord été riſqué

avec une forte de timidité par les créateurs les plus hardis de modes nouvelles ; mais il fut bientôt couroné du fuccès le plus complet, & devint auffi commun que celui d'emprunter aux harnois de fes chevaux les boucles de fes fouliers. Un nez fans lunetes vertes aurait paffé à la cour pour un nez du feizieme fiecle ; c'eût été même une forte d'indécence que de s'y préfenter nez nud.

Les dames à la vérité s'étaient difpenfées de cet ornement, & avaient trouvé plus expédient de détourner les yeux, lorfque leur devoir les raffemblait autour de la Princeffe ; mais toutes ces têtes détournées n'étaient guere un hommage moins éclatant rendu à la beauté fans pareille, que toutes les lunetes vertes dirigées vers fes charmes ; il en réfultait, les jours de cour, des évolutions qui ne manquaient ni de rapidité ni de variété,

quand la Princeſſe était d'humeur de changer ſouvent de place.

Les artiſtes de la nation déployerent en cette occurrence, ſuivant leur coutume, ce vaſte génie créateur qui les diſtingue ſi avantageuſement. Les formes les plus agréables, les plus légeres, les plus variées, ſe ſuccéderent avec une promptitude inouie. Des lunetes rondes on en vint aux ovales, aux quarrées, aux cylindriques; on en fit en téleſcope, dont le tube avait plus de ſix lignes de longueur; & les perſones qui voulaient marquer par leur atachement, n'en portaient pas d'autres. Rarement il ſe paſſait une ſemaine ſans quelque invention nouvelle, & rarement cette découverte laiſſait les bornes de l'eſprit humain à la même place. La ſagacité profonde avec laquelle on était parvenu à adapter toutes eſpeces de lunetes à toutes eſpeces de nez, fut un ſujet d'ad-

miration légitime pour toutes les académies étrangeres. Mais le dernier éfort du génie & le plus étonant fut l'invention des lunetes élastiques, dont la méchanique était si délicate & si susceptible, qu'elles devenaient mobiles au moindre mouvement que faisait la Princesse. On les avait appellées lunetes sensibles : car la sensibilité était la maladie à la mode dans l'île heureuse, & il serait difficile de se faire une idée de tous les ravages qu'elle fit dans ce siecle qu'on pouvait appeller le siecle des belles ames. Mais ces détails apartiennent moins à l'histoire qu'à l'encyclopédie des arts qu'il faut consulter à l'article *Lunete.*

Céleste se voyant, presque au sortir du berceau, la cause d'une révolution si surprenante, ne put s'empêcher de concevoir une haute idée, sinon de son mérite, au moins de son étoile ; & les plus habiles observateurs n'ont pas

encore décidé, laquelle de ces deux opinions est la plus propre à égarer dans le cours de la vie. La Princesse n'eut point de peine à se ranger parmi les phénomenes de son siecle ; elle soupçona même que l'île gouvernée par sa mere n'avait reçu le surnom d'heureuse, que parce qu'elle devait lui donner le jour. Par la même force de raisonement, elle s'était persuadée qu'on ne savait vivre que dans sa patrie, & que par-tout ailleurs on ne faisait que végéter. Elle fit en conséquence voeu de se fixer irrévocablement dans les lieux qui l'avaient vu naître.

Cette île qui n'était séparée du continent que par un canal fort étroit, mais assez profond pour s'y noyer au besoin avec armes & bagages, offrait de toutes parts, au moins aux yeux superficiels, l'image du bonheur. On n'y songeait du matin au soir qu'à se

divertir. L'avenir n'occupait perſone, le paſſé ne laiſſait guere de trace, le préſent était tout; & ſi la continuité des plaiſirs n'en produiſait pas la ſatiété, on eût ignoré dans cette contrée heureuſe juſqu'à la poſſibilité de bâiller & de s'ennuyer. Mais la loi éternelle & immuable ayant placé l'excès de ſatiété à côté de l'excès de jouiſſance, l'île heureuſe, à meſure que l'art de jouir s'était rafiné, ſe trouva peuplée de gens blaſés, portés à l'exagération par le défaut de ſentiment; plutôt avides d'événemens que véritablement émus ou pénétrés à l'aſpect des beautés de la nature & de l'art; occupés ſans ceſſe & ſans ſuccès à tromper leur ennui; ayant perdu le ſecret de jouir, à force de courir après le plaiſir & ſon fantôme.

Si c'était un malheur pour Céleſte d'être née dans le moment de la plus forte contagion de cette maladie, c'en

était un plus grand, d'être devenue l'objet de l'admiration publique d'un peuple ſi ennuyé & ſi frivole. Quoique née avec infiniment d'eſprit, il ne lui fut pas poſſible de ſe garantir des ravages qu'une exceſſive & continuelle doſe d'encens produit dans les têtes les mieux organiſées. Un des moindres inconvéniens était que, ſans aucun éfort pour plaire, n'ayant qu'à laiſſer tomber un regard pour s'aſſurer d'une conquête, tous ſes vœux étant auſſi-tôt ſatisfaits que formés, elle en contracta une pareſſe & une indolence parfaites; & c'eſt ainſi que ſes admirateurs les plus empreſſés travaillaient ſans relâche à la rendre tous les jours moins digne d'admiration.

On nommait ſa ſœur Reinete, parce qu'elle avait le viſage à-peu-près rond comme une pomme; elle n'était ni petite ni grande, ni brune ni blonde, ni belle ni laide; dans le fait perſone-

ne favait ni ne se souciait de savoir ce qu'elle était. Quelques philosophes seulement, retirés les jours de cour dans un coin de la galerie, ne parlant jamais, pas même entre eux, voyant tout sans rien regarder, étaient soupçonés, on ne sait sur quel fondement, de lui trouver les yeux noirs & beaucoup de physionomie; on les accusait même de penser secrétement, qu'elle pourrait mieux valoir avec le temps que sa sœur. Mais dans l'effervescence des lunetes vertes il eût été dangereux de laisser transpirer une opinion aussi hardie & aussi contraire à l'opinion reçue.

Aucun de ces novateurs cachés ne contesta à Céleste la supériorité d'esprit; ils remarquerent simplement que celui de Reinete était naturellement actif & réfléchi. Réduite à trouver ses ressources en elle-même & dans le commerce avec les morts, elle était

ſûre de n'être jamais diſtraite de ſes réflexions, & il ne reſtait à ſon activité qu'à ſe replier ſur elle-même; mais cette néceſſité & l'eſpece d'abandon où elle vivait au milieu de la cour de ſa mere, loin de lui porter préjudice, tournerent à ſon avantage. Si quelqu'un, par une ſorte d'égarement ou d'oubli des bienſéances reçues, s'aviſait de cauſer avec elle, il reſtait tout ſurpris de trouver à qui parler: heureuſement cette découverte ne tirait à nulle conſéquence au milieu d'une cour ſi ouvertement déclarée contre la réflexion & la penſée.

Ce qui devait rendre Reincte encore plus intéreſſante, c'eſt qu'elle était de toutes les perſones de la cour la plus éloignée de ſe croire quelque mérite. Son aveuglement ſur ce point était ſi complet, ſon admiration pour Céleſte ſi ſincere, que la regardant en toutes choſes comme un modele

acompli, elle penfa perdre par une imitation déplacée la fimplicité & le naturel précieux de fon propre caractere. Sa déférence pour une fœur qui, au bout du compte, n'avait qu'une priorité de quelques minutes fur elle, fut entiere. Dès qu'elle eut connaiffance de fon vœu, par exemple, elle fe crut engagée à en former un contraire, celui d'accepter fans murmure le premier établiffement que la politique de fa mere jugerait devoir lui convenir hors du pays.

Régentine, avec un air fort impofant, avait toutes les qualités effentielles qu'on peut défirer dans une grande Princeffe; & cependant il y avait dans fa conduite journaliere un certain dépenaillement qu'on n'appercevait à la vérité qu'en la voyant de près, & qui n'était pas fenfible dans fa conduite publique. La légéreté qui en était la caufe tenait plutôt à l'ath-

mosphere dont elle était entourée ; qu'elle ne s'acordait avec son caractere ferme, constant & décidé. L'application qu'elle donnait aux afaires n'avait pas nui aux agrémens de son esprit, ni au goût qu'elle avait pour les arts, ni à ce tact délicat & sûr qu'elle montrait dans les plus petites choses, & qui paraît incompatible avec une tête légere. On n'en était que plus surpris de lui trouver un certain désouci pour le courant, & je ne sais quelle répugnance à s'en mêler.

Ainsi les devoirs du gouvernement ne lui avaient pas fait négliger l'éducation de ses filles ; mais, comme en toute autre chose, elle ne s'était occupée que du plan général ; & après en avoir ordoné les masses, elle regardait les détails comme étrangers à sa surveillance, & s'en reposait avec une pleine sécurité sur les persones

auxquelles elle en avait abandoné la direction. Il en était résulté une éducation très-médiocre. Céleste ne fut préservée d'aucun des écueils, auxquels ses avantages extérieurs l'exposaient journellement; & Reinete ne dut les siens qu'à l'espece d'oubli où elle vivait, au milieu de la cour, sous les yeux & comme à l'insu de sa mere. Des voyageurs éplucheurs s'étonaient comment une Princesse si acomplie & si justement célebre pouvait négliger une chose si essentielle.

On ignore si c'est par un effet de cette légéreté ou par systême que Régentine s'était dispensée d'une cérémonie importante au moment de la naissance des Princesses. Trois vieilles radoteuses qui prenaient le titre & le rang de Fées, & qui de temps immémorial se mêlaient à tort & à travers de ce qui ne les regardait pas, avaient acquis comme un droit de tracasser &

de tripoter dans toutes les familles. L'ufage entre autres voulait qu'on les invitât à toutes les naiffances tant foit peu confidérables. On leur donnait des fêtes, on les flagornait, on mettoit les nouveau-nés fous leur protection. Elles de leur côté faifaient les importantes, fe chuchotaient des pauvretés à l'oreille, faifaient les cartes, difaient aux enfans la bonne aventure avec des cérémonies qui ne finiffaient point, & prétendaient par toutes ces fimagrées détourner l'influence maligne de quelque mauvais génie ou même des aftres. Au fond, l'étoile des enfans dépendait beaucoup des préfens dont on comblait ces dames, de la bonne chere qu'on leur faifait, & pour d'auffi grands perfonages, il faut convenir qu'elles n'étaient ni affez défintéreffées ni affez indifférentes à ces petits agrémens.

Quoi qu'il en foit, Régentine, ou

trop aimable, ou trop légere pour s'occuper de ces ſorcieres, les avait oubliées net; & ſon premier Médecin, le ſeul qui en vertu de ſa charge pouvait riſquer de lui en parler au moment de ſa délivrance, était un eſprit fort qui ne croyait pas aux Fées : il fut charmé de manquer en cette occaſion au devoir de ſa place.

Cet oubli donna une humeur diabolique aux trois vieilles. Elles avaient fait des frais de toilete conſidérables, pour paraître à une cour ſi brillante avec un éclat digne de leur rang & de la haute conſidération dont elles jouiſſaient. Quand elles virent ces frais perdus, elles firent un train qu'on a depuis cette époque appellé un vacarme de l'autre monde. Ce ne fut pas leur faute, ſi l'île heureuſe ne ſe trouva pas ſubmergée. Elles firent un vœu ſolemnel de n'y jamais mettre les pieds ; tout ce qu'elles purent

susciter d'orages, de grêles, d'ouragans, quand la saison s'y prêtait, ne manqua jamais aux sujets de Régentine. Malheureusement tout le monde était si occupé à se divertir, qu'on n'eut pas le temps de s'apercevoir de ces petites niches. Le premier Médecin à qui en sa qualité de physicien elles ne pouvaient échaper, était malin comme un vieux singe, & riait sous cape de la colere de Leurs Hautes Puissances.

Cependant une vieille dame d'atours fort atachée aux anciennes étiquetes, voyant les Princesses croître & embellir, sans qu'il fût question le moins du monde de les mettre sous la protection des Fées, prit sur elle d'en parler à Régentine. Le moment fut bien choisi. Régentine ne vit dans la proposition qu'une occasion de donner une suite de fêtes superbes, de déployer sa magnificence, de faire

diversion par un événement quelconque à l'uniformité d'une cour toujours amusée & par conséquent toujours ennuyée. Je vous ai, Madame, dit-elle à la vieille d'atours, une véritable obligation. Vous me rappellez un tort que j'ai & qu'il faut réparer. Je ne tarderai pas à marier mes filles. Si je ne me trompe, Céleste a besoin d'être tirée un peu hors d'elle-même; & je voudrais bien que Reinete ne fût pas si singe; c'est vraiment le moment de s'occuper de leur étoile. D'ailleurs cela nous amusera; & quand ces dames seront retournées chez elles, le Grand-Ecuyer nous les contrefera à ravir.

Aussi-tôt elle nomma trois ambassadeurs, pour se rendre de sa part auprès des trois Fées, & les inviter à venir honorer l'île heureuse de leur présence auguste. Le conseil se mit à rédiger leurs instructions, qui furent re-

gardées dans le temps comme un chef-d'œuvre de finesse & de profondeur. Deux ministres d'état eurent le caractere représentatif, pour se rendre près la Fée Prévoyante & sa sœur cadete, la Fée Prudente, qui résidaient dans le même palais en l'air. C'étaient deux dames bien famées, & au tatillonage près, d'un fort bon commerce. La troisieme avait une réputation un peu équivoque. L'usage était de la choisir par politique, afin de l'empêcher, par les égards qu'on lui témoignait, de jouer de mauvais tours aux enfans, qu'on lui faisait, pour ainsi dire, adopter sans la consulter. Elle s'appellait la Fée Capricieuse. Un officier aux gardes fut choisi pour s'acquiter auprès d'elle de la commission de Régentine.

Cette commission était délicate; elle exigeait une grande habitude dans les afaires, pour masquer l'oubli qui

qui avait été commis, & pour écarter tout ce qui pouvait rappeller à ces dames leur vœu précipité. Il s'agiſſait de leur perſuader que Régentine, par un excès de diſcrétion, n'avait voulu les incommoder & les détourner de leurs fonctions importantes qu'à la derniere extrêmité, & qu'au moment où leur protection & leurs lumieres devenaient d'une néceſſité abſolue à ſes filles : bien différente en cela de ces meres inquietes & aveugles qui oſaient les interrompre à tout inſtant pour oui & pour non, & qui dérangeraient les deſtins de l'univers pour l'amour d'une morveuſe.

On s'en rapporta ſur une infinité de détails à la dextérité des ambaſſadeurs & à leur tact de ſaiſir l'à-propos : on ſe contenta de leur faire ſentir que ce qui toucherait les Fées Prévoyante & Prudente, ne ferait qu'une médiocre impreſſion ſur la Fée

Capricieuſe, qui vivait la plupart du temps, ſeule & délaiſſée, dans un palais écarté, dont toutes les pieces étaient en boudoirs. Ce fut l'architecte de ce palais ſingulier, qui s'immortaliſa le premier par l'invention des boudoirs, pour complaire à ſon auguſte maîtreſſe; & il eſt avéré que leur deſtination originaire était, qu'on pût s'y ennuyer tout à ſon aiſe.

Les deux Fées, qui ſans tant de boudoirs ne laiſſaient pas que de s'ennuyer auſſi dans leur palais, & d'avoir bien des momens vuides au milieu des grandes afaires qui les abſorbaient, eurent une joie bien vive de l'arrivée des ambaſſadeurs de l'île heureuſe. Elles les reçurent, à la vérité, avec une dignité un peu froide, & avec un reſſentiment d'autant moins invincible, que Leurs Excellences eurent l'adreſſe de gliſſer dans la négociation, dès la premiere audience,

que Régentine n'avait différé la cérémonie que pour la rendre plus éclatante, & qu'il ne lui avait pas fallu moins de temps pour s'y préparer. Cette insinuation fit une impression profonde, parce qu'elle promettait des fêtes admirables. Il ne s'agissait plus que de passer l'éponge sur les frais perdus d'une toilete inutile. On la recommença de grand cœur, mais avec la lenteur convenable, pour sauver les apparences, & dérober aux ambassadeurs, observateurs déliés de leur métier, un empressement qui n'était que trop véritable.

La toilete achevée, une femme de chambre eut l'imprudence de rappeller à ces dames leur vœu. Heureusement il était trop tard de faire des réflexions. Prudente lui lança pour toute réponse un regard furieux, lui ordona de se démettre de sa charge, fit enharnacher son beau serpent tricolor, monta des-

ſus à califourchon, & prit en croupe Prévoyante, qui munie de ſa lunete à longue vue, avait beſoin des épaules de ſa ſœur, pour l'ajuſter de façon à ne laiſſer rien échaper de l'avenir pendant la route. Rendues en trois clins-d'œil à l'île heureuſe, qui n'était qu'à dix-neuf cens vingt-trois ſtades de leur réſidence, elles firent tout de ſuite leur entrée ſolemnele *in fiocchi* par deſſus les toits, au milieu des acclamations d'un peuple immenſe de la capitale, qui chantait à grand orcheſtre le chœur de Piccini;

Allons, allons, accourez tous:
Ces dames vont deſcendre.

L'ambaſſadeur officier n'eut pas ſi beau jeu auprès de Capricieuſe. Elle avait à la vérité fait vœu de ſe rendre à l'île heureuſe; mais c'était préciſément une raiſon pour n'en rien faire. Et puis, elle voulait y tomber comme une bombe, ſans être priée; avoir l'air

de n'y venir qu'en paſſant, & ſur-tout y étaler un dédain des plus magnifiques. Ce n'était pas non plus ſon compte de s'y trouver en ſociété avec les deux bégueules ſes voiſines; c'eſt ainſi qu'elle avait coutume d'appeller des couſines qu'elles ne pouvait ſoufrir. Ainſi l'arrivée de cet ambaſſadeur la contraria horriblement & de toute maniere.

Sans perdre une minute, elle fixa la premiere audience pour le lendemain à cinq heures préciſes du matin. Si l'ambaſſadeur dut être flaté de cet empreſſement extraordinaire, il aurait déſiré d'avoir au moins un jour, pour ſe refaire des fatigues d'un voyage très-pénible, & ſe préparer convenablement à une cérémonie ſi auguſte; mais tout fut preſſé de façon que cette entrée devint célebre dans l'hiſtoire, ſous le nom de *la Marche des déterrés*, parce que tout le cortege en avait l'air & le

jeu, & l'étalage de la magnificence rendit l'enſemble encore plus ridicule.

Deſcendu au pied du grand eſcalier du palais, l'ambaſſadeur fut conduit dans le boudoir des nains de la cour, où il eut tout le temps de reprendre ſes eſprits & de reſſaſſer le plan de ſa négociation : car la Fée le fit atendre cinq heures mortelles. Le Grand-Maître des cérémonies, malgré ſes longs ſervices & ſa grande expérience, n'avait jamais rien vu de pareil; il fumait & n'oſait lever les yeux ſur ſon Excellence. L'ambaſſadeur, ne voulant pas avilir ſon caractere par l'impatience d'un ſoldat, ſe promenait d'un air fort dégagé en long & en large, dans une piece qui n'avait pas ſix pieds ſur quatre, & ſe mit à ſiffler tous les airs d'opéra-comique qu'il ſavait; mais il fallut en recommencer pluſieurs, ce qui le

mortifia beaucoup. Enfin il fut introduit dans le boudoir d'audience & reçu avec une affabilité, une grace, une bonté extraordinaires. La Fée lui fit tant de complimens ſpirituels pour lui & pour celle qu'il avait l'honneur de repréſenter, l'accâbla de tant de queſtions ingénieuſes, intéreſſantes & polies, que ſon Excellence déconcertée, anéantie, ne trouva jamais moyen de balbutier un mot de ſa harangue, ni de l'objet de ſa miſſion.

Un mois entier ſe paſſa ſans que l'ambaſſadeur, négociant jour & nuit, pût entamer ſon afaire, encore moins l'avancer. Capricieuſe voulait gagner du temps, pour pouvoir régler ſa conduite ſur celle de ſes couſines, c'eſt-à-dire, faire préciſément le contraire. Elle fut outrée de dépit, lorſqu'elle les ſut parties & arrivées. Son déchaînement ſur le mépris & l'oubli du vœu fut extrême. Dans ſa fureur

elle préféra la ressource de parcourir tous les trois cens soixante-cinq boudoirs de son palais, d'enrager & de faire enrager ses femmes, à l'horreur de partager les hommages de l'île heureuse avec les deux bégueules.

Le plus pressé était de se défaire de l'ambassadeur. Elle tomba tout exprès malade, pour le renvoyer poliment. On l'introduisit dans le boudoir à coucher sur la pointe des pieds. On le prévint que la Fée avait en ce moment le genre nerveux dans un état épouvantable ; & qu'elle exigeait de sa complaisance de réciter sa harangue à voix basse, sans cependant en rien retrancher, parce que tout ce qui tenait au droit des gens était sacré pour elle. Une de ses dames envelopée de coëfes s'était mise au lit par son ordre, avec la respiration infiniment courte & gênée; les rideaux étaient restés fermés. La Fée voyait tout d'un boudoir voisin, &

ce fut le ſeul moment de bonheur pur qu'elle eut.

L'ambaſſadeur ne harangua qu'environ une demi-heure, mais ſi bas qu'il avait déja fini depuis une autre demi-heure, avant que perſone s'en fût aperçu. Alors la prétendue Fée entr'ouvrit les rideaux, lui tendit un gant, couleur de piſtache, à baiſer; le chancelier dit le reſte, mais comme de raiſon encore plus bas que l'ambaſſadeur, qui fut reconduit avec les cérémonies uſitées, après avoir reçu le préſent ordinaire en cure-dents.

Régentine ne s'occupa guere du prodigieux ſuccès de cette ambaſſade; elle avait d'autres embaras. Les deux vieilles s'étaient rendues plutôt à ſes inſtances qu'elle n'avait compté, & rien n'était prêt pour les fêtes. D'ailleurs on ne pouvait pas banir dans les premiers momens l'étiquete & le cérémonial avec de ſi grands perſo-

nages, & c'était ce que la Souveraine de l'île heureuse détestait le plus cordialement. Une autre circonstance ajoutait à son déplaisir. Quand on faisait venir ces dames pour des enfans nouveau-nés, elles finissaient l'afaire de leur étoile en un clin-d'œil dans la chambre de l'accouchée dont il fallait ménager la santé; mais ici les Fées prétendirent que l'oracle touchant deux Princesses si illustres & prêtes à se marier, devait être prononcé en public avec le plus grand appareil. Elles se promettaient bien, dans une occasion si éclatante, de se surpasser elles-mêmes, & il n'y eut jamais possibilité de les faire démordre de cette idée.

Régentine, de son côté, n'aimait pas à donner ses fêtes incognito; elle étoit charmée de voir les oisifs accourir de toutes les parties du monde, pour admirer son goût & sa magnifi-

cence. La raiſon d'état ne permettait pas toutefois d'admettre des étrangers à la cérémonie de l'oracle, parce que la corde des ſecrets de famille paſſés, préſens ou à venir, était trop délicate à toucher en leur préſence, & qu'on ne pouvait répondre de la langue des vieilles, quand leur tête était exaltée. Leur manie, à laquelle il fallut ſouſcrire, contraria de toute façon Régentine. On fit les billets d'invitation aux *princes* voiſins, amis & alliés, pour les fêtes qui devaient ſuivre l'oracle & durer neuf jours. Cette tournure, ouvrage du génie de l'intendant des menus plaiſirs, conciliait tout & fut univerſellement admirée. Il avait été d'ailleurs inſéré dans les *gazetes & gazetins*, que tout étranger ayant le droit de porter lunetes vertes, ſerait reçu à la cour, à la même époque, ſans faire d'autres preuves.

Les grimoires de ces dames ayant

été suffisament consultés, le jour de l'oracle fut fixé & annoncé à son de trompe dans toutes les places & tous les carrefours de la ville. Le peuple s'assembla dès six heures du matin sur la grande place devant le palais. A neuf heures les deux Fées parurent en grandes robes de cérémonie avec leurs baguetes de sucre candi, sur le grand balcon, sur lequel on avait pratiqué en dehors une estrade spacieuse, couverte d'un plafond de gaze, & ornée avec toute la richesse & l'élégance possibles. Elles prirent séance avec beaucoup de majesté sur deux trépieds fort élevés & artistement sculptés en figures cabalistiques; ayant du reste les pieds pendans, suivant le costume, parce qu'il ne fallait tenir à la terre que par le trépied, & qu'il n'était permis à aucun tabouret ou marche-pied profane d'approcher du siege sacré de l'inspiration. Le trône de Régentine

se trouva placé du côté droit, à une distance convenable, afin de ne pas gêner les gesticulations de ces dames. Les deux jeunes Princesses étaient assises sur des plians devant leur mere, dans l'atitude de victimes qui attendaient leur arrêt. Tous les grands officiers de l'état entouraient leur Souveraine. Le serpent tricolor planait dans les airs au milieu de la place, & mêlait des sifflemens pleins d'augures aux fanfares de la maison militaire de Régentine, qui paradait en face du grand balcon, derriere la piece d'eau, dont le jet plus fort & plus haut que ceux de Saint-Cloud & de Herrnhausen combinés, servait de reposoir rafraîchissant au serpent tricolor pendant la cérémonie.

Dès que tout le monde eut pris place, un silence universel succéda au bruit des fanfares & des acclamations du peuple. Alors les deux Fées, après

s'être mouchées trois fois, & fait réciproquement beaucoup de mines, qui annonçoient les approches de l'inſpiration, rendirent l'oracle le plus pompeux, le plus diffus, le plus obſcur, le plus entortillé, le plus inſignifiant, le plus long, dont l'hiſtoire ait conſervé la mémoire. Il dura, ſans diſcontinuer, près de ſix heures d'horloge, avec des agitations, des cris, une geſticulation & une véhémence au deſſus de tout ce qu'on peut imaginer. Les deux ſœurs ſe relayaient tour-à-tour, preſſées à toute outrance par un flux de paroles, qui rompit toutes les digues de la patience humaine. A meſure que l'afaibliſſement de la voix annonçait l'épuiſement total de l'une, des cris perçans de l'autre relevaient le mot expirant de ſa ſœur, juſqu'à ce que celle-ci, étoufée ſous l'abondance des matieres, pût profiter à ſon tour de l'épuiſement ſurvenu à

sa coadjutrice, & s'emparer avec de nouvelles forces de l'étoile des Princesses. Pendant les derniers cinq quarts d'heures, l'inspiration étant montée progressivement à son comble, les deux sœurs se mirent à parler en même temps, avec une telle volubilité, un glapissement si extraordinaire & si soutenu, des contorsions & des gesticulations si violentes, que leurs baguetes furent réduites en canelle : une extinction de voix totale, un anéantissement de forces absolu terminerent l'oracle, au grand regret des Fées, qui craignirent n'avoir pas assez fait pour de si grandes Princesses, dans une occasion si éclatante.

Ce jour fut consigné comme un des plus calamiteux dans les annales de l'île heureuse. Les accidens qu'il occasiona furent innombrables. Régentine elle-même, malgré la force de son caractere & de son tempérament, per-

dit connaiſſance deux ou trois fois, & il fallut la faire revenir avec des eaux ſpiritueuſes. Quoique les Princeſſes euſſent bien déjeûné, on leur apporta à goûter à tout moment, pour les ſoutenir; & toute la cour profita de l'occaſion pour ſe reconforter au delà de ſes beſoins. Le peuple entaſſé & ſerré ſur la place, conſomma en moins de deux heures tout ce qu'on lui avait préparé de rafraîchiſſemens pour les neuf jours de fête qui devaient ſuivre. Ainſi, ſans compter ces frais énormes & imprévus, une cérémonie des plus auguſtes, commencée avec tant de décence & de gravité, dégénéra, par ſa longueur inatendue, en une ſcene de tumulte des plus ſcandaleuſes. Heureuſement les Fées, trop poſſedées, trop remplies de leur ſujet, ne voyant rien, n'entendant que les arrêts qu'elles proféraient avec tant d'éloquence &

de perſévérance, ne purent ſe choquer de rien de ce qui ſe paſſait autour d'elles.

Ce qu'il y avait de plus preſſé fut de leur faire changer de chemiſe & prendre une bavaroiſe. Tandis que toute la cour s'empreſſait autour d'elles, pour les complimenter ſur leurs ſuccès, le premier Médecin, plus outré qu'un autre, de la cérémonie aſſommante qu'il venait d'eſſuyer, s'avança, tâta le pouls des deux énergumenes; & pour s'en venger, quant à ſa part, leur ordona de ſe mettre immédiatement au lit, ſans prendre, pour le moment, d'autre nouriture.

Cet arrêt les conſterna. Elles aimaient paſſionément la bonne chere, & celle qu'on faiſait à la cour de Régentine était exquiſe; ſans compter qu'elles avaient le plus urgent beſoin de réparer, dans l'état de délabrement où l'oracle les avait réduites. Cepen-

dant, comment oser désobéir à une ordonance si précise ? Elles croyaient plus à la médecine, que le premier Médecin ne croyait aux oracles. Neuf jours de fêtes consécutives, où il fallait veiller & briller, leur firent peur pour la fraîcheur de leur teint, à laquelle on atache un grand prix à un certain âge, & qui, lorsque la premiere jeunesse est passée, demande, comme on sait, plus de soins qu'on ne s'imagine. Elles se résignerent, non sans beaucoup de chagrin, aux plus grands sacrifices.

Lorsqu'on fut revenu du premier accâblement de cette cérémonie, persone ne fut en état de se souvenir d'un seul mot du galimathias inintelligible qui lui avait ronflé autour des oreilles ; tout ce qu'on put se rappeller distinctement, fut cette phrase triviale & populaire : *Que Céleste serait à celui qui la prendrait sans verd, tan-*

dis qu'on prendrait Reinete à travers le verd. Après tout, on fut ſi content de s'être tiré de l'éfroyable fatigue de cette journée sans autre domage, & il répugnait en général ſi fort au public de l'île heureuſe de s'occuper long-temps du même objet, que chacun ſe fit à lui-même l'interprétation la plus favorable de ce qu'il avait entendu, afin de n'en plus entendre parler davantage. Par laps de temps, ce célebre oracle, auquel perſone n'avait compris le traître mot, devint ſi clair, qu'à tout ce qui arrivait aux Princeſſes, tout le monde s'écriait : *L'oracle l'avait bien prédit !*

Dès le ſoir même de ce jour mémorable, l'affluence des étrangers fut ſi prodigieuſe, que le plus grand nombre ne put être logé que ſous des tentes, & qu'on eut tout lieu de craindre que le redoutable fléau de la famine ne changeât ces jours de fête,

consacrés à la joie, en jours de deuil & de désespoir. Cet incident fut généralement regardé comme un tour de Capricieuse; mais il s'agissait d'y porter un remede prompt & efficace. Les deux Fées protectrices consentirent de pourvoir à l'aprovisionement, moyénant que tout fût payé argent comptant ou en bonnes lettres de change; mais elles penserent se trouver hors d'état de tenir cet engagement. Avec leurs baguetes, les trois quarts de leur puissance étaient en canelle, & ce fut, à ce qu'on prétend, un second moment de joie pure pour Capricieuse, que de voir leur embaras, du plus élevé de ses boudoirs. Le premier Médecin au contraire semait des sarcasmes sur l'inconsidération avec laquelle ces vieilles folles avaient brisé leur outil le plus nécessaire; & le peuple eut toute la peine du monde à conserver

quelque respect pour des Fées sans baguete.

Enfin le Grand-Maréchal proposa de mettre tous les fourgons du pays à la queue du serpent tricolor, & de le dépêcher dans cet équipage à tous les marchés du continent à la fois. On calcula qu'en soixante-treize minutes onze secondes, il pouvait être de retour, suffisament aprovisioné. Mais comment déterminer un seigneur de ce *rang*, à se charger d'une mission si subalterne ? Les deux Fées elles-mêmes, accompagnées des deux Princesses en suppliantes, allerent en risquer la proposition. Il fallut vaincre bien des préjugés ; mais que ne peut la beauté en larmes, que ne peuvent l'humanité & le patriotisme sur un grand cœur ! Celui du seigneur serpent se laissa atendrir ; il partit gaiment avec tous ses fourgons à la queue comme un simple pourvoyeur ; & à son re-

tour il reçut, à bien juſte titre, la courone civique, qu'on remarque encore dans ſes armes, pour avoir préſervé les citoyens. Son acaparement ſubit fut au reſte la véritable cauſe, mais peu connue, de la famine qui déſola vers ce temps tout le continent : tant il eſt difficile de faire un peu de bien d'un côté, ſans qu'il en arrive un peu de mal de l'autre.

A peine ſe trouva-t-on hors de cet embaras, qu'un autre, à la vérité moins alarmant, ſe fit ſentir. On avait dépenſé des millions en équipages, en chevaux, en harnois, en livrées; c'était à qui ſe ruinerait le mieux & avec le plus de goût. Toute cette dépenſe fut à-peu-près perdue, parce que l'affluence du peuple ne permit pas un ſeul jour d'aller en caroſſe. Cependant les Fées qui aimaient ce genre de magnificence, avaient uſé du bout échapé de leurs baguetes, pour

reculer toutes les maiſons, & donner à toutes les grandes rues la largeur de Piccadilly de Londres; & Régentine elle-même, au plus fort de l'épidémie, qui changea tant de beaux jardins en vilaines rues, n'avait jamais permis qu'on conſtruisît de ces gaînes étroites & ſerrées, où deux caroſſes ne peuvent s'éviter ſans ſe heurter, & où l'air libre ſe trouve intercepté dans ſa circulation, par un double rang de *maiſons* à quatre ou cinq étages: malgré cela le paſſage des caroſſes devint impraticable, & tout le monde en fut pour ſes frais. Mais les Fées ayant d'ailleurs commandé le plus beau temps de la nature, l'on en ſentit moins le beſoin, & les ſeigneurs étrangers & nationaux ſe dédomagerent de cette cruelle contradiction, en faiſant faire à leurs jockeys les plus ſuperbes courſes, à environ dix lieues de la réſidence, c'eſt-à-dire, à

l'endroit le plus proche possible pour faire courir ou pour pouvoir rouler en carosse, sans causer des accidens à la foule. Les paris furent énormes ; mais la loi ne permettant de parier que des oranges de Malte, ces excès même tournerent en dernier ressort à l'encouragement de la culture. Les dames assistaient très-exactement à ces courses, y étalaient leurs graces, & avaient encore l'agrément de la promenade à pied, en allant & en revenant. Les deux vieilles s'y rendaient sur leur serpent, & n'en manquerent pas une.

Il serait aussi téméraire qu'inutile d'entrer ici dans le détail des fêtes qui se succéderent pendant neuf jours, avec autant de rapidité que de magnificence. Tout le monde connaît la superbe description dédiée aux deux Fées, que le poête de la cour en publia, par ordre du Grand-Chambellan, au

génie

génie créateur duquel il rend toute la justice qu'un protégé doit à son protecteur. Aucun historien ne s'est avisé de luter contre un ouvrage si justement & si universellement admiré, soit pour la richesse du fond, soit pour l'élégance, la variété & l'agrément des formes. Il nous suffira de remarquer que tout ce qui reste de souvenir de fêtes superbes & brillantes, fut entiérement éfacé par les fêtes de l'île heureuse. Cavalcades & tournois en champ clos, illuminations, bals parés, bals masqués, *opera seria*, *opera buffa*, comédies, spectacles de toute espece ne laisserent pas un moment de vuide, ni le temps de respirer. Les feux d'artifice surpasserent tout ce qu'on peut imaginer en ce genre. On avait eu, par un artificier Russe, le secret de ces admirables feux de la Chine, couleur d'orange, de blanc, d'argent mat; mais le feu verd sur-

tout, en tempérant par ſes reflets l'éclat du teint de Céleſte, & faiſant une alluſion ſi naturelle & ſi heureuſe aux lunetes vertes, eut un ſuccès incroyable.

Le peuple fut de toutes ces fêtes, & ſes amuſemens particuliers ne furent pas négligés. On avait fait venir la troupe du Petit Diable, le prodige de ſon ſiecle, ſecondé par le ſieur Placide & le ſieur Dupuis, deux autres prodiges. Tout ce qu'il y avait à la cour de plus diſtingué ſuivit avec fureur ce ſpectacle deſtiné au peuple, & le ſieur Petit Diable attira deux fois par jour toutes les lunetes vertes, préférablement à Céleſte. Jeanot, le grand Jeanot, s'était auſſi préſenté pour donner à ces fêtes un luſtre immortel; mais quoique tous les journaux ne fuſſent remplis que de ſes ſuccès merveilleux dans une capitale voiſine, quoiqu'il fût devenu en

peu de mois le perſonage le plus illuſtre de ſon ſiecle, & que toutes les réputations ſe fuſſent anéanties devant la ſiene, on eſt encore à comprendre par quel étrange caprice Régentine ne voulut jamais admettre ſon ſpectacle parmi les amuſemens ni de la bonne ni de la mauvaiſe compagnie. Les cabales, les intrigues innombrables qui ſe formerent à la cour en ſa faveur, ne produiſirent aucun effet. Régentine pouſſa la pédanterie au point, de défendre, pour le maintien du bon goût, à ce que diſait ſon édit irrévocable, l'entrée des Jeanots en biſcuit de porcelaine & ſur tabatiere dans ſes états, au moment même où leſdits Jeanots avaient ménagé à leur patrie une nouvelle branche de commerce d'une étendue prodigieuſe. On en murmura tout haut à la cour de l'île heureuſe; on reprocha à Régentine ſes préventions, ſon inſenſibilité

aux belles chofes. Le déchaînement fut grand, & l'on ne fait jufqu'où il aurait pu être pouffé, fi le Lieutenant de Police ne fe fût avifé de faire chanter dans les rues péndant trois jours confécutifs.

Jean s'en alla, comme il était venu.

Durant tout le temps de ces amufemens, il y eut dans toutes les places publiques, dans les carrefours, dans les jardins, dans tout emplacement quelconque, des tables dreffées & perpétuellement fervies avec autant de profufion que de goût & de propreté. Les convives s'y relayerent neuf jours & neuf nuits de fuite fans interruption. Le détail des confommations, confervé dans les archives, pétrifie encore aujourd'hui d'admiration les calculateurs les plus habiles.

Quant aux jeux de hazard, on s'atendait à les voir pouffés aux der-

niers excès de fureur ; c'eſt pourquoi Régentine ne jugea pas à propos de les défendre. Mais ſes meſures furent priſes avec tant de ſageſſe, que quoiqu'on trouvât des tables de jeu partout, on n'eut jamais un ſeul inſtant ni le temps ni le déſir de toucher aux cartes ; les banquiers bâillaient, ou dormaient, ou faiſaient, pour ſe déſennuyer, la grande patience devant leurs énormes tas d'or. L'hiſtorien remarque, avec raiſon, comme le plus grand miracle de ces fêtes merveilleuſes, que pendant tout le temps de leur durée il n'y eut pas une ſeule Régentine d'or de gagnée ni de perdue.

On ſoufre de le dire, mais on ne peut ſuppoſer qu'un motif bien bas à l'hiſtorien-poête, qui par état devrait avoir l'élévation en partage, d'avoir paſſé ſous ſilence celui de tous les ſpectacles qui eut le plus grand ſuccès, & qui, au jugement de

tous les esprits cultivés, avait atteint cette perfection si difficile, de réunir le plus grand agrément à la plus grande utilité. De jeunes persones, choisies parmi les demoiselles d'honeur, également distinguées par leur naissance, par les graces de leur jeunesse, par le charme de leur figure, par une éducation très-soignée, représenterent pendant trois jours de suite de petites comédies devant un auditoire choisi, dans l'intérieur des apartemens du palais, sur un charmant petit théâtre. Régentine s'était plu à ordoner elle-même ce spectacle à l'insu du Grand-Chambellan, ce qui explique suffisament le silence de son protégé.

On représenta, la premiere soirée, avec le plus brillant succès, *les Flacons* & l'*Isle heureuse*. La conformité du nom de la piece avec celui du pays où elle était jouée, lui mériterent sans doute

cette préférence ; mais ſon ſuccès fut très-indépendant de cette circonſtance. On remarqua ſeulement que les deux Fées n'avaient pas partagé l'ivreſſe des ſpectateurs, & qu'elles étaient devenues un peu ſérieuſes vers la fin du ſpectacle. Le premier Médecin qui ſe piquait d'expliquer tout ce qui ſe paſſait au fond de leurs ames, diſait tout haut qu'elles avaient fait, malgré elles, un parallele très-déſavantageux entre elles & les Fées de la piece, & que la comparaiſon involontaire de leur commérage avec le ton naturel, élégant & noble de Lumineuſe & de Bienfaiſante les avait infiniment mortifiées. Il prétendit que le choix de la piece, malgré ſon titre, n'avait pas été heureux dans la circonſtance.

Le ſecond jour on joua *Agar dans le déſert* & *la Curieuſe*. L'une & l'autre, pleines de traits ſenſibles & de la morale la plus touchante, furent ren-

dues avec une perfection qui couta des larmes à toute l'assemblée.

Enfin le troisieme jour on représenta *l'Enfant gâté* & *les Dangers du monde*; & le succès fut d'autant plus éclatant, qu'on crut remarquer l'impression particuliere que ces deux pieces avaient faite sur les jeunes Princesses. *L'Enfant gâté* leur avait déja fait faire bien des réflexions salutaires; l'impression des *Dangers du monde* fut encore plus forte. Céleste crut se reconnaître trait pour trait dans la Vicomtesse, & Reinete craignait d'approcher beaucoup du caractere faible & mobile de la Marquise. Régentine s'applaudissait de l'heureuse idée d'avoir pour la premiere fois mêlé sans inconvénient un but utile aux frivoles amusemens de la cour; & pour la premiere fois aussi la cour applaudissait avec transport à une idée heureuse de sa Souveraine, sans que la

flaterie ou la complaiſance y entrât pour rien.

Ces comédies charmantes étaient l'ouvrage d'une dame de la cour, célebre par les graces de ſon eſprit & par la diverſité de ſes talens. Elle s'était ſouſtraite à la ſociété dont elle faiſait le charme, pour conſacrer ſon temps à un but infiniment plus intéreſſant & plus noble. Il était bien naturel qu'à la cour de Régentine il ſe trouvât une femme d'un mérite ſi rare ; mais perſone ne pouvait concevoir, comment une Princeſſe auſſi éclairée ne lui avait pas confié l'éducation de ſes filles.

Quand on dit que perſone ne pouvait le concevoir, on ne prétend pas inſinuer que quelqu'un y ait penſé ; mais, ſuivant l'uſage du pays, tout le monde fit ou répéta cette remarque, lorſque la nouvelle ſe répandit qu'une Princeſſe, dont une Fée bien

différente des nôtres s'était plu à former l'ame pure & céleste, allait enlever cette dame à la cour de Régentine & la charger de l'éducation de ses filles, qui pour rendre le contraste encore plus frapant, étaient aussi jumelles. La résignation de la Souveraine de l'île heureuse, en cette occasion, ne peut encore être expliquée que par la légéreté physique de l'athmosphere. On dit que Capricieuse eut à ce sujet un troisieme mouvement de joie sensible.

Les fêtes tiraient à leur fin, & les deux vieilles, pour signaler leur générosité & sur-tout leur sensibilité à tout ce que Régentine avait fait pour elles, voulurent se surpasser elles-mêmes, en dotant les jeunes Princesses d'une infinité de qualités rares qui ne leur coûtaient rien, & dont l'ensemble, si tout avait également pris, aurait pu faire, dans le même

caractere, une bigârure très-bizâre. Capricieuse sauva les Princesses de cet écueil, sans le vouloir, par ses contre-charmes; & le plaisir de contrecarrer ses cousines ne lui permit pas de voir dans le moment que, sans y penser, elle préservait ces demoiselles du danger de devenir d'ennuyeuses commeres ou d'insupportables bégueules.

Les deux vieilles, après s'être ruinées en dons, sans bourse délier, souhaiterent de voir les jeunes Princesses, au plutôt, en pleine jouissance de leurs bienfaits, & persuaderent à Régentine qu'il fallait profiter de l'affluence des étrangers, pour choisir parmi eux des époux dignes de posséder des Princesses si acomplies. Le premier Médecin, craignant peut-être que ces dames ne voulussent revenir une seconde fois pour les fêtes du mariage, prétendit que ce projet était

la ſeule choſe ſenſée qui eût jamais paſſé par la tête des deux ſorcieres, & qu'il fallait faire les épouſailles ſur le champ ſans autre cérémonie.

Dans toute cette foule d'étrangers il n'y avait cependant que trois ſujets dans le cas d'aſpirer à la main des Princeſſes ; c'était le Prince Trois Etoiles, le Prince Phénix, & le Prince Colibri. Pour les définir en trois mots, on peut dire que le premier était un Prince comme il faut ; le ſecond, un Prince comme il n'y en a point ; le troiſieme, un Prince comme il faudrait qu'il n'y en eût point.

Le premier avait perdu ſon pere en bas âge, & ſon grand-pere, qui ſe nommait Pacifique, s'était ſi parfaitement tranquiliſé, qu'il avait laiſſé tomber ſes états au pouvoir d'une branche collatérale, & fait par conſéquent de ſon petit-fils Trois Etoiles,

un Prince de fortune, ce qui l'obligea à avoir beaucoup de mérite.

Le fecond était l'héritier préfomptif de fon oncle Songecreux, qui gouvernait fon pays, comme il plaifait à dieu, tantôt bien, tantôt mal, fuivant qu'il avait bien ou mal digéré. Un des phénomenes de ce fiecle, que les favans entreprirent vainement d'expliquer, c'était de voir s'élever un neveu fi parfait à côté d'un oncle fi découfu. Le Prince Phénix joignait les qualités les plus éminentes à la figure la plus avantageufe. Dans un âge où les autres font à peine regardés, il avait déja une réputation; & les vertus les plus folides ne terniffaient point en lui cet éclat tendre & précieux des agrémens de la premiere jeuneffe. Il commençait fes voyages par celui de l'île heureufe.

Le troifieme était fi petit, fi menu, fi fluet, fi gentil, fi joli, fi mignon,

si pétillant, si sautillant, si glapissant; si fredonant, si sifflant, que machinalement tout le monde s'écartait de lui comme d'une chose importune; peut-être aussi de peur de l'écraser ou de l'estropier sans le vouloir. On ne concevait pas comment il pouvait être le propre fils, & encore fils aîné, du Landgrave Toutrond, dont la cour était la moins semillante possible. Celle de Régentine le jugea la chose la plus frêle, la plus frivole, la plus insignifiante qu'on eût vu paraître depuis deux générations.

Le début du Prince Phénix fut un peu différent. Dès le lendemain il se trouva au ton de la cour la plus spirituelle, comme s'il y avait passé sa vie, & tout le monde s'acorda à dire qu'il ne méritait pas le malheur d'être étranger. Il souriait à ces propos, se prêtait à toutes les prétentions dont il se trouvait comme envelopé, sur-

tout à celle d'avoir de l'esprit, qui était la plus commune, & à l'abus continuel qu'on faisait de l'esprit; & sans jamais prétendre à rien, il laissoit, on ne sait par quelle magie, l'impression la plus avantageuse par-tout où il se montrait. En peu de jours il était devenu, sans le vouloir, sans le savoir, l'objet & le centre de l'atention de toute la cour. On remarqua que Céleste commençait à être moins regardée, & que les lunetes vertes se tournaient insensiblement vers ce Prince. Lui-même, sans aucune affiche de singularité, s'était dispensé d'en porter; & ce qui aurait perdu tout autre, lui réussit au point, que son seul exemple pensa en faire tomber la mode.

Un Prince si acompli dut être plus touché qu'un autre des perfections de Céleste. Il ressentit bientôt les symptômes les plus graves de cette maladie redoutable, qui, au dire des courti-

ſans, faiſait des ravages continuels dans une cour ſi incroyablement ſenſible, mais que le premier Médecin aſſurait n'avoir eu à traiter qu'une ſeule fois dans tout le cours d'une longue pratique. Phénix fut éfrayé de ſa paſſion, dont la découverte charma au contraire toute la cour, qui y trouvait un ſujet de converſation pour près de vingt-quatre heures. Tout-à-coup la gouvernante des Princeſſes ſe ſentit illuminée, & s'écria : *L'oracle eſt acompli ! Voilà l'époux de Céleſte ! Il la prend ſans verd.*

Ce rayon de lumiere ne frapa pas l'eſprit de Céleſte comme celui de ſa bonne. Ce n'eſt pas qu'elle n'eût remarqué avec ſatisfaction la paſſion du Prince. Comment donc pouvait-elle y être indifférente ? La calomnie qui s'atache préférablement aux plus hautes & aux plus belles deſtinées, prétend que le double tort du Prince,

d'avoir partagé avec elle l'atention publique, & de s'être diſpenſé de porter lunetes vertes, avait bleſſé un cœur ſi ſupérieur d'ailleurs à ces petites faibleſſes. Mais aujourd'hui qu'on puiſe plus que jamais dans les ſources, & que le flambeau de la critique éclaire tous les pas de l'hiſtorien, des mémoires authentiques ne laiſſent aucun doute que Capricieuſe, par un tour abominable de ſon métier, préparé dans le plus dangereux de ſes boudoirs, n'ait faſciné les yeux de la Princeſſe la plus ſpirituelle, au point de la tromper dans ce moment déciſif ſur ſa gloire, ſur ſes vrais intérêts, & ſur le bonheur de ſa vie.

Qui le croirait? La plus charmante des Princeſſes ſe déclara épriſe de Colibri. Ce petit original, pour faire le ſinge de Phénix, s'était dit éperdument amoureux de Céleſte; & afin que ſa paſſion ſautât aux yeux de tout

le monde, il était devenu vingt fois plus ſemillant & plus inſupportable qu'à l'ordinaire. Comme il ſe piquait toujours d'être du meilleur ton, il n'eut qu'un cri après les lunetes ſenſibles; mais leur extrême mobilité s'acorda mal avec l'inſtabilité du petit perſonage. En vain ſon écuyer s'exerça-t-il vingt-quatre heures de ſuite; il ne put jamais réuſſir à ſaiſir ce ſoixante-huitieme d'un clin-d'œil qui était néceſſaire, pour que la lunete rencontrât le petit nez mignon de Son Alteſſe, & pût s'y cramponer ſolidement. Par bonheur le papillotage continuel de ſes yeux le préſerva du danger de devenir chat-huant; mais le petit colifichet ne ſe diſait pas moins déſeſpéré, de ne pouvoir donner cette marque de reſpect à la Princeſſe.

Il n'en fallut pas davantage à la vieille d'atours, pour prouver à Régentine que c'était là l'époux déſigné

par l'oracle & choisi par le destin, parce qu'il prenait la Princesse sans verd, non pour avoir dédaigné d'en porter, mais pour n'avoir pu en porter, en dépit de tous ses éforts; ce qui, selon elle, faisait une différence capitale dans le sens de l'oracle. Régentine resta interdite & confuse du résultat mesquin de si pompeux préliminaires. Ceux qui avaient un grand usage de la cour & du monde, se confierent que le cœur d'une femme était un abyme inexplicable, & tout le monde remarqua que cela n'avait jamais été dit. Les philosophes seuls trouverent la chose simple & dans l'ordre. Ils se rappellerent le conte : *Ce qui plaît aux dames*, d'un de leurs confreres, & trouverent bien naturel, qu'en fait de mari, une femme d'esprit donnât la préférence à un colifichet qu'elle gouvernerait à sa fantaisie, sur un homme qui lui en imposerait toujours,

malgré elle & malgré lui-même, par des qualités trop éminentes.

Régentine, perplexe, humiliée de la perſpective d'un tel gendre, & ſentant trop bien que cette alliance ôterait à ſa cour ce grand air qu'elle était ſi jalouſe de lui conſerver, s'adreſſa aux deux Fées protectrices, dans l'eſpérance qu'après avoir accâblé ſes filles de tant de dons inutiles, elles voudraient bien une ſeule fois lui être vraiment utiles dans une circonſtance eſſentielle, en guériſſant Céleſte d'une paſſion ſi ridicule & ſi déplacée; mais ces dames enchantées de trouver avant leur départ encore une occaſion de déployer leur éloquence, enfilerent une kyriele de lieux communs, pour lui prouver que les décrets du deſtin étaient immuables; qu'il ne convenait point à de faibles mortels de s'y oppoſer; que ce qui nous paraiſſait un malheur était ſou-

vent la ſource d'un grand bonheur, & *vice versâ;* qu'il ne fallait pas par conſéquent juger ſi vîte, &c, &c, &c. Prévoyante crut même ſe rappeller d'avoir vu un colibri pendant tout ſon voyage voltiger devant ſon téleſcope, & l'impatienter, à force de l'empêcher de voir l'avenir. Ce fut pour elle un trait de lumiere, qui lui prouva clair comme le jour, que le Prince Colibri devait être l'époux de la Princeſſe. Cette démonſtration victorieuſe ne dura pas moins de temps qu'environ le tiers du fameux oracle.

Régentine qui avait tous les courages, excepté celui de ſupporter l'ennui monté à un certain degré de hauteur, ſuccomba de nouveau en cette occaſion, & reſta anéantie. Les Fées, charmées de ſa docilité, ſe chargerent de tout, donnerent toutes les diſpenſes de bans & d'autres formalités, & firent ſi bien, que le ma-

riage de Céleste avec le Prince Colibri fut projeté, arrêté & terminé en moins de vingt-quatre heures, sous la seule réserve, que le Prince se fixerait pour toujours dans les états de Régentine, qui devaient être un jour ceux de Céleste. Colibri en fit le vœu avec une voix trois fois plus flutée qu'à l'ordinaire; & Phénix incertain si ce qui se passait sous ses yeux était un rêve ou une réalité, mais ne pouvant se méprendre sur la douleur mortelle dont il sentit les atteintes, s'éloigna au plus vîte d'une cour si funeste à son repos, avec le vœu solemnel & sacré, de ne jamais revoir une beauté si fatale, & d'aller loin d'elle chercher la mort dans les hazards de la guerre. On dit qu'en ce moment Capricieuse se trouvant dans son boudoir de la Chine, fit tant de sauts & de bonds de joie, qu'elle mit pour trois millions de porcelaine en pieces.

Le lendemain du mariage toutes les lunetes vertes disparurent, tous les yeux resterent baissés. On n'osait les lever ni sur Régentine, ni sur Céleste. La vieille d'atours ayant eu une forte colique la nuit, se dispensa de paraître à la cour. Le premier Médecin jeta feu & flamme au chevet du lit de tous ses malades; & les deux Fées, étonées elles-mêmes de leur ouvrage, décontenancées, commençaient à n'être pas sûres d'être bien aises de la belle équipée qu'elles venaient de faire. On n'entendit à la cour & dans la ville, pendant la journée entiere, que le seul mot : *Ah Phénix !* prononcé d'un ton profondément lugubre.

La premiere chose qui frapa Régentine, lorsqu'elle revint de l'anéantissement où l'éloquence de ces dames l'avait réduite, fut le singulier oubli de toutes les bienséances, qu'on avait

obſervé à l'égard du Landgrave Toutrond. Cette circonſtance, en dépit de toute la protection des vieilles ſorcieres, pouvait avoir les ſuites les plus ſérieuſes; & ſi Capricieuſe avait voulu, ſans perte de temps, quiter ſes boudoirs, faire une petite apparition à la cour de Toutrond, & lui échauffer la tête, que ce Prince, tout bonhomme qu'il était, avait très-près du bonet, c'en était fait de la gloire de Céleſte & du repos de Régentine. Heureuſement la vieille aux boudoirs eut tant d'humeur du dégât de ſes porcelaines, dont pour comble de malheur elle ne pouvait accuſer perſone; elle avait d'ailleurs naturellement une ſi grande averſion pour l'uniformité de la cour de Toutrond, que cette excellente niche ne ſe préſenta pas à ſon eſprit. Régentine nomma, ſans perdre un inſtant, une ambaſſade ſolemnele, pour ſe rendre auprès du Landgrave, & lui faire

faire goûter un mariage qu'on avait osé contracter, sans se rappeller que son consentement y manquait.

Cette mission était un peu plus délicate que celle à laquelle l'île heureuse était redevable de la présence des Fées. Les ambassadeurs furent chargés de quantité de lettres. Colibri en écrivit une à son papa, à sa maniere, à laquelle le bonhomme était fait, & dont il faisait le cas qu'elle méritait. Céleste y joignit une lettre fort soumise, qui fut regardée comme un chef-d'œuvre d'esprit & d'adresse. Les deux Fées écrivirent avec leur éloquence acoutumée; Régentine, avec un mélange admirable de dignité, de sagesse, d'amitié & de noblesse. La vieille d'atours écrivit au Maître des Cérémonies qu'elle avait connu autrefois, & qui avait un grand ascendant sur l'esprit de Toutrond, malgré l'aversion de ce Prince pour tout ce qui

sentait la cérémonie. Le premier Médecin écrivit à son confrere, avec qui il avait fait autrefois ses premieres armes dans un hôpital du Landgraviat, pour l'exhorter à employer les narcotiques & soporifiques dans une occasion si importante. On n'oublia pas de charger les ambassadeurs de présens magnifiques, & entre autres d'une voliere artistement travaillée & remplie de petits oiseaux, & sur-tout de colibris, qu'on savait que le bonhomme aimait à la passion.

Les ambassadeurs n'étaient pas encore aux portes de sa résidence, que Toutrond avait déja lu dans les gazetes tout le détail du mariage de son fils; il s'était même beaucoup diverti, en pleine cour, de l'impertinence du gazetier, qui dans un temps apparemment de grande rareté de sotises humaines, mariait son fils à son insu & sans son consentement,

avec le plus grand étalage, pour avoir de quoi remplir sa misérable feuille. Au milieu de ce flux de bonnes épigrammes, on annonça les ambassadeurs de l'île heureuse. Lorsque le bon Landgrave fut certain de l'objet de leur mission, il entra dans une telle colere, que c'est l'avis des plus savantes facultés, que sans la terrible explosion qui s'ensuivit immédiatement, il restait étoufé sur la place. Je reconnais bien, dit-il, mon polisson de fils à cette belle équipée; mais à quoi pensait donc cet animal d'écuyer dont je l'avais fait escorter, & qui me répondait de son succès dans ce pays-là sur sa tête? Ce n'était pas, j'en conviens, engager grand'chose; je devais me méfier d'un homme qui louche, & qui n'a jamais regardé les gens que de travers. C'est pourtant la nourice de mon polisson de Colibri qui m'a embâté de cet animal, &

qui m'a répondu de ſon expérience ſur ſa tête. Après cela, confiez vos enfans. Que les parens ſont à plaindre ! Pouvais-je moi laiſſer-là le gouvernement, & courir avec mon poliſſon de fils la prétentaine, pour le produire dans le grand monde ? Si par miracle feu la Landgrave vivait encore, je ne ſaurais, d'honeur, où me fourer.

Dans ce premier accès perſone n'oſa prendre le parti, ni du Prince, ni de l'écuyer; mais on remarqua qu'au milieu de ſa plus grande véhémence, il n'échapa au bonhomme aucun mot déſobligeant, ni contre Régentine, ni contre la Princeſſe, ſa bru malgré lui. En revanche, les deux Fées ne furent pas épargnées. Je ne m'appelle pas Toutrond, s'écria-t-il, ſi je ne fais tympaniſer ces vieilles radoteuſes dans toutes les gazetes. C'eſt bien la peine de porter la Pru-

dence & la Prévoyance dans leurs armes, & de se mêler, sous ce prétexte, d'afaires de familles qui ne les en prient pas, pour ne leur faire faire qu'un tas de sotises! Je ferai examiner leurs titres dans mon conseil, & je veux perdre mon bonet de Landgrave, si je ne les fais pas désarmoirisser, pour leur apprendre à marier les enfans de famille sans le consentement de leur pere... C'est bien domage que l'histoire ne nous ait conservé que quelques fragmens de ce discours sublime qui, sur-tout, par le ton bourgeois dont le bonhomme Toutrond savait assaisoner ses propos, eut une grande supériorité sur la plus belle des Philippiques ou des Catilinaires.

Plus ces premiers transports furent violens, plus leur évaporation soudaine faisait bien augurer aux ambassadeurs du tour que pouvait prendre

leur négociation. En peu de jours les choses se civiliserent en effet singuliérement. Tout fut oublié, pardoné, approuvé, ratifié, au gré de l'ambassade. Toutrond ne resta inébranlable que sur un seul point. Il ne voulut pas entendre parler de la succession de l'île heureuse. Il exigea que son fils, au lieu de faire le petit fat à la cour de Régentine, se rendît immédiatement avec la Princesse son épouse auprès de lui, pour qu'on pût mettre la derniere main à une éducation qui en avait un si grand besoin, & qu'il se contentât de l'héritage éventuel du Landgraviat. C'est à cette seule condition qu'il pouvait se résoudre à reconnaître la validité du mariage.

Cette crise occupait la cour de Régentine de diverses manieres, lorsqu'un matin Reinete se promenant dans un endroit écarté des jardins de sa mere, avec sa dame de compa-

gnie, fille de la vieille d'atours, entendit parler assez haut dans un bosquet voisin. En demoiselle bien élevée elle voulut s'en éloigner à grand pas; mais la dame de compagnie l'arrêta tout court. Vous n'y pensez pas, Princesse, lui dit-elle tout bas; Maman m'a dit qu'il ne fallait jamais manquer une occasion d'écouter aux portes, lorsqu'elle se présentait; que c'était le moyen d'apprendre bien des choses qu'on n'aurait pas sues sans cela. Or si l'on peut s'arrêter devant une porte fermée, à plus forte raison devant un bosquet ouvert. La Princesse ne fut pas convaincue de la bonté de ces principes; mais sa dame lui dit: Allez où il vous plaira, pour moi je reste; & comme l'étiquete ne permettait pas à Reinete de rentrer de la promenade sans dame, elle fut bien obligée d'entendre, malgré elle, ce qui se disait dans le bosquet.

Le Prince Trois Etoiles s'y entretenait familiérement avec son compagnon de voyage, de tous les événemens qui venaient de se passer sous leurs yeux. La conduite des Fées lui parut sur-tout choquante. Sur quoi est donc fondée la haute réputation de ces dames ? Ah Prince, lui répondit son compagnon, vous verrez bien d'autres réputations inconcevables dans le cours de vos voyages. On rendit justice aux qualités de Céleste ; mais à quoi servent l'esprit & la beauté, s'il n'en résulte que la femme d'un Colibri ? Ces réflexions amenerent le chapitre de Reinete qui n'était pas acoutumée à être un objet d'attention pour persone. — Elle n'aurait pas été capable de faire un choix si baroque ; elle aurait connu le prix d'une conquête comme celle du Prince Phénix, dit le Prince. Ou comme la vôtre, interrompit son compagnon,

si sa modestie lui avait permis de s'en apercevoir. Un silence total succéda à ce propos. Enfin le Prince reprit : Puisque vous avez pénétré le secret de mon cœur, il est inutile, cher ami, de vous le cacher. Oui, j'aime Reinete ; mais je sais me rendre justice ; je ne suis pas un parti assez considérable pour elle. Toute cadete qu'elle est, elle doit former des espérances d'autant plus hautes, que le choix de sa sœur a dû à coup sûr tromper celles de sa mere.

Le Prince n'eut pas encore achevé ces paroles, que la dame de compagnie se mit à courir de toutes ses forces vers le château, & Reinete à troter après elle, faisant en un clin-d'œil plus de réflexions qu'elle n'en faisait auparavant, malgré son esprit réfléchi, dans toute une journée. Avant d'arriver au château, elle avait déja découvert au Prince Trois Etoiles

une infinité de qualités aimables, solides, intéressantes, qu'elle ne lui avait pas remarquées jusqu'à ce moment. La dame de compagnie se rendit en grande hâte auprès de sa mere, pour lui rendre compte de sa découverte. La vieille d'atours ne perdit pas un instant pour en faire confidence aux Fées. Celles-ci saisies de l'enthousiasme qui suivait chez elles certains momens lucides, se mirent à crier, comme des folles : *A travers le verd! L'oracle est acompli! A travers le verd!* Elles se féliciterent sur-tout d'avoir trouvé leur revanche pour réparer la sotise du premier mariage. Leur éloquence brilla pour la troisieme fois, & produisit sur Régentine son effet ordinaire. La chose la plus sage fut projetée, conduite & terminée comme l'avait été la chose la plus folle, excepté qu'on remarqua en ce moment à Capricieuse une humeur diabolique.

EMILIE.

Ah, Maman !

LA MERE.

Et quoi, ma fille ?

EMILIE.

Nous voilà arrivées, & mon conte n'eſt pas fini, à beaucoup près.

LA MERE.

Eh bien, il ne vous échapera pas ; vous le finirez une autre fois. Deſcendons, & voyons d'abord ſi notre potager eſt en bon état. Cela nous menera inſenſiblement au moment de nous mettre à table.

EMILIE.

Voyez-vous, Maman, comme bêtes & gens ſont bien aiſes de vous revoir. Bon jour, Mariane... Bon jour, mes amis... Comment ſe porte le pere Noël ?.. Ah, te voilà, mon pauvre Placide !.. Maman, Crampon me reconnaît encore... Après dîner,

Mariane, vous aurez notre visite. Nous verrons la basse-cour, comme si nous étions à demeure. N'est-ce pas, Maman?.. Maman, ils disent que vous trouverez le pere Lahaie & son fils dans le potager.

LA MERE.

Eh bien, entrons-y. — Je ne vous demande pas comment vous avez trouvé ce conte de Fées. Il me semble qu'il vous a fait assez rire.

EMILIE.

C'est vrai, Maman, il est bien drôle: cependant il m'a paru un peu long, par-ci, par-là. Et puis, il y a peut-être des choses que je n'entends pas bien.

LA MERE.

Cela pourait bien être.

EMILIE.

Malgré cela, Maman, j'ai une grande curiosité de savoir comment tout cela finira.

LA MERE.

Eh bien, vous le ſaurez demain ou après, au premier moment de loiſir que vous aurez.

EMILIE.

Ah, chere petite Maman, dites-le moi ſeulement en peu de mots, pour que je n'aie pas tous ces gens-là autour de moi, pendant que nous irons à la baſſe-cour, à la ferme, à la lingerie. Vous l'avez lu, vous ſavez tout cela.

LA MERE.

Mais ce ſerait vous ôter bien mal-à-propos le plaiſir de la ſurpriſe.

EMILIE.

Oh, cela n'y fait rien. Ces gens-là ſont drôles, ils m'amuſeront toujours aſſez. Et puis, vous ſavez bien, Maman, qu'Andromaque & Mérope m'ont fait pleurer, quoique je les aie bien lues, & que j'en ſache les plus beaux morceaux par cœur.

LA MERE.

Mais, quand je voudrais vous obliger, je ne le pourai peut-être pas. Je vous avoue que j'ai lu ce conte un peu superficiélement ; je ne me souciais pas de me lier avec tous ces personages. Vous savez d'ailleurs que je n'ai point de mémoire, & je vous en rendrais vraisemblablement un bien mauvais compte.

EMILIE.

Essayez toujours, ma chere Maman. Que je sache seulement en deux mots le dénouement.

LA MERE.

Le dénouement ? Je ne suis pas sûre que l'auteur en ait voulu faire un, en commençant son conte. Mais n'importe, voyons à vous satisfaire. Donnez-moi toujours le cahier, pour que je puisse me retrouver, si je me perds.

Nous avons laissé les deux Princesses mariées un peu brusquement, quoique le récit de l'historien ne soit

rien moins que brusque. On congédia les deux Fées, & le départ de ces dames produisit d'abord le bon effet que Capricieuse n'eut plus ses boudoirs ouverts du seul côté de l'île heureuse, & qu'elle ne fit plus de Régentine & de ses filles les uniques objets de ses petites attentions. Pour apaiser le Landgrave Toutrond, il fallut que Céleste oubliât son vœu, & conduisît son colifichet de mari aux pieds de son pere. Régentine crut de son devoir d'acompagner sa fille, afin de prévenir toute nouvelle tracasserie. Elle confia la régence de ses états à sa fille cadete, ou plutôt à son époux, le Prince Trois Etoiles.

Cependant le beau Phénix cherchait par-tout des périls, pour se délivrer de sa passion avec la vie, & partout où il se montra incognito, il ne trouva que des succès & de l'admiration. A peine son oncle Songecreux

eut-il appris les mépris de Céleste pour son neveu, le beau Phénix, qu'il se mit à parler, ce qui ne lui était pas arrivé depuis dix-huit mois. Mais toutes les fois qu'il se mettait à parler, il en résultait des choses mémorables, dont on se serait très-souvent bien passé. Il y avait à sa cour un vieux corsaire retiré, qui s'y était fait dévot, pour faire ce qu'on appelle une fin, après avoir écumé les mers pendant trente ou quarante ans, & pillé amis & ennemis indistinctement. Songecreux se faisait conter par lui ses aventures, pour se désennuyer, tandis qu'il songeait à autre chose. Ce pirate lui persuada qu'il fallait venger l'afront qu'on venait de faire à son neveu, & réalisa ainsi des desseins creux & vindicatifs, qui sans lui n'auraient peut-être jamais eu d'exécution. Lorsqu'on y pensa le moins, l'île heureuse fut envahie, conquise, subjuguée; le corsaire s'assu-

ra de la perſone de Reinete & du Prince ſon époux, les fit embarquer & les envoya à Songecreux, qui les fit enfermer dans une tour, à côté d'un petit pavillon qu'il occupa lui-même, afin de les garder à vue. Le corſaire ſe nomma, de ſon chef, viceroi de Songecreux dans l'île heureuſe, & en fit une île très-malheureuſe.

Dès que ces événemens ſiniſtres furent connus à la cour de Toutrond, Colibri s'échape comme un étourdi qu'il était toujours, ſe rend à la cour de Songecreux, avec le projet de le tuer, & de délivrer ſon beau-frere & ſa belle-ſœur. Il arrive, fait tant de virevouſſes autour de la tour de Reinete & du pavillon de Songecreux, qu'un garde-chaſſe de celui-ci le prend pour un écureuil, & le tire au beau milieu de ſes reconnaiſſances avec la plus merveilleuſe adreſſe. Colibri tué, on ſût encore moins qu'en faire que de ſon vivant. Les plus célebres ſavans,

pent de la délivrance de Reinete & du Prince Trois Etoiles, le Prince Phénix s'approche du pavillon de son oncle. L'exempt des gardes du corps lui apprend que Songecreux a défendu qu'on entrât chez lui sans qu'il sonât, & qu'il n'a pas soné depuis la mort d'un certain écureuil, c'est-à-dire, depuis environ six semaines. Jamais il ne lui était arrivé de songer creux & de rêver seul si long-temps. Ses plus fortes séances n'allaient pas au delà de quinze jours, sans qu'il se montrât au moins à la fenêtre, pour voir monter la garde.

Le beau Phénix prend sur lui d'entrer chez son oncle malgré la défense. Sa surprise fut extrême, non de le trouver sans mouvement, cette atitude lui était ordinaire, mais sans pouvoir reprendre le mouvement.

EMILIE.

Comment donc ?

LA MERE.

Il était mort ; & l'on vit par la date de la lettre qu'il avait commencé à écrire à ſon neveu, qu'il était mort depuis ſix ſemaines, le jour même où Colibri avait été tué à ſa porte, en qualité d'écureuil. On ſoupçona que ce fut le bruit de ce coup de fuſil qui lui avait cauſé une apoplexie. Ainſi le même jour ménagea à l'auteur de grandes facilités de finir ſon conte.

EMILIE.

Comment donc cela encore, Maman ?

LA MERE.

Il rendit Céleſte veuve, & diſpenſa Phénix de négocier la reſtitution de l'île heureuſe à ſes maîtres légitimes.

EMILIE.

Ah, j'entends, Phénix ſuccede à ce triſte Songecreux ; il n'a plus beſoin de lui demander ſon avis. Je parie qu'il va épouſer Céleſte.

Il se contenta d'être à son égard le plus généreux, le plus magnanime, le plus délicat des amans. Ses premiers empressemens furent pour Reinete & son époux. Phénix avait pris la précaution, après la reprise de l'île heureuse, d'amener avec lui le premier Médecin de Régentine, afin qu'il pût donner ses soins à Reinete au sortir de la captivité. Il ne prononça pas à celle-ci le nom de Céleste ; mais Reinete prononça le sien avec d'autant plus d'atendrissement & de respect, dans ses lettres à sa mere & à sa sœur. Le malheur avait réparé, en peu de temps, toutes les sotises des Fées, & tous les ravages de la prospérité ; il avait rendu la mere & les deux sœurs jumelles, trois créatures parfaites.

Reinete n'avait pas eu besoin du premier Médecin de sa mere pour sa

ſanté ; mais celui-ci faiſant un jour, par déſœuvrement, un tour à l'académie, y découvre la figure du Prince Colibri dans un bocal d'eſprit de vin. Cette découverte fit gagner au premier Médecin le prix de l'académie, ſans y penſer. Elle apprit auſſi à Tout-rond la triſte fin de ſon fils, & il en fut ſoulagé, parce que la certitude d'un mal eſt préférable à l'incertitude. D'ailleurs le Landgrave avait un fonds de bon ſens ; il ſentit très-bien qu'un fils de cette tournure ne lui donnerait jamais de la ſatisfaction, & que ce poliſſon n'était pas fait pour être l'époux d'une Princeſſe auſſi acomplie que Céleſte. Tout conſidéré, il s'écria : *Dieu ſoit loué ! C'eſt un ſot enfant de moins dans le monde.* Il ſe borna à réclamer le bocal d'eſprit de vin où il était conſervé ; & l'académie de Songecreux ſe fit un devoir de l'envoyer à ce pere affligé, envelopé dans un

ſonnet à l'honneur de la mort glorieuſe du Prince Colibri.

EMILIE.

Et le mariage ?

LA MERE.

Ce fut encore Toutrond qui rompit la glace. Céleſte qui avait moleſté tant d'yeux par l'éclat de ſa beauté, ne put penſer à Phénix ſans baiſſer les ſiens. Plus ce Prince avait mis de délicateſſe & de magnanimité dans ſa conduite, plus la plus belle Princeſſe du monde ſe ſentit confuſe & conquiſe. Sa paſſion, devenue plus violente par les éforts qu'elle avait faits pour l'étoufer, ne lui laiſſa entrevoir aucune poſſibilité de ſe rapprocher d'un Prince, dont la ſupériorité l'humiliait ſi fort à ſes propres yeux. Toutrond aplanit tout. Il pria le Prince Phénix de venir recevoir de ſa main, la plus belle & la ſeule récompenſe digne de lui. La noce ſe fit chez le

Landgrave,

Landgrave, qui fut enchanté des Cosaques que le beau Phénix avait amenés avec lui. Il ne leur permit de retourner dans leur patrie, qu'après avoir assisté à toutes les fêtes du mariage, comblés d'honeurs & de présens. Leur chef fut chargé, par Phénix, d'un camée de *Minerva Victrix* d'un travail grec superbe, que ce Prince espérait faire présenter à l'Impératrice, en reconnaissance de la protection qu'il en avait reçue.

EMILIE.

Et voilà le conte fini.

LA MERE.

Et les Fées ?

EMILIE.

Quoi, ces vieilles radoteuses reparaissent encore, pour tout gâter ?

LA MERE.

Elles n'eurent garde de manquer un repas de noces de cette conséquence. Le Landgrave qui ne les aimait

pas plus que vous, s'était excusé de les recevoir, sous prétexte qu'il ne pouvait les loger convenablement à leur rang; mais il ne leur coûta qu'un mot pour ajouter deux ailes au château de Toutrond. Il se résigna donc à leur présence, comme à un mal nécessaire; mais pour les faire enrager, il fit prier Capricieuse avec la plus grande cérémonie, & la logea dans l'apartement d'honeur, tandis que ces dames avaient été obligées, pour ainsi dire, de faire les frais de leur logement.

EMILIE.

Maman, nous ne sortirons jamais de ce conte. Voilà les choses plus embrouillées que jamais.

LA MERE.

Point du tout. Les deux vieilles, très-confuses de leurs sotises passées, n'oserent plus soufler. La troisieme, Capricieuse, fiere de briller seule,

eut une idée très-bonne, quoiqu'au fond très-ſinguliere. Elle propoſa un double mariage, entre Phénix & Céleſte, & entre Toutrond & Régentine. Régentine était encore dans l'âge de plaire. Toutrond ſaiſit avec tranſport une idée ſi extraordinaire, & dit qu'il ne commenceroit à vivre que vers l'automne de ſa vie. Capricieuſe décora le premier Médecin d'un brevet de Conſeiller d'Etat, en apparence à l'honeur de ce mariage, mais dans le fait à cauſe de l'averſion qu'il avait pour les deux bégueules. Elle débaraſſa auſſi Régentine de la vieille d'atours, qu'elle prit à ſon ſervice en la même qualité, afin d'avoir le plaiſir de la faire enrager tout à ſon aiſe.

Toutrond & Régentine gouvernerent le Landgraviat long-temps avec beaucoup de gloire.

Pour que rien ne manquât à la ſa-

tisfaction du bonhomme, il eut de ce second mariage un fils digne de sa mere, c'est-à-dire, très-différent de Colibri; & l'on remarqua que Régentine, tout en élevant ce fils, avait aussi changé le pere considérablement à son avantage, & que son ton en particulier n'était plus reconnaissable.

Phénix & Céleste, d'autant plus enchantés l'un de l'autre, qu'ils s'étaient coûtés plus de larmes, allerent gouverner les états de Songecreux. Le Prince Trois Etoiles & Reinete régnerent sur l'île heureuse. On vit alors ce qu'on n'a vu depuis qu'une seule fois, trois grands états à la fois bien gouvernés, quoiqu'aucun des vœux de tant de grands personages n'eût eu son exécution.

EMILIE.

Je ne m'attendais pas au mariage

de Régentine... Eh bien, Maman, voilà un bien beau conte.

LA MERE.

A la bonne heure; mais je n'en ai pas mieux fait de vous le faire lire.

EMILIE.

Pourquoi donc cela?

LA MERE.

Parce qu'il y a une infinité de détails, de plaisanteries, d'allusions, qui sont au dessus de votre portée, & dont vous ne pouvez pas sentir le mérite ou le défaut.

EMILIE.

Eh bien, je les sentirai quand je serai plus grande.

LA MERE.

Voilà mon excuse; & votre persécution de vous faire lire un conte de Fées me justifie aussi.

EMILIE.

Mais persone ne vous accuse, Maman.

LA MERE.

J'aime encore mieux, qu'en fait de fadaiſes, vous en liſiez qui vous paraîtront meilleures, à meſure que vous grandirez, que de celles qui vous paraîtront pitoyables dans la même progreſſion.

EMILIE.

Je vous aſſure qu'à tout prendre, ce conte m'a fort amuſée. Mais vous-même, Maman, qu'en penſez-vous au juſte?

LA MERE.

Je penſe que l'auteur eſt auſſi drôle que ſes perſonages; qu'il l'a écrit dans un moment de déſœuvrement, ſans autre objet que de s'amuſer ou de paſſer ſon temps, & ſans s'inquiéter où ſa plume ou ſa tête vagabonde le menerait. En conſéquence, il s'eſt permis toutes les folies, toutes les extravagances qui ſe ſont préſentées à ſon imagination. Je ne trouve point d'invention dans ſon conte, mais

une infinité d'allusions à nos défauts, aux usages de société, aux ridicules du jour. Tous les événemens, tous les incidens lui ont été également bons, pourvu qu'il se moquât de nous. En cela son conte ressemble à-peu-près à tous les contes de Fées, qui peignent bien moins les mœurs, qu'ils ne s'atachent aux modes passageres, aux ridicules du moment; mais les ridicules changent, les modes passent, & les contes de Fées aussi. Le sien a aussi le défaut d'être beaucoup trop long, & le ton m'en paraît bien familier en plus d'un endroit.

EMILIE.

Sur-tout, Maman, il manque de respect aux Fées; c'est un auteur à réprimander. Jamais Prudente & Prévoyante ne se sont conduites aussi follement.

LA MERE.

Je soupçone qu'en cela, comme en

beaucoup d'autres endroits, il a voulu ſe moquer des auteurs, ſes confreres, qui donnent ſouvent à leurs perſonages les plus beaux noms & les plus beaux caractères en paroles, ſans avoir la force de les repréſenter réellement tels qu'ils voudraient nous les montrer.

EMILIE.

Ah, ah! Voilà, par exemple, une choſe que je n'aurais jamais devinée toute ſeule.

LA MERE.

Il y en a tant de ce genre, que je ne conçois pas comment ce conte a pu vous amuſer.

EMILIE.

Ah, Maman, vous êtes ſervie. On vient vous avertir.

LA MERE.

Dieu merci, nous n'entendrons plus parler de Fées, ni de Princes & Princeſſes de leur connaiſſance : car vous vous rappellez nos conventions.

EMILIE.

Vraiment, Maman, il ferait beau voir nous occuper de ces fadaiſes, comme vous les appellez, tandis que nous avons tant de choſes importantes à régler.

LA MERE.

Certainement nous n'aurons point de temps de reſte.

EMILIE.

A peine, Maman, aurons-nous le temps de dîner. D'abord, après le café, rendre nos devoirs à Mariane & à ſes poules, enfin à toute ſa cour.

LA MERE.

Proprement dite la baſſe-cour.

EMILIE.

Puis la laiterie. Puis le colombier. Puis la lingerie; examiner ſi tout eſt bien blanchi, bien plié, bien rangé dans les armoires pour l'année prochaine. Puis voir au village la bonne mere Gillet, qui eſt toujours malade.

Puis faire une visite au moulin, savoir si pere & mere sont bien fâchés d'avoir fait inoculer leurs enfans suivant vos conseils. Puis aller à la ferme, où l'on voudra peut-être nous faire manger de la crême. Puis revenir au potager, où les Fées nous ont empêchées ce matin de faire notre devoir. Puis, avant de partir, donner un coup-d'œil à la maison & même à la cuisine, pour voir si tout est remis en ordre...

LA MERE.

Quel bel étalage de soins & d'occupations ! Savez-vous bien que vous me fatigueriez l'imagination, à me faire peur pour mes forces, si je ne connaissais pas l'étendue de nos domaines.

EMILIE.

Eh bien, oui, vous direz qu'il n'y a qu'un pas, pour aller par-tout-là ; cela n'empêche pas que nous n'ayons de quoi nous occuper, & même de

quoi nous fatiguer... Ah, Maman, pourquoi n'avez-vous pas fait prier Monſieur le Curé de venir dîner avec vous ? Vous l'aimez. C'eſt un ſi excellent homme.

LA MERE.

Et ſi vous le trouviez dans le ſalon ?

EMILIE.

J'en ſerais bien aiſe. Mais vous ne lui avez rien fait dire ?

LA MERE

Vous croyez donc que, tandis qu'Emilie joue avec ſon mouton, ou fait ſa révérence au chien de baſſe-cour, ſa mere ne penſe à rien ?

EMILIE.

Ah, ah !.. Vous ſouvenez-vous, Maman, de l'énigme qu'il me donna à deviner le jour de notre départ ?

LA MERE.

Non, en vérité.

EMILIE.

Je devais lui dire ce qu'il y avait

de plus faible & de plus fort au monde.

LA MERE.

Et c'était ?

EMILIE.

Un enfant.

LA MERE.

Sa faiblesse me paraît aisée à démontrer; mais sa force ?

EMILIE

Monsieur le Curé disait qu'il portait les forces de toute sa vie sous sa petite envelope.

LA MERE.

Ah, ah! Je ne me rappelle pas cela; mais je ne vous le dispute pas. Il est certain que l'Impératrice de Russie & le Roi de Prusse ont été bercés comme Emilie.

EMILIE.

Comment, Maman, vous ne vous rappellez pas cela ? Et vous disiez qu'en ce cas l'éducation consistait à

ranger le bien du côté fort, & le mal du côté faible, pour renforcer journélement l'un, & diminuer journélement l'autre, ou le faire disparaître avec le temps.

LA MERE.

Ai-je dit cela ?

EMILIE.

Oui, Maman. Je me souviens, moi, de ce que vous dites.

LA MERE.

Ah, si cela était aussi aisé à faire qu'à dire !

EMILIE.

Maman, voilà Monsieur le Curé qui vient au devant de nous. Il faut que j'aille courir & le recevoir de votre part.



QUINZIEME CONVERSATION.

EMILIE

(parlant à sa poupée, dont elle fait la toilete, tandis que sa mere travaille à son métier).

A NE vous rien cacher, Madame, je suis outrée de vous voir en cet état d'humiliation. Vous avez un air éfroyable avec ce bonet, & le désespoir me prend toutes les fois que je vous vois si épouvantablement mise. Mais laissez faire, Madame. J'aurai peut-être douze ou quinze ans un jour : alors j'aurai peut-être aussi une fois un écu de six francs à ma disposition, & nous irons faire connaissance avec

Mademoiſelle Bertin ; nous aurons des poufs, des bonets, des chapeaux, des plumes, des perles, des cordelieres, des mirzas aux oreilles, des cordons de montres, des ceintures ; & l'on parlera avec extaſe de notre goût & de notre élégance. Il eſt bien cruel que nous ſoyons trop pauvres à préſent, pour rien acheter de ce qui nous eſt néceſſaire.

LA MERE.

Si tout cela eſt néceſſaire, je ſuis donc pour le moins autant à plaindre que Madame : car je n'ai rien de tout cela.

EMILIE.

Hélas, oui, Maman ! Je ne ſais que trop, combien vous êtes à plaindre. Votre ſanté déplorable vous empêche de jouir de rien de tout cela. Mais ſi vous étiez dans le monde, convenez pourtant que vous ne pouriez pas vous en paſſer.

LA MERE.

Je vous avoue, ma chere amie, que je n'avais pas encore regrété la ſanté à cauſe de ces privations; mais vous m'y faites penſer. Il eſt cruel, comme vous dites fort bien, de n'avoir pas aſſez de ſanté ou aſſez de richeſſes, pour ſe ruiner en poufs ou en plumes...

EMILIE

Vous riez, Maman. Eſt-ce pour vous moquer de moi?

LA MERE.

L'état de ma ſanté ne me laiſſe même aucune eſpérance à cet égard : au lieu que Madame ſera au comble de ſes vœux, dès que vous ſerez parvenue à avoir un capital de ſix francs en réſerve.

EMILIE.

J'ai peut-être acheté un peu plus de choſes avec ce capital, qu'il n'en

peut payer ? Qu'en penſez-vous, Maman ?

LA MERE.

Il faudra conſulter Mademoiſelle Bertin; elle s'entend mieux en ces choſes que moi. Ce que je conçois, c'eſt qu'il n'eſt guere poſſible de faire un uſage plus reſpectable de ſes richeſſes, que de les dépenſer en plumes, en chifons, en colifichets.

EMILIE.

Tenez, Maman, vous avez aujourd'hui votre air malin; vous vous moquez de moi, je vois cela. Mais au fond je ne compte dépenſer que ce que vous avez la bonté de me donner pour mes menus plaiſirs, c'eſt-à-dire, quand je ſerai plus grande, & que vous pourez m'en donner un peu davantage, pour que Madame ſoit mieux miſe.

LA MERE.

Afin que tout le monde ſoit en ex-

tafe de fon élégance, & du goût de fa dame de compagnie.

EMILIE.

Mais oui, en extafe. Comme vous apuiez fur ce mot! Ne vous ai-je pas oui dire l'autre jour, quand Madame de Montbrillant fut fortie : Que cette femme eft bien mife! Quel goût dans tous fes ajuftemens; fouvent dans le plus petit chifon! Quelle élégance fans recherche! Cela tient à un rien; mais c'eft ce rien qu'il faut trouver. Il eft vrai que tout lui fied à ravir... Je ne fais plus à qui vous avez dit tout cela; mais vous l'avez dit. N'appellez-vous pas cela, Maman, être en extafe?

LA MERE.

Je vois que vous êtes un prodige de mémoire; mais êtes-vous bien fûre que ce foit moi qui ai dit tout cela? Comme vous êtes grande obfervatrice de votre naturel, vous devez avoir

remarqué que les exclamations ne ſont pas mon fort. Je me trouve auſſi bien élégante, de m'être tant récriée ſur l'élégance d'un ajuſtement.

EMILIE.

Si vous ne l'avez pas dit, Maman, c'eſt qu'on vous l'a dit peut-être. Mais on l'a dit, je l'ai entendu de mes oreilles ; & n'eſt-ce pas de l'extaſe, Maman ?

LA MERE.

Allons, je vois bien qu'il faudra que je prene cela ſur mon compte. L'extaſe, en ce ſens, eſt le dernier degré d'admiration ou d'enchantement, au delà duquel il n'eſt pas poſſible de rien imaginer. On dit qu'une perſone eſt en extaſe, lorſqu'elle eſt tellement abſorbée par un objet, que tous les autres, quoiqu'également préſens, ne font plus aucune impreſſion ſur elle. Ainſi on a ſouvent vu la dou-

leur physique manquer son effet sur des persones en extase.

EMILIE.

Comment cela, Maman?

LA MERE.

On les a vues se blesser, se brûler, sans le savoir.

EMILIE.

Est-il possible, Maman?

LA MERE.

M'avez-vous réellement trouvée dans un état si extrême & si alarmant, à l'occasion de la parure de Madame de Montbrillant?

EMILIE.

Non pas précisément.

LA MERE.

Mais du moins c'est votre projet d'y mettre tout le monde par la parure de votre poupée, ou pour parler un langage plus convenable, par la grande élégance de Madame.

EMILIE.

Mais, Maman, c'eſt une façon de parler; on dit comme cela. Il ne faut pas éplucher les termes de ſi près.

LA MERE.

Vous me raſſurez. Je ne vous cache pas que votre diſcours à Madame m'a alarmée. Je vous ai vu outrée, au déſeſpoir; j'ai vu Madame, de ſon côté, éfroyable, épouvantable, & tout cela pour un bonet! Vous ſentez ſans doute toute la force de ces termes?

EMILIE.

Mais oui, Maman, à-peu-près; je le crois du moins.

LA MERE.

Ainſi vous ſavez que par les mots, *éfroyable* ou *épouvantable*, on caractériſe ce qui inſpire de l'éfroi & de l'épouvante, c'eſt-à-dire, le dernier degré de terreur, ou tout ce qu'il y a de plus terrible au monde. Vous qui

étudiez la mythologie en cachete, vous connaiſſez peut-être les Euménides.

EMILIE.

Vraiment oui, Maman. Ce ſont trois divinités infernales, dont la fonction eſt de tourmenter les méchans, & d'exercer la vengeance des dieux ſur les grands criminels.

LA MERE.

Elles étaient aſſez redoutables pour inſpirer de l'éfroi.

EMILIE.

Ah oui : par exemple, quand elles tourmentaient le pauvre Oreſte.

LA MERE.

Et vous ſavez comment elles étaient coëfées ?

EMILIE.

Elles étaient armées de torches ardentes, & portaient des couleuvres ſur la tête.

LA MERE.

Reste à savoir si votre poupée a l'air d'une quatrieme Euménide, parce que son bonet ne vient pas de chez Mademoïselle Bertin.

EMILIE.

Je vois bien, Maman, que votre projet est de me rendre ridicule.

LA MERE.

Mais en votre qualité d'outrée, vous pouriez bien l'être un peu. Car se dire outré, c'est-à-dire, poussé, guindé au plus haut degré de dépit, desorte qu'un demi-tour de plus, & la machine outrée est en pieces ; & pourquoi ? pour un bonet, pour un chifon qui n'est pas à sa fantaisie ! je ne vous cache pas qu'il y a de mauvais plaisans dans le monde, & que cet état violent pourait bien vous exposer à leurs traits ; mais je me flate que votre désespoir les retiendra. Il passe la raillerie. Le désespoir est la privation de

toute eſpérance. Or tous les moraliſtes ſont d'acord que ſans l'eſpérance, cette fille du ciel, l'homme ne pourait conſerver un ſeul inſtant le déſir de ſa miſérable exiſtence. Ainſi, lorſque vous dites que vous êtes au déſeſpoir, il eſt clair que je dois trembler pour vos jours.

EMILIE.

C'eſt-à-dire, Maman, que j'ai parlé comme une folle?

LA MERE.

Mais demandez-le plutôt à Madame.

EMILIE.

Madame me fait un ſigne qui ne m'eſt pas favorable.

LA MERE.

C'eſt que Madame eſt un bon eſprit.

EMILIE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'un bon eſprit?

LA

La Mere.

Mais il me ſemble qu'un bon eſprit établit d'abord un raport exact entre les objets extérieurs & les idées qu'il s'en forme, & puis un autre raport exact entre ſes idées & les mots dont il ſe ſert pour les exprimer.

Emilie.

Et cela fait plaiſir ; n'eſt-ce pas ?

La Mere.

Si vous employez de grands mots pour parler de petites choſes ; ſi vous vous ſervez d'expreſſions fortes pour peindre des ſentimens faibles ou ordinaires, vous briſez ce double raport. Alors plus d'acord, plus de juſteſſe dans vos diſcours, & vous aurez bientôt la réputation d'un eſprit faux, ſuperficiel ou frivole, qui parle comme un ſerin ſifle, ſans atacher ni ſens ni ſentiment à ce qu'il dit.

EMILIE.

Savez-vous, Maman, que ce que vous dites-là, mérite attention ?

LA MERE.

Ainſi, à votre place, Madame qui eſt un bon eſprit, aurait dit tout ſimplement : Je ſuis bien fâchée de vous voir en cet état. Votre toilete me paraît aſſez délabrée, & vos ajuſtemens reſſemblent un peu aux almanacs de l'année paſſée. Mais ſi j'ai jamais quelque argent de mes petites épargnes à employer à des inutilités, on verra que nous avons du goût, & que nous ſavons nous donner un air noble & décent. En attendant il eſt bien fâcheux que nous n'ayons pas de quoi ſatisfaire cette fantaiſie.

EMILIE.

Je conviens que ce diſcours aurait été plus ſimple ; mais vous aurait-il paru bien ſaillant ?

LA MERE.

Assez. Vous ne m'avez pas acoutumée à des choses bien saillantes dans vos entretiens avec votre poupée.

EMILIE.

Eh bien, entre nous soit dit, j'ai voulu me mettre à la mode, parler comme une dame du grand monde & de bonne compagnie; je croyais avoir fait des merveilles.

LA MERE.

Entre nous soit dit, je me doutais bien un peu, qu'Emilie faisait le petit singe, en accumulant, en une minute, plus de grands mots que nous n'avons occasion d'en employer pendant toute une année.

EMILIE.

Vous dites, Maman, que les enfans sont naturellement singes. Ainsi il n'y a point de reproche à me faire.

LA MERE.

A la bonne heure. Mais il y a ſinge & ſinge.

EMILIE.

Ceux que je connais, Maman, ſont tous de la même couleur.

LA MERE.

Paſſe pour la couleur; mais quant à l'eſprit, tel ſinge l'a juſte, tel autre l'a faux.

EMILIE.

Cela s'étend juſqu'aux ſinges? Et que fait le ſinge qui a l'eſprit juſte?

LA MERE.

Il n'imite que ce qui eſt bon, raiſonable, ſenſé à imiter : au lieu que l'autre imite, ſans examen, à tort & à travers, toutes les ſotiſes, toutes les extravagances, toutes les folies, qu'il remarque, & qui peuvent quelquefois avoir un air ſéduiſant & à la mode.

EMILIE.

Je crois que les enfans font bien de ressembler au singe à l'esprit juste.

LA MERE.

J'ai connu des enfans qui ne manquaient point de justesse, qui voyaient assez bien ce qui était ou messéant, ou déplacé, ou tout-à-fait mal, qui le blâmaient en conséquence fort à propos; & qui le lendemain ou deux jours après, par une inconséquence difficile à expliquer, imitaient précisément ce que je les avais vus désapprouver avec raison.

EMILIE.

Est-ce que je les connais aussi, ces enfans?

LA MERE.

Je vous le demande.

EMILIE.

Si je les rencontre, je leur dirai qu'il ne faut pas être si haneton.

LA MERE.

S'ils ont du jugement, ils vous remercieront de votre bon conseil.

EMILIE.

Je crois, Maman, que de vouloir être à la mode fait bien du tort aux enfans.

LA MERE.

Je crois, comme vous, que cela les égare en plus d'une occasion. Mais les enfans qui ont un bon esprit, savent résister à cette fantaisie dangereuse.

EMILIE.

C'est qu'ils en voient le danger; n'est-ce pas ?

LA MERE.

Non-seulement le danger, mais la platitude & la mesquinerie.

EMILIE.

Et vous n'aimez pas la mesquinerie; je sais cela.

LA MERE.

J'avoue que c'eſt mon averſion.

EMILIE.

Convenez cependant, Maman, que ces mots que vous blâmez ſont bien à la mode.

LA MERE.

Je conviens que je les entends plus ſouvent que je ne voudrais ; mais je ne les en aime pas davantage.

EMILIE.

J'en ſuis fâchée, Maman. Cela s'appelle le bon ton. Demandez plutôt aux dames qui vont en viſite.

LA MERE.

Le bon ton ne peut être que l'attribut d'un eſprit délicat & juſte.

EMILIE.

Qu'appellez-vous attribut ?

LA MERE.

Ou, ſi vous aimez mieux, la propriété.

EMILIE.

C'est-à-dire, ce qui lui est propre, ou ce qui lui apartient?

LA MERE.

Ou bien, une des marques auxquelles on le reconnaît. Ainsi le bon ton ne peut pas consister dans une exagération déplacée.

EMILIE.

Ah, vous appellez cela exagérer?

LA MERE.

C'est le bon sens qui l'appelle ainsi. Et l'exagération produit précisément le contraire de ce qu'elle se propose.

EMILIE.

Comment le contraire?

LA MERE.

Parce que son projet est de fortifier par le poids des paroles ce qu'elle dit; & son effet est de l'afaiblir.

EMILIE.

C'est-à-dire, que c'est de la dépense perdue.

LA MERE.

Si elle produit le contraire de ce qu'on en attend, elle n'eſt pas ſeulement perdue, elle eſt nuiſible. Vous ne parlez que pour perſuader aux autres que ce que vous dites eſt votre ſentiment. Le caractere le plus néceſſaire à tout diſcours quelconque, c'eſt la vérité. Or les termes exagérés lui ôtent ce caractere eſſentiel, & font ſoupçoner, ou que vous ne penſez pas ce que vous dites, ou que vous le penſez de travers, puiſqu'il n'y a point de raport exact entre vos idées & vos expreſſions.

EMILIE.

Mais, Maman, ſi vous jugez avec cette ſévérité, je vous aſſure que vous paſſerez votre vie à condamner tout ce qu'on dit.

LA MERE.

Ce n'eſt pas moi, c'eſt le bon goût qui condamne.

EMILIE.

Ah, ce n'eſt qu'une afaire de goût!

LA MERE.

Une afaire de goût, en ce ſens, eſt pour moi une grande afaire.

EMILIE.

Mais du moins on ne ment point, quand on exagere un peu?

LA MERE.

Non, on ne fait pas une baſſeſſe, on ne fait qu'une ſotiſe; & l'on donne mince opinion de ſon tact, de ſon jugement & même de ſon caractere. Le commerce ordinaire de la ſociété demande, à la vérité, de la liberté ſans apprêt. Il ſerait ridicule d'en exiger des diſcours compaſſés & nivelés, & de regarder comme un crime, une expreſſion diſproportionée, que la chaleur de la converſation amene; mais la répétition fréquente de termes outrés prouve une habitude vicieuſe, & c'eſt un défaut qui peut rendre mé-

prisable. Les propos d'un hâbleur, qui s'est acoutumé à l'exagération, ne passent plus que pour des sons vuides de sens, ordinairement fort importuns, & auxquels les persones sensées ne font aucune attention.

EMILIE.

Ainsi, ma chere Maman, bon soir à tous les grands mots; vous les chassez sans pitié de la conversation. Cela donnera un air bien pauvre dans le grand monde.

LA MERE.

Il me semble qu'on a toujours l'air assez riche, quand on fait la dépense qu'il faut pour la circonstance. Dans votre grand monde, c'est-à-dire, dans la vie journaliere & dans la société paisible, il se présente rarement une occasion de placer de grands mots à propos. — Vous souvient-il par hazard d'une de nos promenades de cet été?

EMILIE.

Laquelle, Maman ?

LA MERE.

Au village de Saint-Gratien.

EMILIE

Ah, je m'en ſouviens... Au château de M. de Catinat... Nous revînmes chez nous à pied.

LA MERE.

Ce n'eſt pas préciſément ce qu'il y avait de remarquable.

EMILIE.

Vous me contâtes la vie privée de M. de Catinat, qui demeurait dans ce château. Ah, Maman, je m'en ſouviens; c'était bien intéreſſant.

LA MERE.

J'avoue que ni votre poupée, ni vos grandes phraſes ne me rappellaient en ce moment un héros, célebre ſur-tout par ſa ſimplicité philoſophique. Mais je penſais à nos rencontres en ſortant de Saint-Gratien.

EMILIE.

Ah, je ſais, je ſais. Il faiſait une belle ſoirée. Vous me dites : Emilie, ſortons du village par cette ruele. Nous trouverons enſuite un petit ſentier qui doit nous conduire dans notre chemin par une route ſolitaire, mais vraiſemblablement fort agréable. Je répondis à cela : Allons, Maman. Et puis, nous trouvâmes à l'extrémité du village une chaumiere un peu écartée. Il y avait ſous la porte une jeune femme. Vous me dites : Emilie, voyez comme cette femme eſt grande & bien faite ! Elle avait cependant les pieds nuds & l'air bien pauvre.

LA MERE.

Vous pouvez ajouter : Et l'air bien noble.

EMILIE.

C'eſt vrai, Maman. Je la vois encore. Elle était là debout, les bras

croisés, appuyée contre sa porte. Elle avait l'air bien triste aussi.

LA MERE.

Et vous pouvez ajouter encore, que cette tristesse ne lui ôtait pas son air noble.

EMILIE.

C'est encore vrai, Maman; je ne songeais pas à lui faire l'aumône.

LA MERE.

Ni moi non plus.

EMILIE.

Et vous disiez que c'était une figure comme l'archange Raphaël.

LA MERE.

Je dis peut-être que c'était une figure à la Raphaël; & ce Raphaël qui n'a de commun avec l'archange que le nom que son pere lui fit donner au baptême, était un peintre qui vivait à Rome, il y a plus de deux cens ans. Il avait reçu de la nature un si grand génie pour la peinture & des talens si sublimes, que ses

tableaux font, depuis qu'ils existent, l'admiration de tous ceux qui ont la sensibilité & les connaissances nécessaires pour apprécier ses chefs-d'œuvre. Celui-là, on peut l'appeller le divin Raphaël, sans être taxé d'exagération. Comme il savait donner à ses figures une noblesse & une grace inimitables, on a appellé des figures grandes, nobles & sveltes, des figures à la Raphaël; & la femme de Saint-Gratien m'a rappellé une de ces figures, malgré ses haillons.

EMILIE.

Et moi, j'ai fait un barbouillage de tout cela, & j'ai confondu votre divin Raphaël avec mon archange, le Mentor du jeune Tobie; vous savez bien, Maman?

LA MERE.

Vous avez usé de votre privilege de hanneton, & vous en usez encore en ce moment, en faisant d'un archange

de l'ancien teſtament une Minerve, c'eſt-à-dire, une divinité du paganiſme, dont notre divin Fénélon, car il mérite auſſi ce ſurnom, a fait le Mentor de Télémaque, fils d'Ulyſſe: mais à votre âge il n'y a pas grand mal à tout cela. — Pour la belle femme, elle n'était pas ſeule, s'il m'en ſouvient bien?

EMILIE.

Vraiment non. Il y avait devant la porte trois petits enfans en chemiſe qui jouaient. Et vous diſiez : *Madame, ce ſont-là vos enfans?* Et elle vous répondit, avec un air ſérieux : *Oui, Madame; & ils n'ont plus de pere.* Et vous diſiez : *Vous avez donc perdu votre mari?* Et elle répondit : *Il y a trois mois; avant la fenaiſon.* Et elle dit cela avec un air qui me fit bien du mal.

LA MERE.

Et à moi auſſi. Cependant elle ne pleurait pas.

EMILIE.

Mais elle me donnait envie de pleurer.

LA MERE.

Et à moi auſſi.

EMILIE.

Et vous diſiez : *Madame, c'eſt demain la foire dans votre village. Je crois qu'il faut que vous achetiez de la toile pour vos enfans.*

LA MERE.

Eh bien, que penſez-vous de cette converſation ?

EMILIE.

Je penſe, Maman, que vous avez été bien charitable, & que c'était fort bien fait.

LA MERE.

Je ne vous parle pas de moi ; je vous parle de la belle femme aux bras croiſés.

EMILIE.

Je vous aſſure qu'elle m'a bien touchée.

LA MERE.

Elle a donc bien dit ?

EMILIE.

Sans doute.

LA MERE.

Pardonez-moi. Elle devait dire : Madame, j'ai eu le malheur de perdre mon mari. Sa mort nous a plongés dans la plus affreuſe miſere. Jugez de mon déſeſpoir. Non, jamais je ne vous donnerai une idée de la ſituation déplorable, éfroyable, épouvantable, dans laquelle il a laiſſé ſa veuve avec trois orphelins.

EMILIE.

Aurait-elle bien dit, Maman ?

LA MERE.

Je m'en raporte à votre goût.

EMILIE.

Mais, Maman, je crois que tous ces mots en *able* convienent mieux quand on parle en viſite ou à ſa poupée. Ils n'étaient pas peut-être néceſſaires à la belle femme aux pieds nuds.

LA MERE.

Elle les aurait du moins employés dans leur ſens originaire, dans leur ſignification véritable, pour peindre une ſituation extrêmement malheureuſe.

EMILIE.

Ah, oui : il ne s'agiſſait pas de chifons...

LA MERE.

Il s'agiſſait peut-être bien de chifons, mais c'était pour couvrir la nudité de ſes enfans.

EMILIE.

Ah, les pauvres petits! Pourquoi donc ne m'ont-ils pas fait pitié ce jour-là?

LA MERE.

C'eſt que, pour me ſervir de votre comparaiſon, les hanetons réfléchiſſent le plus tard qu'ils peuvent.

EMILIE.

La mere nous les fit pourtant bien remarquer.

LA MERE.

Vous penſez donc que cette mere a mieux parlé que nous ne la faiſons parler ?

EMILIE.

Sûrement, Maman ; & vous le penſez auſſi.

LA MERE.

En ce cas, la ſimplicité a plus de force que tous les grands mots enfilés les uns au bout des autres.

EMILIE.

Il faut bien que cela ſoit.

LA MERE.

Il y a plus : ſi elle avait employé tous ces grands mots en *able*, pour m'atendrir ſur ſa ſituation ; au lieu de me toucher, elle aurait nui à l'intérêt extrême que ſa réſerve m'avait inſpiré, & l'aurait vraiſemblablement changé en une diſpoſition défavorable.

EMILIE.

Pourquoi cela, Maman ?

LA MERE.

Parce qu'on a obſervé que plus la douleur eſt vraie, plus le ſentiment eſt profond, moins ils ſont prodigues de paroles. Ces termes exagérés, qu'on entend ſi fréquemment dans la converſation oiſive, pour l'ordinaire auſſi dénuée d'intérêt que d'idées; dans le commerce indifférent de la vie, où l'on ne parle ſouvent que pour parler; dans ces cercles enfin, où l'on ne s'aſſemble que pour paſſer le temps, on ne les a jamais remarqués dans la bouche d'une perſone véritablement affectée.

EMILIE.

Apparemment que la choſe parle alors aſſez d'elle-même...

LA MERE.

Pour ſe paſſer du ſecours des grands mots.

EMILIE.

Convenez, Maman, que nous fimes

une rencontre bien différente, après avoir quité la belle femme à la Raphaël.

LA MERE.

Vous vous en ſouvenez donc ?

EMILIE.

Certainement, Maman. C'était Madame de Beltort que nous trouvâmes ſur le grand chemin toute éfarée.

LA MERE.

Et vous ſouvient-il de ſon diſcours ?

EMILIE.

Pas beaucoup, Maman. Il ne m'en eſt rien reſté... Il faut que j'aie été diſtraite. Dit-elle quelque choſe de bien remarquable ?

LA MERE.

Elle m'aſſura d'abord qu'elle venait de courir riſque de la vie; que la frayeur l'avait fait deſcendre de caroſſe; que ſon cocher allait la verſer dans le foſſé, dont ſon caroſſe me paraiſſait fort loin. Elle me gronda en-

ſuite : Comment, Madame, vous êtes à pied par le temps qu'il fait ? Il a fait un chaud à périr, & vous qui n'avez pas plus de force qu'un ſerin, vous oſez vous expoſer ainſi, vous & votre enfant ? J'admire votre courage, mais je ne l'imiterai pas. Ces grandes chaleurs me tuent : ſi je m'en laiſſe aſſommer, c'eſt, je vous aſſure, bien malgré moi ; mais la peur s'expoſe à tout.

EMILIE.

Avait-il donc fait ſi chaud que cela ?

LA MERE.

Il avait fait chaud, mais la ſoirée était devenue très-agréable ; & je ne me comptais pas encore au nombre des héroïnes de notre ſiecle, pour avoir marché doucement pendant une demi-heure à côté d'Emilie. Je ne me ſentais pas non plus aſſommée par la chaleur, au point de ne pas réfléchir ſur le contraſte des deux diſcours que je venais d'entendre.

EMILIE.

Je parie que vous donnâtes la préférence à celui de la belle femme.

LA MERE.

Ses deux mots m'avaient laissé une impression de peine profonde.

EMILIE.

C'est vrai, Maman ; vous en parlâtes toute la soirée.

LA MERE.

Tandis que la dame qui m'avait menacée de la voir périr, assommée par la simple température de la saison, ne m'avait pas laissé la plus petite inquiétude sur son état, ni la plus légere envie de trembler pour sa vie.

EMILIE.

Elle n'avait pas peut-être plus de peur que vous ?

LA MERE.

Cette conviction me conserva ma tranquillité ; mais je me disais, en cheminant avec mon enfant vers notre

village ;

village : Comme on a bientôt trouvé le mot vrai, quand on parle d'après sa pensée ou d'après son sentiment, & combien ne faut-il pas faire de frais en paroles inutiles, lorsqu'on veut parler, quand on n'a rien à dire !

EMILIE.

Vous disiez apparemment cela à votre bonet; il fallait le dire à votre enfant.

LA MERE.

Vous avez raison.

EMILIE.

Si bien que vous ne voulez pas de mots inutiles ? Eh bien, Maman, je vous y prends, & je vous en montrerai un dans le discours de la belle femme, que vous aimez tant.

LA MERE.

Voyons. Je ne me le rappelle pas, & je crois que vous aurez un peu de peine à le trouver.

EMILIE.

Pardonez-moi, Maman. Qu'est-ce

que la fenaiſon a à faire avec ſon malheur ? Que ſon mari ſoit mort avant ou après la fenaiſon, elle eſt toujours également à plaindre. Ainſi c'eſt une circonſtance bien inutile.

LA MERE.

Dont je fus d'autant plus touchée, que par ce ſeul mot inutile, elle m'avait fait enviſager toute l'étendue de ſa miſere.

EMILIE.

Quoi ? Parce qu'elle durait déja depuis trois mois ?

LA MERE.

Non-ſeulement parce qu'elle durait depuis trois mois : la belle femme l'avait dit, & ne l'aurait pas répété ; mais parce que ſa miſere avait commencé à l'époque la plus fâcheuſe poſſible.

EMILIE.

Comment cela, Maman ?

LA MERE.

Je suis étonée qu'Emilie qui a une si grande habitude de la vie de la campagne, n'ait pas été frapée par cette circonstance. Vous devriez avoir observé depuis long-temps, que pour cette classe d'hommes si utile & si respectable, à qui nous devons notre subsistance & toutes les productions de la terre, la saison du travail dure depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année, & la récompense du travail n'a lieu que pendant trois ou quatre mois de l'été ; c'est la saison des moissons & des récoltes de toute espece. Le pere de ces orphelins était jeune sans doute & dans la force de l'âge, puisqu'il laisse une femme si jeune & trois enfans en bas âge. S'il était mort après toutes les récoltes de l'année, sa malheureuse famille aurait eu du moins quelque subsistance pen-

dant cet hiver; mais il eſt mort ſans recueillir les fruits de ſes travaux de l'hiver & du printemps paſſés. S'il a eu un petit pré, qui l'aura fauché? S'il a eu un petit champ de bled, qui l'aura coupé ou ſerré? S'il a eu un demi-arpent de vigne, qui en aura eu ſoin ou fait la vendange? Demandez à votre ami, le pere Noël, combien tout cela exige de travail & de peines. Croyez-vous que la belle femme, chargée de la garde de trois enfans, a pu encore faire ſes récoltes elle-même? Cela me paraît impoſſible. Si elle ne l'a pas pu, comment a-t-elle donc fait, pour payer les faucheurs & moiſſoneurs dont elle avait beſoin? Qui ſera allé pour elle cet automne dans le bois ramaſſer quelques brouſſailles, pour empêcher ſes enfans de mourir de froid dans leur chaumiere? Vous voyez, ma chere amie, que d'un

ſeul mot, qui vous a paru ſi inutile, elle m'a montré bien des malheurs ſans remede.

EMILIE.

Ah, ma chere Maman, combien d'embaras dans la vie des pauvres gens! Cela donne envie de pleurer. Et moi, je n'avais rien vu de tout cela dans la fenaiſon. Voilà ce que c'eſt que d'avoir une tête ſans cervelle. Heureuſement il n'a pas fait pour vous un chaud à périr; la providence vous a conduite à la porte de la belle femme aux haillons, & je ſuis bien sûre que vous ſavez que ſes pauvres enfans auront froid cet hiver.

LA MERE.

Hélas, mon enfant, il faudrait avoir autant de moyens que de déſir de ſecourir les malheureux. C'eſt en cela ſeul que conſiſtent les avantages de l'opulence.

EMILIE.

Maman, je donnerais tout ce que j'ai, pour avoir à ma diſpoſition le capital deſtiné à Mademoiſelle Bertin.

LA MERE.

Je vous entends. Cet emploi me paraît infiniment plus noble & plus ſatisfaiſant que le projet de dépenſer ſes capitaux en modes.

EMILIE.

Ce projet eſt changé, Maman. Je crois que Madame ſe paſſera de poufs pendant quelque temps encore.

LA MERE.

Et que la belle femme aux pieds nuds profitera des épargnes de ſa toilete ?

EMILIE.

Vous l'avez deviné, Maman.

LA MERE.

Et vous direz à la belle femme : Madame, je vous ai une véritable obligation; vous m'avez guérie de la

manie d'employer de grands mots, pour gâter mes discours.

EMILIE.

Je lui dirai : Vous & ma bonne amie : parce que je n'aurais jamais senti, sans elle, combien tout ce que vous lui avez dit, était beau.

LA MERE.

Je vous remercie de m'associer à la belle femme dans le service qu'elle vous a rendu. Au reste, si vous lisiez avec réflexion, l'auteur du Conte de Fées vous aurait également guérie de cette maladie.

EMILIE.

Comment? Est-ce qu'il a aussi les grands mots en aversion? Je ne m'en souviens plus.

LA MERE.

Vous pouriez vous rappeller pourtant, qu'il ne cesse de reprocher aux habitans de l'île heureuse leur goût pour l'exagération.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai, je m'en ſouviens.

LA MERE.

Et qu'il prétend que ce goût eſt l'oppoſé de la ſenſibilité, & la marque infaillible de la plus parfaite indifférence.

EMILIE.

Il leur reproche pourtant à tout moment leur ſenſibilité.

LA MERE.

Il ne leur reproche pas la ſenſibilité; mais il leur reproche d'affecter, de jouer la ſenſibilité, au milieu de la diſſipation continuelle dans laquelle ils vivent, & des amuſemens les plus frivoles dont ils font leur occupation capitale.

EMILIE.

Oui; cela ne vaut rien, de s'amuſer toujours.

LA MERE.

Cela ne vaut rien ſur-tout, pour

conserver à l'ame de la sensibilité. La dissipation est son tombeau, comme l'exagération est le tombeau du bon goût.

EMILIE.

Vous mêlez encore le goût là-dedans ?

LA MERE.

Si nous nous retrouvons jamais avec l'auteur du Conte de Fées, nous lui demanderons son sentiment. Je suis persuadée d'avance qu'il vous dira qu'un peuple qui a pris l'habitude de l'exagération, a le goût nécessairement faux ; qu'il gâte & corrompt la langue qu'il parle, & qu'il réussit à la longue, à la priver de son énergie, & à la rendre entiérement vicieuse.

EMILIE.

Oh, ceci me paraît un peu fort, Maman.

LA MERE.

Savez-vous pourquoi la belle fem-

me n'a pu qualifier d'éfroyable, l'état où elle se trouve avec ses trois enfans ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

C'est vous qui en êtes cause.

EMILIE.

Comment, moi ? Je vous assure que je suis innocente.

LA MERE.

Vous avez gâté ce mot, en l'appliquant à un chifon.

EMILIE.

Mais, Maman, si je l'ai gâté, c'est tout à l'heure, & la belle femme nous a parlé il y a plus de trois mois. Tenez, vous me traitez-là comme le pauvre agneau de la fable. Vous n'êtes pourtant pas du naturel des loups ; mais vous voulez absolument que j'aie troublé l'eau, moi qui suis votre agneau !

LA MERE.

Je ne vous en accuſe pas ſeule ; les perſones que vous avez cru devoir imiter, pour être à la mode, pour prendre le ton du grand monde ou de la bonne compagnie, ſont vos complices. Mais quand on ſe mêle avec elles par légéreté, par air, ſans réflexion, ſans ſavoir ce qu'on fait, on partage leurs torts, & l'on ceſſe d'être innocente. Vous avez dit d'un bonet qu'il était éfroyable ; une autre le dit du temps, quand il pleut ; une troiſieme d'une lettre qui n'eſt pas bien écrite ; & de tout cela, il réſulte qu'on ne peut plus appeller éfroyable ce qui l'eſt réellement, ce qui inſpire l'éfroi, & que chacune de vous a gâté la langue autant qu'il a dépendu d'elle.

EMILIE.

J'ai été coupable, je ne le ferai plus. Mais vous, Maman, êtes-vous toujours innocente ?

LA MERE.

Je n'en ſuis pas ſûre.

EMILIE.

Hier, en cauſant avec M. de Verteuil, vous parliez de je ne ſais quoi, & vous diſiez que c'était une choſe à mourir de rire. Cependant, graces à dieu! vous n'en êtes pas morte, & vous ne riiez même pas; vous diſiez cela plutôt d'un air ſérieux.

LA MÈRE.

J'ai eu grand tort, & ne veux pas m'en excuſer. Mais ce qui m'eſt arrivé-là, vous eſt une nouvelle preuve à quel point vous & vos pareils vous avez corrompu la langue, puiſque nous autres gens ſimples, nous ne pouvons plus nous en ſervir, ſans tomber dans vos défauts, & cela ſans le vouloir, ſans nous en apercevoir: tant à force de vous fréquenter, vous nous avez blaſés ſur cette habitude vicieuſe. On entend dire paiſiblement à tout le

monde que c'eſt à mourir de rire, à périr d'ennui, à étoufer de colere, ſans qu'il ſoit queſtion, ni de mourir, ni de périr, ni d'étoufer, & ſans que ces expreſſions éfrayantes cauſent la moindre émotion à qui que ce ſoit. On ne ſe formaliſe même pas d'entendre toute la journée ces phraſes outrées dans la bouche de tout le monde. On s'y fait, & l'on s'en ſert à ſon tour, parce que la langue corrompue s'eſt déshabituée de toute expreſſion ſimple.

EMILIE.

Et c'eſt de votre agneau que vous avez appris à mal parler!.. Ah, Maman!

LA MERE.

Je conviens que le mal était fait avant que mon agneau vînt au monde. Lui, il n'a fait que le ſinge. Il a cru bien faire, en imitant ceux qui m'ont gâté ma langue.

EMILIE.

Oui; mais il ne le croit plus.

LA MERE.

Notre auteur aſſure qu'une langue eſt bien malade quand elle en eſt-là, & le peuple qui la parle, auſſi.

EMILIE.

Ah çà, Maman, convenez que c'eſt vous qui avez remis ce Conte de Fées ſur le tapis. Je n'y ſuis pour rien. Moi, j'étais fidele à nos conventions. Vingt fois j'avais envie de vous parler de votre auteur, je n'en ai rien fait. Mais puiſque vous l'avez ramené ſur la ſcene, je vous dirai que c'eſt ſon conte qui eſt rempli d'exagérations, & même de fauſſetés; ſans parler des principes dangereux qui y ſont.

LA MERE.

Je ne ſuis pas obligée de défendre l'auteur de ce conte, qui n'eſt pas mon auteur; mais, ſi par hazard il n'exagérait que pour ſe moquer des exagérateurs, qu'auriez-vous à dire? Vous

conviendrez du moins que s'il exagere, c'eſt bien tout exprès.

EMILIE.

A la bonne heure. Paſſons-lui les exagérations.

LA MERE.

Le reſte eſt plus ſérieux. J'imagine, quand on fait des reproches auſſi graves, qu'on a ſes preuves toutes prêtes.

EMILIE.

Par exemple, Maman, tout ce qu'il dit de ce Colibri m'a bien fait rire; mais convenez pourtant qu'il n'exiſte pas un homme comme cela, & que cela n'a pas le ſens commun.

LA MERE.

Je conviens que cela eſt honnêtement extravagant, mais je vous ai déja obſervé que l'auteur n'a peut-être écrit que pour extravaguer; & tant qu'il ne vous oblige pas de vous amuſer, malgré vous, de ſes folies, il peut ſe les permettre ſans conſéquence.

Je ſuppoſe qu'il n'a fait une peinture ſi ridicule de ſon Prince Colibri, que pour nous faire ſentir à quel point il mépriſe ces êtres ſi minces, ſi frivoles, ſi inſignifians, ſi incommodes, qu'on appellait autrefois petits-maîtres, qui ne donnent pas ſigne d'eſprit ni de ſentiment, & ſont cependant pleins d'admiration pour leur propre mérite, à un âge où l'on n'en peut encore avoir aucun. Ils emploient les graces de la jeuneſſe, qui inſpirent naturellement de l'intérêt & de la bienveillance, à inſpirer du dégoût & de l'éloignement pour leur ſuffiſance! Cela eſt heureux, comme vous voyez.

EMILIE.

Allons, il faut donc lui paſſer encore ſes Colibris. C'eſt pour ſe moquer d'eux. Soit. Je n'en connais pas, de ces meſſieurs : s'ils ſont comme cela, tant pis pour eux. Mais, Maman, comment peut-il dire que ſi les Princeſſes avaient

eu toutes les belles qualités dont les Fées les avaient douées, elles auraient été insupportables? C'est une fausseté manifeste que cela. Il est clair que plus on a de belles qualités, plus on approche de la perfection.

LA MERE.

Il me semble, ma chere amie, que parmi vos belles qualités vous ne vous piquez pas de trop d'indulgence pour un auteur qui vous a pourtant beaucoup amusée?

EMILIE.

Mais, Maman, ai-je tort ou raison?

LA MERE.

Je soupçone qu'en cet endroit il a encore voulu faire la satyre de ses confreres, qui font souvent un assemblage peu judicieux de qualités diverses dont il leur plaît de composer le caractere de leurs personages.

EMILIE.

Comment cela?

LA MERE.

C'eſt qu'il peut ſe trouver une grande oppoſition entre des qualités diverſes, quoiqu'également eſtimables; & pour vous le prouver, je vais encore avoir recours à vos connaiſſances mythologiques. La timidité ſied bien à notre ſexe. Dites qu'une Nymphe eſt timide, & vous l'avez déja rendu intéreſſante. Mais vous ne pouvez pas donner cette qualité à Minerve, la divinité de la ſageſſe, la fille de Jupiter, la guerriere Pallas; elle a trop le ſentiment de ſa force, pour être timide. Or ſi vos Fées qui n'ont pas fait preuve d'un grand diſcernement dans toute leur conduite, avaient donné à Reinete la timidité d'une Nymphe avec le courage de Minerve, vous conviendrez qu'elles auraient fait là un aſſemblage fort ridicule, & que ces deux qualités n'auraient pas pu faire long-temps ménage enſemble.

Cela n'eſt donc pas ſi faux qu'on voudrait me le perſuader.

EMILIE.

Allons, me voilà encore muete. Mais, Maman, ſur les principes dangereux, vous ne me battrez pas. Vous rappellez-vous que la petite dame de compagnie de Reinete ſoutient qu'il faut écouter aux portes, & que ſa mere le lui a recommandé ? Ainſi ſa mere lui a donc enſeigné une baſſeſſe ?

LA MERE.

Vous oubliez toujours que vous avez à faire à un auteur ſatyrique, qui n'a l'air d'approuver les vices ou les ridicules, que pour en montrer d'autant plus fortement le côté hideux. Il ne faut jamais prendre au pied de la lettre ce qu'il dit. Il n'exiſte pas ſans doute une mere aſſez perverſe, pour enſeigner à ſa fille d'écouter aux por-

tes, & pour ériger un vice si bas en principe; mais si une mere avait le malheur d'être atteinte de ce vice, elle aurait beau dire à sa fille toute la journée, qu'il faut s'en préserver, sa fille aurait le droit de dire : Ma mere veut qu'on écoute aux portes, parce que c'est d'exemple qu'il faut prêcher les enfans, & non de vaines paroles. Ainsi le principe que vous ataquez comme dangereux, est un principe très-important d'éducation.

EMILIE.

C'est-à-dire, qu'il ne faut pas que les discours de la mere disent blanc, & que sa conduite dise noir, sans quoi sa pauvre fille ne saura plus où elle en est.

LA MERE.

Et sa mere l'aura exposée au risque de suivre plutôt un mauvais exemple qu'un bon principe.

EMILIE.

Je vois, Maman, que votre auteur eſt plus malin qu'il n'eſt gros.

LA MERE.

Ce n'eſt pas beaucoup dire. Vous l'avez vu ; on ne ſaurait guere être plus mince.

EMILIE.

Il a en vous un bon avocat, & moi je me retire. Auſſi bien voilà mon maître de clavecin qui va paraître ſur l'horiſon.

LA MERE.

Vous en parlez comme d'une conſtellation.

EMILIE.

Voilà ce que c'eſt que d'avoir étudié l'aſtronomie enſemble. Vous vous en ſouvenez, Maman ? L'été paſſé, quand nous étions-là, après ſouper, ſur le banc de notre piece de gazon, l'une à côté de l'autre, à contempler les aſtres ?

LA MERE.

Oui. Je crois que nous connaiſſons déja la grande ourſe & l'étoile polaire.

EMILIE.

Si vous aviez voulu, Maman, je ſerais beaucoup plus avancée.

LA MERE.

Oui, aux dépens de votre ſommeil; mais moi, j'aimais mieux vous voir dormir, qu'errer dans l'immenſité du firmament.

EMILIE.

Maman, je m'en vais ſerrer Madame dans ſa boîte juſqu'à nouvel ordre.

LA MERE.

Comment? Elle n'eſt de retour que depuis quelques jours, doit-elle déja repartir pour la campagne?

EMILIE.

Elle ira peut-être paſſer l'hiver dans un de ſes châteaux.

LA MERE.

Ce ſont des arangemens dont je ne me mêle point.

EMILIE.

Maman, combien de temps jouerai-je encore avec ma poupée ?

LA MERE.

Mais vous parlez-là comme un petit enfant.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai. Je voulais dire : Combien de temps reſterai-je encore atachée au ſervice de Madame ?

LA MERE.

Vous ſavez que ce ne ſont pas mes afaires. Il me ſemble que vos projets ſont fort étendus, puiſque vous attendez avec impatience le moment où vous aurez quinze ans, pour monter ſa toilete & ſa garde-robe ſur le grand ton. Quand cela ſera fait, vous voudrez avoir le profit de votre dépenſe. Ainſi je ne crois pas me tromper, ſi

je me flate de vous voir encore à dix-huit ou à vingt ans, occupée de la toilete de Madame. Voilà une longue & belle perſpective d'amuſemens.

EMILIE.

Maman, je ne tire aujourd'hui de vous que des traits piquans. Je dirai que vous êtes plus ſatyrique que vous n'êtes mince. Mais je vous pardone vos injuſtices, & je vais voir ſi mes doigts ſont dégourdis.



SEIZIEME

SEIZIEME *CONVERSATION.*

EMILIE

(rentrant avec sa mere, & posant un paquet sur la table.)

NOUS voici, Maman, heureusement de retour, & nous & nos emplettes en sûreté. Convenez que ces embaras de Paris sont quelque chose de terrible, ou, si cela vous paraît trop fort, quelque chose de bien incommode. On risque à tout moment d'être acroché, estropié, versé, mis en pieces par une charete, ou d'écraser ceux qui vont à pied. Cela me donne des souleurs, Maman!... Si vous ne m'aviez pas dit qu'il faut avoir du courage, je vous assure que j'aurais bien peur de temps en temps.

LA MERE.

Moi aussi, si la peur remédiait à quelque chose. Mais supposé qu'il y eût réellement du danger, la peur ne servirait qu'à vous empêcher de voir les moyens de vous en tirer.

EMILIE.

Vous doutez donc, Maman, qu'il y ait du danger?

LA MERE.

S'il y en a, il se réduit à peu de chose. Malgré l'extrême affluence du monde, malgré la multiplicité des carosses & des charetes & des pierres, & tant d'autres embaras dans les rues de Paris; malgré l'étourderie, l'inattention, la témérité de ceux qui vont & vienent, en carosse ou à pied, on entend rarement parler de quelque accident malheureux. Il faut donc que le danger ne soit pas aussi grand qu'il le paraît.

EMILIE.

Et voilà pourquoi vous n'y faites jamais attention ?

LA MERE.

Pas autrement que pour m'assurer de la sagesse de mon cocher, dont la conduite est assise sur deux principes invariables : celui de n'être jamais pressé, & celui d'être le moins incommode possible à ceux qui vont à pied. Car, quelques précautions qu'on prene, on l'est toujours encore assez.

EMILIE.

Ainsi tout ce qui vous apartient a toujours des principes ?

LA MERE.

C'est que je ne connais rien de mieux, pour se tirer des embaras de Paris & de la vie.

EMILIE.

Nous voilà toujours avec une bonne provision de soie, pour broder tout à notre aise.

LA MERE.

Oh, très-fort à votre aiſe. Car vous pouvez être ſûre de n'y pas travailler beaucoup ni long-temps de ſuite.

EMILIE.

Maman, vous avez une dent contre mon pauvre métier.

LA MERE.

Quand vous aurez quinze ans, vous y travaillerez tant qu'il vous plaira, & ne vous en ſoucierez peut-être plus. D'ici à ce temps vous me permettrez de vous contrarier ſur toute occupation ſédentaire.

EMILIE.

En ce cas, Maman, ma tante n'aura donc pas ſon ſac à ouvrage pour les étrennes?

LA MERE.

Vous lui donnerez ſes étrennes à pâques. Un préſent eſt toujours bien reçu.

EMILIE.

Et je dirai : Ma tante, prenez-vous-en à Maman, si j'ai l'air si pressé avec mes offrandes.

LA MERE.

Toute cette espece d'iniquités, je les prendrai toujours volontiers sur mon compte.

EMILIE.

Mais, Maman, vous ne me parlez pas de ce qui vous est arrivé dans cette boutique ?

LA MERE.

Vous l'avez donc remarqué ?

EMILIE.

Convenez que cette dame était bien impertinente. Elle est entrée là comme une folle, n'a salué persone, vous a pris la chaise qui était derriere vous, & s'est placée entre vous & la marchande, en vous tournant le dos. Si vous n'étiez pas la prudence même,

il pouvait vous ariver un grand malheur, en voulant vous asseoir.

LA MERE.

J'aime à croire que cette dame est plus étourdie qu'elle n'est impertinente.

EMILIE.

A quoi jugez-vous cela ?

LA MERE.

A son embaras extrême, à ses excuses sans fin, quand la marchande lui a appris doucement & tout bas, ce qu'elle venait de faire.

EMILIE.

Oui, oui, les excuses, quand la sotise est faite ! Et puis, être corrigée par une marchande, cela fait honeur à son éducation. Je crois, Maman, que tout simplement elle vous a prise pour ma bonne, & moi pour une petite fille sans conséquence.

LA MERE.

Quant à ce dernier point, elle ne

s'est point trompée. Cependant si j'étais tentée de taxer sa conduite d'impertinence, ce serait précisément pour avoir manqué d'égards à une petite fille sans conséquence & à celle qu'elle croyait sa bonne.

EMILIE.

Mais, Maman, l'on est bien plus coupable de manquer d'égards envers son égale.

LA MERE.

Point du tout. L'égalité établit & renferme en elle le droit de repousser l'offense. On est à deux de jeu. Une persone qui manque à son égale, s'expose au désagrément certain d'être réprimée, & ordinairement avec plus d'éclat qu'elle n'a offensé, ce qui ne met pas les rieurs de son côté. Ainsi, comme il n'est point reçu dans le monde, parmi les persones du même rang, qu'on se laisse manquer, la justice & les égards réciproques se main-

tienent d'eux-mêmes, ſans que les loix s'en mêlent.

EMILIE.

Et moi qui ſuis les rieurs, je reſte de votre côté.

LA MERE.

Ce qui prouve la bonté de ma cauſe. Toutefois, dans ce qui vient de m'arriver, il n'y a point d'offenſe du tout, puiſque la petite dame, dès qu'elle s'eſt aperçue de ſa mépriſe, s'eſt confondue en excuſes, & nous a quitées très-mal à ſon aiſe. Son air décontenancé me fait même préſumer, que l'impertinence n'eſt pas ſon fort, & qu'elle s'occupe peut-être encore actuellement de ſon petit tort, tandis que, ſans vous, je ne me le ferais pas même rappellé. Mais j'avoue que je ne puis ſoufrir qu'on manque d'égards aux enfans & aux inconnus, & c'eſt à mon gré une bien mauvaiſe excuſe que de dire : Pardon, Madame,

je ne vous connaiſſais pas. C'eſt dire, en d'autres termes : Je me réſerve le droit d'être impoli avec tout ce que je ne connais pas, ou que je ne crois pas de mon rang. Ce principe & la conduite qui en eſt la ſuite, couvrent je ne ſais quoi de lâche, & me paraiſſent très-répréhenſibles au milieu d'une nation civiliſée.

EMILIE.

Ah, je ſais que vous voulez qu'on ſoit très-attentif pour les inconnus; mais, pour les enfans! Vous dites vous-même, Maman, qu'ils ſont ſans conſéquence.

LA MERE.

C'eſt vous qui avez parlé d'une petite fille ſans conſéquence. Quant à moi, je vous avertis que je trouve les enfans de la plus grande conſéquence, & que je me ſens diſpoſée à leur marquer en toute occaſion les plus grands égards.

EMILIE.

Ah, peut-être parce qu'ils portent toute leur destinée sous leur petite envelope, comme dit Monsieur le Curé ?

LA MERE.

Cette considération suffit d'abord pour inspirer un peu de réserve envers eux : car s'exposer par étourderie à manquer à un héros peut-être, tout morveux qu'il est encore, c'est un inconvénient. Persone ne voudrait remarquer dans sa vie la tache d'avoir pris l'Impératrice de Russie pour un enfant ordinaire. Cependant je ne suis pas non plus obligée de respecter sur l'étiquete du sac. Si par hazard il n'y avait rien dedans, j'en ferais pour mes frais. Il est donc prudent & convenable, d'attendre le dévelopement que l'âge & les circonstances operent, & de régler la dépense en égards sur le mérite réel & reconnu de chaque por-

teur ou porteuſe de deſtinée. Mais s'il eſt vrai que le ſentiment de la dignité de la nature humaine eſt une ſource féconde de grandes & belles actions parmi les hommes; s'il eſt vrai que, ſans élévation, la vertu même reſte privée de ſon plus bel ornement, je ne connais rien de plus propre pour faire naître & fortifier ce ſentiment dans les enfans, pour ainſi dire dès leur berceau, que de leur témoigner des égards. C'eſt les avertir de la maniere la plus noble & la plus précise, de l'engagement ſacré que chaque homme contracte dès ſon entrée dans ce monde, à ne rien faire de contraire à ce caractere de dignité. Ce ne ſont pas à la vérité des égards de reſpect, comme on en doit aux perſones vertueuſes, aux grands hommes, aux héros de la patrie, mais des égards d'intérêt & de cette bienveillance qui contemple avec complai-

ſance, dans la race naiſſante, la gloire & la proſpérité de la génération prochaine.

EMILIE.

En ma qualité d'enfant, je ſuis obligée, Maman, de vous remercier de vos principes. Ce n'eſt pas à nous autres enfans de les contredire.

LA MERE.

Ces témoignages d'égards & d'intérêt peuvent devenir enſuite un barometre, à meſure que les eſpérances ſe réaliſent ou s'évanouiſſent.

EMILIE.

C'eſt-à-dire, que ces témoignages vous voulez qu'on les augmente ou qu'on les diminue, ſuivant que les enfans promettent & tienent, ou promettent ſans tenir?

LA MERE.

C'eſt la loi de l'équité.

EMILIE.

Je la trouve très-juſte; mais, Ma-

man, je ne la crois pas à la mode. Excepté vous, persone ne prend garde aux enfans.

LA MERE.

Voilà une assertion qui me paraît bien téméraire.

EMILIE.

Oh, quand on est enfant, on sait cela. Tenez, Maman, quand les parens sont présens, on les caresse un peu; mais seuls & sans eux, on ne les regarde seulement pas. Vous venez de le voir. Cette dame, pour réparer sa faute, vous a dit : Madame, vous avez-là un charmant enfant; mais je n'ai pas été la dupe de ce compliment : si j'étais si charmante, elle s'en serait aperçue avant de vous avoir pris votre chaise.

LA MERE.

Je conviens que ce sont de ces politesses d'usage, dont je ne fais aucun cas, & que je voudrais banir

de la société; mais elles n'excluent pas la vraie politesse.

EMILIE.

Détrompez-vous, ma chere Maman, & soyez sûre que cet intérêt que vous voudriez inspirer pour les enfans, ne se trouve chez persone.

LA MERE.

Si cela était, j'en serais fâchée, & je commencerais à être persuadée d'une triste vérité que j'entends souvent répéter, sur-tout aux vieillards, & à laquelle je n'ai pas voulu croire jusqu'à présent.

EMILIE.

Quelle est-elle cette vérité?

LA MERE.

Ils disent qu'après avoir passé pendant long-temps pour le modele de la politesse en Europe, notre nation perd tous les jours de cette réputation, & finira peut-être par être une des

moins polies. Cette réflexion me mortifie & m'humilie extrêmement.

EMILIE.

Mais, Maman, un peu de courage! Il y a encore de bien aimables gens: D'abord, vos amis qui vienent ici, & puis ceux dont ils vous parlent. Cela fait déja un bon nombre.

LA MERE.

Je ne demande pas mieux que d'être rassurée.

EMILIE.

Et puis, la politesse n'est pas aussi nécessaire que beaucoup d'autres vertus.

LA MERE.

C'est-à-dire, qu'un peuple sauvage peut être bon & honête, sans être poli; mais quand je vois une nation civilisée tomber dans l'impolitesse; j'en suis aussi inquiete que si je voyais un vieillard tomber en enfance.

EMILIE.

Pourquoi donc cela, Maman?

LA MERE.

Quelle cauſe pouvez-vous aſſigner à l'impoliteſſe dans un eſprit cultivé?

EMILIE.

Je ne le ſais pas.

LA MERE.

Moi, je trouve qu'elle ne peut venir que du défaut de bienveillance pour ſes ſemblables, de l'indifférence pour le mérite, de l'inſenſibilité pour le bien, & d'autres cauſes tout auſſi graves.

EMILIE.

Cela eſt plus ſérieux que je ne croyais.

LA MERE.

Tenez, votre Conte de Fées m'a brouillée avec la diſſipation continuelle, & avec les gens qui ne ſongent jour & nuit qu'à s'amuſer.

EMILIE.

Ah, nous y voilà encore, dans ce Conte, dont nous ne devions plus parler !

LA MERE.

Je suis fâchée de l'avoir lu. Tout le mal que je vois dans le monde, je suis tentée depuis ce moment-là, de l'attribuer à la dissipation & au goût de la frivolité.

EMILIE.

Eh bien, Maman, pour n'y plus penser, donnez-moi le livre que M. de Verteuil vous a rapporté. Vous me l'avez promis, mais vous n'êtes pas pressée de remplir votre promesse.

LA MERE.

Soit... Mais si cette lecture allait encore m'atrister ?

EMILIE.

Et pourquoi donc, Maman ? Vous ne voulez pas devenir mélancolique peut-être ?

LA MERE.

Ce n'eſt pas un projet à former.

EMILIE.

Vous dites que ce livre eſt ſérieux; il vous égayera peut-être, puiſque le Conte qui était gai, vous a fait faire des réflexions triſtes.

LA MERE.

Eſſayons. Nous pouvons lire enſemble l'introduction avant dîner; & puis, ſi cette lecture vous intéreſſe, je vous confierai le livre.

EMILIE.

Or écoutez de toutes vos oreilles.

LA MERE.

J'écoute; mais je crois que l'auteur s'adreſſe ſur-tout aux jeunes perſones.

EMILIE.

Tant mieux. Il trouvera à qui parler.

LA MERE.

Je dis à de jeunes perſones déja formées: car il me ſemble qu'en par-

courant ſon ouvrage, j'ai vu beaucoup de choſes au deſſus de votre portée.

EMILIE.

Nous verrons cela, Maman. Connaiſſez-vous auſſi cet auteur ?

LA MERE.

Non.

EMILIE.

Ainſi vous ignorez s'il eſt mince ou s'il eſt gros ?

LA MERE.

Nous tâcherons de le deviner, quand nous aurons lu ſon introduction.

EMILIE.

Compte-t-il faire imprimer ſon livre ?

LA MERE.

Je n'en ſais rien; mais je peux garder le manuſcrit tant qu'il me plaira.

EMILIE.

Allons, lisons.

(*Elle lit.*)

MÉDITATION

DES PREMIERS PRINCIPES DE LA MORALE.

« Qu'il est doux d'exister, de pen-
» ser, de sentir! Je sentirai, pour ai-
» mer la vertu. Je penserai, pour
» connaître la vérité. J'existerai, pour
» remplir dignement le but de ma des-
» tinée ».

Maman, celui-ci n'aime pas plus la dissipation que vous, à ce qu'il paraît. Vous devez être contente de lui.

LA MERE.

C'est ce que nous allons voir.

EMILIE

(*continue.*)

« Je ferai le bien, parce qu'il est
» agréable à faire. Je fuirai le mal,

» parce qu'il remplit le cœur d'hor-
» reur & d'amertume ».

« J'ouvrirai le matin mon cœur à la
» joie de pouvoir faire le bien. Je me
» livrerai le soir au sommeil, avec la
» satisfaction d'avoir vécu dans l'in-
» nocence. Je travaillerai le lendemain
» à faire le bien que je n'aurai pas
» fait la veille ».

Je parie, Maman, que cette vie
vous convient ?

LA MERE.

J'espere qu'elle vous convient aussi.

EMILIE

(*continue.*)

« Je jouirai de tous les biens de la
» vie, sans orgueil & sans injustice.
» Je me passerai de tout ce que je
» n'ai point, sans humeur & sans mur-
» mure ».

C'est juste : car à quoi sert de mur-
murer ?

(*Elle continue.*)

« O vérité, ſois la lumiere de mon » eſprit ! O vertu, ſois le guide de » ma vie ! O bienveillance, amour, » gratitude, amitié, ſoyez mes ſeules » jouiſſances » !

A propos, Maman, ſavez-vous que je ſuis bien aiſe d'être au monde ?

LA MERE.

Ah, ah ! Et pourquoi ?

EMILIE.

Pour bien des raiſons. Premiérement, c'eſt qu'on eſt bien aiſe d'être-là. Et puis, c'eſt que c'eſt joli tout ce qu'on voit. Et puis encore, c'eſt qu'on eſt heureux, ſans ſavoir de quoi.

LA MERE.

Vos raiſons ne ſont pas bien préciſes, mais je ne les en crois pas moins, je vous aſſure, les meilleures poſſibles. Eſt-ce une découverte ſubite que vous venez de faire ?

EMILIE.

Oh, pardonez-moi, je ſais cela

depuis long-temps. Mais cela me prend plutôt l'après-dîner que le matin. C'eſt la joie ou bien la ſatisfaction qui me court par tout le corps.

LA MERE.

Je connaiſſais cela auſſi ; mais depuis que ma ſanté eſt détruite...

EMILIE.

Ah, n'en parlons pas, ma chere Maman ; vous vous portez bien aujourd'hui...

LA MERE.

Sans compter que la ſatisfaction qui vous court par le corps, à propos de rien, eſt contagieuſe pour moi.

EMILIE.

Comment, vous la gagnez ?

LA MERE.

Preſque toujours. Mais ſi nous continuions notre lecture ?

EMILIE

(*continue.*)

« J'aimerai dans les hommes mes

» ſemblables. J'embélirai mon exiſ-
» tence de celle des autres. J'éten-
» drai ma bienveillance ſur tout ce
» qui exiſte autour de moi, afin que
» mon cœur ſoit toujours environé
» du bonheur d'aimer & d'être utile ».

« S'il eſt vrai que les hommes ſoient
» plus méchans qu'ils n'étaient, je
» ferai de l'indulgence & de la dou-
» ceur mes compagnes ordinaires,
» afin de n'être pas malheureuſe des
» vices & des défauts des autres ».

Ah oui, cela ne fait pas courir la ſatisfaction par le corps.

(*Elle continue.*)

« Je ſerai heureuſe du bonheur d'au-
» trui, parce que le bonheur produit
» & répand la joie, comme une ſource
» bienfaiſante répand la fécondité. Je
» plaindrai le malheureux, parce
» qu'on peut ſoulager ſes maux, en
» partageant ſes peines. J'oublierai le

» méchant

» méchant & ses actions, parce qu'il
» faudrait le hair».

C'est bien dit, cela, par exemple.

(*Elle continue.*)

« Je ne vivrai que pour ouvrir mon
» cœur à ce qui est bon & conforme
» à l'ordre. Je le fermerai au poison
» de la haine & de l'envie, afin de le
» préserver de la corruption. Je re-
» pousserai l'injustice sans plainte &
» sans vengeance, parce que celui qui
» la commet est assez puni d'être mé-
» chant ».

C'est encore vrai, cela.

« Je serai juste, modérée & sensible
» dans le bonheur, afin d'en être
» digne ».

Et moi aussi.

« Patiente & courageuse dans le
« malheur, afin de le vaincre ».

Et moi aussi, si je puis.

« Je ne murmurerai pas des événe-
» mens de la vie, parce que je n'en

» connais ni la cause ni le but. Je
» contemplerai l'immensité de l'uni-
» vers & ses abymes, afin de me gué-
» rir de l'orgueil de me croire quelque
» chose. J'observerai les soins de l'au-
» teur de la nature pour le plus chétif
» & le plus petit des êtres créés, afin
» de ne me point croire abando-
» née ».

Cela est beau, Maman.

« J'emploîrai mon loisir à considé-
» rer l'ordre & la magnificence de
» ses ouvrages, afin d'avoir des sujets
» continuels d'admirer & de me ré-
» jouir. Tous les êtres vivans & ina-
» nimés obéissent à sa loi, & trouvent
» leur bonheur & leur conservation
» dans cette obéissance. Je serai sou-
» mise à sa volonté, afin d'être aussi
» heureuse ».

Allons, obéissons. Mais, Maman;
est-il bien sûr que le bonheur viene
toujours de cette obéissance?

LA MERE.

Cela me paraît à moi démontré. Une des loix de la nature les plus évidentes, par exemple, c'eſt qu'il faut jouir des plaiſirs de la vie avec modération & ſageſſe. Ecartez-vous de la tempérance qu'elle vous preſcrit, & vous jouirez de quelques plaiſirs réels ou imaginaires, mais paſſagers & fugitifs, & qui ſeront bientôt ſuivis de repentir & de la perte de biens ineſtimables, tels que la ſanté du corps & de l'ame. Voilà à quel prix il vous aura été loiſible de mépriſer les loix de la tempérance.

EMILIE.

J'entends. Voilà encore un bon trait contre la diſſipation. Livrez-vous-y, & adieu la ſanté!

LA MERE.

Au moins celle de l'ame.

EMILIE

(continue.)

« J'admirerai les travaux & les ver-
» tus de l'homme, son courage & sa
» constance, son génie, & la subli-
» mité de ses pensées, & je me ré-
» jouirai d'être de son espece. Je pré-
» serverai ma vue de l'aspect du vice,
» afin que sa bassesse ne flétrisse pas
» mon cœur, & ne me fasse point
» rougir de mon semblable ».

C'est encore bien dit. Cela fait bien de la peine, de voir le mal.

« Que mon cœur n'éprouve jamais
» la lassitude du bien! Que la certi-
» tude de passer ma vie dans l'inno-
» cence ne me quite jamais, afin que
» je conserve le désir de vivre »!

Maman, il faut que j'aie cette certitude, car j'ai bien envie de vivre.

LA MERE.

Tant mieux, pourvu que *vivre* & *bien vivre* soit la même chose chez vous, comme chez toutes les persones vertueuses.

EMILIE.

Cela va sans dire.

(*Elle continue.*)

« Je regarderai la vie comme un
» bien passager, que je ferai valoir
» de mon mieux, afin de le rendre
» sans regret, lorsque j'en aurai joui
» pour le bonheur des autres & pour
» le mien ».

Ah oui vraiment, il faut rendre.

« La vertu vaut mieux que la vie;
» puisqu'il n'y a point de bonheur
» sans elle, & que la vie sans bonheur
» ne mérite pas d'être conservée ».

Cela me paraît clair.

« Que plutôt je cesse de vivre que
» de faire le mal »!

C'est là conséquence.

« Que je ne sois jamais assez mal-
» heureuse, pour être la cause même
» innocente de l'infortune des autres » !

Dieu m'en préserve !

« La fausseté n'approchera point de

» mon cœur, le mensonge ne sera
» point sur mes levres, parce que
» je gagnerai à me montrer telle que
» je suis ».

Et moi aussi, à ce que j'espere.

« Plus mes devoirs seront étendus
» & nombreux, plus mon cœur aura
» de sujets de satisfaction ».

Et je n'aurai pas besoin de dissipation ; n'est-ce pas ?... Ah, Maman, on va servir... Au milieu de ma Méditation !

LA MERE.

Je n'avais pas prévu que vous en feriez en même temps le commentaire.

EMILIE.

Est-ce qu'il vous a déplu ?

LA MERE.

Pardonez-moi, je l'ai trouvé beau ; mais il n'a pas abrégé la lecture.

EMILIE.

C'est qu'avec vous, ma chere Ma-

man, je suis accoutumée à penser tout haut.

LA MERE.

Il me semble que votre pensée n'est pas défavorable à l'ouvrage.

EMILIE.

Si peu, Maman, que je confisque le livre à mon profit.

LA MERE.

Allons, je ne peux rien contre la violence.

EMILIE.

Cependant il n'y a rien de nouveau là dedans au moins. Je sais tout cela, Maman; c'est ce que nous disons tous les jours, & ce que j'ai toujours éprouvé. Quand j'ai tort, je suis malheureuse; quand je suis contente de moi, je sens le bonheur qui me court par le corps, & je sais pourquoi. Quand je peux faire du bien à quelque chose, je suis enchantée; quand je vois quelqu'un souffrir, cela me

fait de la peine, & c'est comme si c'était moi. Eh bien, voilà en trois mots tout ce que je viens de lire, excepté que je ne dis pas si bien.

LA MERE.

Cela me prouve que l'auteur a bien connu les élémens du bonheur, puisque ses principes sont d'acord avec votre expérience. Si j'avais à leur reprocher quelque chose, ce serait le vague que j'y trouve.

EMILIE.

Qu'appellez-vous vague ?

LA MERE.

C'est le contraire de la précision. Les maximes générales sont incontestables. Persone ne doute, par exemple, que le bonheur de l'homme ne repose sur la vertu. Mais c'est dans l'application des maximes générales à notre situation particuliere, que consiste la science de bien vivre; & l'ouvrage de la vertu, à les suivre fidéle-

ment, quand même notre intérêt passager ou mal entendu & nos passions du moment ne seraient pas de cet avis-là. Dire ou écrire, ou lire & répéter ces maximes générales & incontestables, c'est n'avoir rien fait pour l'avancement de cette science, la plus importante de toutes.

EMILIE.

C'est-à-dire, la science de bien vivre, n'est-ce pas?

LA MERE.

Seulement celui qui dit mieux qu'un autre, qui exprime ces maximes d'une manière plus heureuse, avec plus de feu, plus de force, plus de sensibilité, mérite l'éloge d'un homme éloquent; & c'est un fort bel éloge, mais ce n'est pas le premier de tous.

EMILIE.

Ainsi ce n'est pas celui que vous préféreriez?

LA MERE.

Si un de vos freres me faisait cette question, je lui demanderais : Auquel de deux guerriers pensez-vous qu'on doive confier la défense de la patrie, à celui qui parle le mieux sur l'usage de chaque arme, ou à celui qui, sans parler, sait s'en servir avec le plus de dextérité & de courage ?

EMILIE.

Mes freres répondraient, en braves soldats : Au dernier.

LA MERE.

Parce qu'à la guerre il faut avoir fait ses preuves, & que ces preuves ne peuvent consister en paroles. Il en est de même de la vertu. Elle est l'arme tutélaire de notre innocence & de tous les biens les plus précieux qui nous sont confiés. La vie d'un seul homme vertueux est plus instructive, plus contagieuse, plus inflamatoire, si l'on peut s'exprimer ainsi, que tout ce

que les plus beaux diseurs peuvent écrire sur la vertu.

EMILIE.

Mais, Maman, l'un n'empêche pas l'autre?

LA MERE.

Vous avez raison. Bien dire n'empêche pas de bien faire; mais l'un est tout autrement essentiel que l'autre.

EMILIE.

Ainsi, Maman, tout considéré, vous n'aimez pas cet ouvrage?

LA MERE.

Comme vous allez vîte! Nous n'en avons lu que quelques pages, & vous voulez que je juge, & même que je condamne! Je crois ce livre fort bon; seulement dans ce que nous venons de lire, je trouve plus de douceur que de force: voilà tout.

EMILIE.

Eh bien, la douceur est agréable.

LA MERE.

Sur-tout quand elle est relevée par un peu d'énergie & de force.

EMILIE.

C'est votre passion, la force; vous la voulez par-tout.

LA MERE.

Voyez comme vous êtes injuste! Quand nous avons lu l'autre soir, avant de nous coucher, cette idylle de Gessner, où Mirtile, par un beau clair de lune, va visiter l'étang voisin....

EMILIE.

Ah, je m'en souviens, Maman. Le calme profond de la nuit & le doux chant des rossignols l'avaient retenu long-temps près de cet étang dans un ravissement muet. Enfin il revient à sa cabane, & trouve son pere endormi sous le berceau couvert de pampres & adossé à la cabane. Et vous disiez que cela faisait tableau, & que vous

voyiez d'ici ce vénérable vieillard, avec ses cheveux blancs, couché sur le gazon & éclairé par la lune. Et puis tout ce que son fils lui dit pendant qu'il dort! Comme c'est beau! Et vous disiez que cet auteur avait un charme & une douceur inexprimables. Et puis vous me permîtes de lire encore *Amintas*, & puis encore *Titire* & *Ménalque*, & *Palémon*, la plus belle de toutes; & vous disiez qu'il fallait que M. Gessner eût été bien bon fils, & qu'il méritait d'avoir des enfans qui lui ressemblent, puisqu'il savait peindre la piété filiale avec des couleurs si touchantes. Et moi, je vous disais le lendemain, qu'on dormait bien mieux, quand on avait fait une lecture comme celle-là....

LA MERE.

Et m'avez-vous entendue reprocher à ces charmantes idylles de manquer de force?

EMILIE

(*embrassant sa mere.*)

Ah, Maman, j'ai tort, j'ai tort.

LA MERE.

Je n'exige donc pas de la force là où elle serait déplacée? Au reste, nous pouvons aranger notre différend sans nous brouiller. Vous m'avez pris mon livre, vous en lirez une Méditation tous les matins, si vous voulez. Et puis je vous donnerai, moi, les cahiers d'une femme d'un grand mérite de ma connaissance.

EMILIE.

Qu'est-ce qu'il y a dans ces cahiers?

LA MERE.

Elle a fait l'extrait des Vies des hommes illustres de Plutarque, à l'usage d'une jeune persone qui en a singuliérement profité. Vous savez ce que c'est qu'un extrait, & vous comprenez qu'elle a rapproché les traits les plus remarquables de tous les grands & vertueux

perſonages de l'antiquité. Si cela vous convient, après chaque Méditation vous lirez un de ces extraits; nous verrons lequel de ces deux ouvrages vous aimerez le mieux à la longue.

EMILIE.

Cela s'appelle parler, Maman. Nous jugerons ce procès enſemble. Je parie qu'il y a de la force dans ces extraits?

LA MERE.

Ou, ſi vous voulez, de la ſéve.

EMILIE.

Mais pourquoi aimez-vous tant la force ou la ſéve?

LA MERE.

Parce que c'eſt elle qui vivifie & ſoutient tout dans la nature. La mort n'eſt que la ceſſation des forces de toute eſpece. Vous aimez à vivre, à ce que vous m'avez informé; vous devez donc aimer la force autant que moi.

EMILIE.

Mais comment, Maman, pouvez-vous l'aimer à ce point-là, vous qui n'avez pas plus de force qu'un ferin, comme vous disait Madame de Beltort ?

LA MERE.

Plus on est privé de force physique, plus la force morale nous est chere & indispensable. Sans quoi que deviendrait-on ?

EMILIE.

Oh, celle-là ne vous manque pas. Demandez plutôt à M. de Verteuil.

LA MERE.

Et moi, je ne m'en trouve guere plus qu'à un ferin, pour ne point quitter l'oiseau favori de Madame de Beltort. Mais allons réparer nos forces physiques, & puis nous nous occuperons à augmenter la masse de nos forces morales.

DIX-SEPTIEME CONVERSATION.

EMILIE.

Qu'il y a long-temps, ma chere Maman, que nous n'avons été assises l'une à côté de l'autre, tête à tête, & que ce temps a été cruel à passer ! Mais vous voilà, grâces à dieu ! hors de danger ; vos forces revienent à vue d'œil, & aujourd'hui sur-tout vous me paraissez presque radieuse.

LA MERE.

Il est certain que depuis plus de six mois je ne me suis pas sentie aussi bien... Aussi je n'ai pas voulu avoir pendant cette soirée d'autre garde à côté de moi que mon enfant.

EMILIE.

Dites votre enfant malheureux, qu'on a impitoyablement éloigné de vous. Quand vous avez été très-mal, il ne m'a pas été permis de vous voir. Quand vous avez été mieux, j'ai eu la permission d'entrer, mais on m'a défendu de rester; de peur, ont-ils dit, de vous causer de l'atendrissement. Ce n'est que depuis huit ou dix jours qu'il m'est permis de rester un peu & de vous rendre quelque petit service. Mais, grâces à dieu! nous voici tête à tête. J'espere que persone n'y trouvera plus à redire, & que vous ne soufrirez pas qu'on me renvoie, quand je me présente à la porte.

LA MERE.

Vous pouvez bien juger à quel point cette séparation forcée a été cruelle pour moi. Mais ne pensons plus au passé que pour nous réjouir de

notre réunion. Ah, comme nous allons jaſer enſemble !

EMILIE.

Ah non, ma chere Maman. On m'a bien recommandé de ne pas vous faire cauſer. Ils diſent que cela pourait vous occaſioner une rechute.

LA MERE.

Ils ne ſavent ce qu'ils diſent, ma chere amie. Vous pouvez les aſſurer que quand j'aurai cauſé une ou deux heures avec mon enfant, je me ſentirai beaucoup plus en vie, qu'après avoir avalé leurs potions & tout ce qu'ils pouraient inventer, pour me rendre mes forces. D'ailleurs, je me ſens très-bien aujourd'hui. J'ai pris ce matin l'air ſur ma petite terraſſe, pendant que vous étiez aux Tuileries. Les premiers beaux jours du printemps font tant de bien & ſont ſi agréables !

EMILIE.

Ah oui... Je diſais : Ah, ſi Maman pouvait être là !

LA MERE.

Et moi, je disais : Ah, si j'avais mon Emilie, pour m'aider à faire le tour de ma terrasse !

EMILIE.

(*en embrassant sa mere.*)

La voilà, ma chere, ma bonne mere !

LA MERE.

Mais au lieu de marcher, nous causerons. Et pour que le grand docteur n'ait rien à dire, je ne dépenserai pas mon capital, je ne vivrai que sur mon revenu.

EMILIE.

Ah, c'est vrai, il vous l'a recommandé. Ce sont ses paroles ; je l'entends, c'est comme s'il parlait. Pourvu qu'il ne me reproche pas mon tête à tête !

LA MERE.

Ne craignez rien. J'ai assez de force à présent, pour vous défendre.

EMILIE.

De quoi parlerons-nous, ma chere Maman ?

LA MERE.

Je n'en sais en vérité rien. Nous avons tant de choses à nous dire & à nous demander réciproquement, que nous n'aurons pas fini de deux mois, & qu'il est bien naturel que nous ne sachions par où commencer.

EMILIE.

Quel est donc ce rêve que vous vouliez me dire il y a quatre ou cinq jours, quand notre charmante amie, Madame de Ternan, vous a défendu de pérorer ?

LA MERE.

Ah, ce rêve! Je m'en souviens: il m'a fait de la peine.

EMILIE.

En ce cas, n'en parlons pas.

LA MERE.

Oh, je n'en suis pas alarmée, à en

perdre courage. Au contraire, je ferai bien aise de vous le dire, & de savoir ce que vous en pensez.

EMILIE.

En ce cas, voyons votre rêve, ma chere Maman.

LA MERE.

J'ai vu dans mon rêve une jeune fille.

EMILIE.

C'est moi, je parie.

LA MERE.

Vous allez en juger. Elle pouvait avoir cinq à six ans.

EMILIE.

Ah, ce n'est plus moi.

LA MERE.

Je me sentis pour cet enfant un intérêt si vif & si tendre, que je me mis à l'examiner avec une extrême attention. Je remarquai avec un plaisir singulier, que, sans avoir rien perdu des grâces & de la simplicité de l'en-

fance, cette jeune fille avait déja acquis un tact, un discernement, un jugement qui me paraissaient quelquefois supérieurs à son âge. Je crus m'apercevoir que cela venait de ce qu'elle causait continuellement avec sa mere. Il régnait entre sa mere & elle une si grande tendresse, une amitié si vraie & si intime, que le seul spectacle de leur maniere d'être ensemble me remplissait les yeux de larmes d'atendrissement. Elles ne voulaient se quiter ni jour ni nuit.

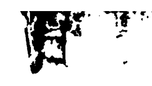
EMILIE.

Ne parlez pas avec tant d'émotion, ma chere Maman.

LA MERE.

Quand la mere était obligée de donner quelque temps aux afaires de sa maison ou à d'autres devoirs indispensables, elle en était atristée, & l'on voyait qu'elle ne cherchait qu'à se retrouver avec son enfant. Quand

sa mauvaise santé l'empêchait de suivre sa fille à la promenade, & de partager ses exercices du corps, c'était l'enfant qui s'en affligeait. Ses progrès en tout genre furent sensibles; & lorsque l'étourderie & l'inconséquence de son âge l'exposaient à quelque écart, un mot, un regard de sa mere, n'était pas dit, n'était pas lancé, que la jeune fille avait déja senti & réparé son petit tort. Une chose qui me frapa, c'est que c'était toujours elle qui se reprochait ses petites fautes la premiere, qui s'en accusait à sa mere; & celle-ci était ordinairement réduite au rôle bien satisfaisant pour une mere, d'atténuer la faute, d'en chercher le côté excusable, & de prendre, pour ainsi dire, son enfant sous sa protection contre sa propre sévérité. Le seul sujet de désunion que je pus remarquer entre deux persones si étroitement liées, c'est que sa mere se trouvait



trouvait quelquefois dans la néceſſité de contrarier ſa fille ſur des goûts trop ſédentaires, & même ſur l'excès avec lequel elle ſe livrait à la lecture. Jamais, par exemple, elle ne voulait ſe coucher le ſoir, quoique les enfans aient beſoin de beaucoup de ſommeil; & la ſeule preuve de tendreſſe qu'il ne fût pas au pouvoir de ſa mere de lui donner, c'était de ſe coucher auſſitôt qu'elle.

EMILIE.

En vérité, Maman, je n'oſe me flater de connaître cette jeune perſone.

LA MERE.

Tout-à-coup je la perdis de vue dans mon rêve. Cela me fit une peine inexprimable. Je me tourmentai pour la retrouver; je fis des éforts auſſi inutiles que pénibles, & je me lamentai de cette perte, à inquiéter mes gardes.

EMILIE.

Maman, vous avez eu le cauchemar. On dit que cela arive dans les maladies. Cela fait bien du mal; mais vous dormirez mieux cette nuit; n'est-ce pas?

LA MERE.

Enfin je la retrouvai, & je fis un cri de joie... J'eus d'abord quelque peine à la reconnaître: elle avait singuliérement grandi.

EMILIE.

Elle avait peut-être deux ans & demi de plus? Etait-elle aussi grande que moi?

LA MERE.

Je ne crois pas avoir aperçu une ligne de différence... Sa mere me parut aussi extrêmement changée, & me fit beaucoup de peine à voir.

EMILIE.

C'est toujours du cauchemar que cela.

LA MERE.

Je les reconnus cependant à la même tendresse qui subsistait toujours entre elles ; mais le ton de la jeune persone me parut changé, & n'avoir pas gagné au change. Je remarquai je ne sais quoi de décousu dans sa conversation, & même dans sa conduite. Son attention paraissait ne se porter que sur des objets & des discours frivoles. Sa mere en paraissait affligée sans le témoigner ; & je me disais : Qu'est donc devenue cette franchise que j'ai vu régner entre elles ? Enfin ma surprise fut à son comble, lorsque j'entendis la jeune persone entretenir sa mere pendant près d'une demi-heure de ce qu'avaient dit le matin les gardes & la bonne & la femme de chambre pendant leur déjeûner. Celle-ci avait reçu de sa maîtresse une robe en présent, & avait établi une grande consultation avec la bonne &

les gardes, pour savoir si elle en ferait une robe du matin ou une polonaise. Je crois que la jeune persone elle-même avait été priée de donner son avis. Elle raporta le pour & le contre avec le plus grand détail, & la bonne mere écouta avec la plus grande patience le résultat de cette délibération, c'est-à-dire, la chose du monde la plus insipide pour elle. Quant à moi, je fus si frapée de ce commérage...

EMILIE

(*pleurant,*)

Mais, Maman, si vous saviez comme on m'avait défendu de vous parler de rien qui pût vous appliquer, ou vous causer la plus légere émotion! On m'avait menacée de ne me pas laisser entrer ici de huit jours, si je vous disais quelque chose qui pût vous intéresser.

LA MERE.

Comment, Emilie, est-ce que vous prétendez jouer un rôle dans mon rêve ? Ou si la jeune persone vous a priée de parler à sa place, & de vous charger de son apologie ?

EMILIE.

Mais je crois, Maman, qu'elle en a besoin.

LA MERE.

Mon dessein n'était pas de vous affliger, & vous me rassurez beaucoup sur son compte. Car je vis clairement que sa pauvre mere (voyez un peu comme les meres sont promptes à s'alarmer !) supposait que sa fille, par je ne sais quelle fatalité, avait tout-à-coup changé de caractere, & pris les habitudes & le caquetage des femmes de chambre.

EMILIE.

C'est que vous n'avez pas rêvé le milieu, Maman.

LA MERE.

Quel eſt donc ce milieu ?

EMILIE.

C'eſt que cette mere, que vous avez bien raiſon d'aimer, tomba ſubitement malade & dans un ſi grand danger, que tout le monde la crut morte; & cela dans un moment où tous ſes parens & amis étaient en voyage ou à la campagne. Ah, ſi vous aviez vu la déſolation & le déſordre de la maiſon! Tout le monde ſe lamentait, perſone ne ſavait ce qu'il devait faire. Sa pauvre fille fut là pendant pluſieurs jours, ſans qu'on prît garde à elle, que pour la ranger dans un coin de la chambre de ſa bonne, d'où elle ne devait pas bouger. Quand ce danger fut paſſé, elle n'eut pas, comme je vous l'ai dit, la permiſſion de voir ſa mere, & elle n'eut pendant longtemps d'autre ſociété que celle des gardes & des femmes de chambre.

LA MERE.

Vous m'inspirez, ma chere amie, autant d'intérêt que de compassion pour cette jeune persone; mais vous me prouvez, aussi par ce côté, combien une éducation publique, si elle était heureusement instituée, serait préférable à l'éducation particuliere, puisque celle-ci peut exposer un enfant à un abandon subit par le défaut d'une seule persone.

EMILIE.

Vous dites vous-même, Maman, que les enfans sont comme la cire molle. Etes-vous étonée de trouver votre bâton de cire déformé, quand vous l'avez jeté par terre?

LA MERE.

Vous voulez dire, quand, malgré moi, ma main débile & défaillante l'a laissé échaper.

EMILIE.

Cela eſt vrai ; c'eſt comme cela que je devais dire.

LA MERE.

Je peux vous avoir dit que les enfans ſont, comme la cire, ſuſceptibles de bonnes & de mauvaiſes impreſſions ; & voilà pourquoi il eſt ſi important que les premieres impreſſions ne ſoient pas mauvaiſes. Mais quand les bonnes ſont reçues, il faut qu'elles durent & reſtent : car ſi le dernier venu peut toujours imprimer à la cire ce qu'il veut, elle prendra ſucceſſivement & indiſtinctement toutes les formes, bonnes ou mauvaiſes, & par conſéquent elle n'en gardera aucune, & ne ſera d'aucun prix. Je crois que la bonne cire ſe durcit à meſure qu'elle reçoit des impreſſions ſalutaires, & qu'il ne dépend plus de qui le veut, de les éfacer.

EMILIE.

Croyez-vous donc, ma chere Maman, que tout ſoit éfacé chez cette pauvre fille ?

LA MERE.

Je le crois ſi peu que, ſi je puis revoir ſa mere en rêve, je la raſſurerai de mon mieux ſur le compte de ſon enfant, & j'eſpere lui prouver qu'elle s'eſt alarmée beaucoup trop vîte.

EMILIE.

Que je vous aurai de l'obligation, ma chere Maman !

LA MERE.

Je ſais bien ce que ſa mere me dira.

EMILIE.

Quoi donc ?

LA MERE.

Elle me dira d'abord que les femmes qu'elle a à ſon ſervice ſont des perſones d'une affection & d'une honêteté éprouvées, & que ſi leur ſociété ne peut pas être utile à l'éducation de ſa fille,

elle ne redoute pas du moins que leur commerce lui ſoit nuiſible.

EMILIE.

Oh, elle a bien raiſon; Maman.

LA MERE.

Enſuite : Que, ſi elle s'eſt alarmée, ce n'eſt pas tant à cauſe du changement de ton de ſa fille ou de ſes ſujets de converſation, que de la perte de pluſieurs bonnes habitudes qu'elle lui connaiſſait, & qu'elle n'a plus retrouvées que pour le moins fort afaiblies.

EMILIE.

Quelles habitudes, ma chere Maman?

LA MERE.

Par exemple, elle prétendait que ſa fille s'était convaincue de très-bonne heure de l'importance d'être exacte & toujours prête à la minute, ſoit pour ſes occupations, ſoit pour ſes amuſemens. C'était-là une excellente impreſſion qu'on avait donnée à cette

cire. L'habitude contraire, outre les désagrémens journaliers auxquels elle expose, peut entraîner les plus grands inconvéniens dans les occasions essentielles. La jeune persone paraissait donc avoir contracté, d'après sa propre conviction, une exactitude à toute épreuve, & sa mere la comptait déja au nombre de ses qualités & des impressions inéfaçables.

EMILIE.

Eh bien?

LA MERE.

Eh bien, elle a cru s'apercevoir, dans la derniere partie de mon rêve, que cette qualité s'était éclipsée, que cette bonne habitude ne subsistait plus. D'où peut venir, me demandait-elle avec inquiétude, ce changement? Pourquoi a-t-elle toujours autre chose à faire, quand elle doit commencer celle qu'on lui propose? Pourquoi lui faut-il un quart-d'heure, avant de s'y

déterminer ? Comment arive-t-il que ſes occupations les plus habituelles lui paraiſſent toujours inattendues, & qu'elle ne ſoit jamais prête au moment convenable, elle qui était l'exactitude même ? Concevez-vous, continuait-elle, une cauſe à cette eſpece de diſtraction vague qui la fait ou lambiner ou bien agir avec précipitation, tandis qu'avant cette époque elle était toujours également éloignée de ces deux excès ?

EMILIE.

Ne regardez-vous pas cela, ma chere Maman, comme une ſuite de cet ahuriſſement où elle eſt tombée pendant ce milieu fatal que vous n'avez pas rêvé ?

LA MERE.

Je le croirai bien volontiers, ſurtout ſi cet ahuriſſement & ſes ſuites diſparaiſſent avec leur cauſe.

EMILIE.

Oh vous pouvez être bien sûre que cette petite fille fera tout ce qui dépend d'elle, pour rassurer une mere qu'elle aime plus que sa vie.

LA MERE.

Cependant j'avais oui dire que ce défaut, qui n'avait jamais été le sien, & dont la découverte imprévue a si fort affligé sa mere, avait été récemment poussé bien loin.

EMILIE.

Comment cela, Maman?

LA MERE.

Par exemple, elle s'était fait une loi invariable de ne jamais faire attendre une minute aucun marchand, aucun ouvrier. Car, tout enfant qu'elle était, elle sentait l'injustice impardonable, de disposer par caprice, par légéreté ou par dépenaillement & mauvais ordre, d'une portion de temps de cette espece d'hommes dont

le temps fait toute la richesse. Si chacun, disait-elle, a le droit de faire attendre un ouvrier dans son antichambre, & de lui faire perdre son temps, comment ce pauvre homme fera-t-il donc pour se tirer d'afaire & gagner sa vie ? Il en perd déja assez en courant continuellement d'un bout de Paris à l'autre; si l'on se permet encore de le faire attendre, il sera bien à plaindre. Ceux qui commettent cette injustice, continuait-elle, ne prétendent pas pour cela payer plus cher ou être plus mal servis que les autres. Que reste-t-il donc à l'ouvrier à qui l'on prend tous les jours un quart ou la moitié de sa journée ? Le seul parti, de regagner le temps perdu par la vîtesse & la négligence du travail; la nécessité par conséquent de faire mal. Car la dépendance où le pauvre est du riche & l'ouvrier de celui qui l'emploie, lui interdit toute

plainte, toute remontrance; & voilà comment l'injustice & l'insensibilité du riche détériorent le travail du peuple & corrompent son caractere. — Ces réflexions sensées faisaient bien du plaisir à la mere de la part de son enfant.

EMILIE.

Dites-vous, Maman, qu'elle faisait ces réflexions, ou bien qu'elle se conduisait comme si elle les avait faites?

LA MERE.

Peut-être sa mere faisait-elle les réflexions, & la fille se conduisait en conséquence.

EMILIE.

Qu'elle ait été en état de les faire, ou qu'elle les doive à sa mere, il n'est pas possible, Maman, qu'elle les ait oubliées.

LA MERE.

Et malgré cette impossibilité, il m'a été assuré qu'un pauvre ouvrier, après

avoir attendu un gros quart-d'heure, avait été renvoyé hier avec son ouvrage & remis au lendemain, & par conséquent obligé à deux courses au lieu d'une.

EMILIE.

Ah, c'est vrai, Maman. C'était mon cordonier qui m'apportait une paire de souliers; mais je vous assure qu'il n'a pas attendu plus de dix minutes.

LA MERE.

Mais la perte du temps ne consiste qu'en perte de minutes.

EMILIE.

Je suis sortie de ma chambre, & je lui ai dit: Monsieur Quintal, j'en suis bien fâchée; mais pourquoi venez-vous l'après midi? Je suis embarassée en ce moment; il n'est pas possible que je me fasse chausser.

LA MERE.

Qu'a-t-il dit à cela?

EMILIE.

Il m'a dit : Que cela ne vous fâche pas, Mademoiselle ; je reviendrai après demain à dix heures du matin sans faute.

LA MERE.

Il sait sans doute mieux chausser qu'il ne sait parler.

EMILIE.

Pardonez-moi, Maman ; il a été fort poli.

LA MERE.

C'est ce que je lui reproche. Moi, à la place de Monsieur Quintal, je vous aurais dit tout doucement : Savez-vous, Mademoiselle, quelle distance il y a de la rue Saint-Sauveur à la chaussée d'Antin ? Essayez une fois de venir à pied de votre maison dans ma boutique, pour vous faire chausser ; & je vous dirai : Je n'en ai pas le temps aujourd'hui, revenez demain. Nous verrons si vous serez bien con-

tente d'avoir fait votre course inutilement. Il n'y a cependant pas plus loin de la chaussée d'Antin à la rue Saint-Sauveur que de la rue Saint-Sauveur à la chaussée d'Antin, & je vous ai reçue tout de suite, dans ma boutique, c'est-à-dire, dans la piece d'honeur de ma maison, sans vous faire attendre dans une antichambre ou dans un corridor. Apparemment, aurais-je ajouté, que vous comptez me payer un tiers en sus du prix, pour tout le temps que vous me faites perdre. Si je ne suis pas venu ce matin, c'est que j'ai trouvé par-tout des persones aussi justes que vous ; dans chaque maison on m'a fait attendre, & pendant ce temps-là ma femme & mes cinq enfans attendent après le pain que vous & vos pareils leur enlevez.

EMILIE.

Ah, ma chere Maman, voilà une

cruelle leçon! Je vous promets bien qu'il ne perdra plus de sa vie, une minute avec moi, ni lui, ni persone.

LA MERE.

Et moi, je me réjouirai d'avoir retrouvé mon Emilie telle que je l'avais perdue, & de n'être pas dans le cas de partager les inquiétudes de cette pauvre mere de mon rêve.

EMILIE.

Il est bien juste, ma chere Maman, que vous n'ayez que des sujets de satisfaction, après tant de dangers & de soufrances.

LA MERE.

Quels étaient donc ces embaras, ma chere amie, qui vous forcerent de faire attendre & de renvoyer votre cordonier?

EMILIE.

Vous savez bien, Maman, que M. de Gerceuil, au sortir de chez vous, vint dans ma chambre avec ma tante.

LA MERE.

Vraiment, je l'avais oublié. Et vous apporte-t-il toujours des oranges ?

EMILIE.

Oh ; nous ne sommes plus si enfans, lui & moi. Mais il me dit qu'il était bien aise de me voir, & qu'à présent nous pouvions jaser ensemble, puisque vous vous portiez très-bien, & que cela irait mieux de jour en jour. Il avait son air ordinaire pour la premiere fois : car depuis son retour il passait toujours devant moi avec un air sombre & sans me parler. Savez-vous, me dit-il, que c'est aujourd'hui le dernier du mois ? Si Messieurs vos freres étaient ici, & que votre Maman fût assez forte, il y aurait eu un exercice, & vous seriez peut-être actuellement décorée de la croix. Moi, je lui répondis que j'y pensais, quand il m'avait fait l'honeur d'entrer chez moi, & que j'étais sur le point

de faire faire un exercice à ma poupée, à la petite s'entend, que nous appellons la niece; vous savez bien, Maman? Il me dit que c'était à merveille, que nous ne pouvions mieux célébrer la convalescence de Maman à la fin du mois. Que je ferais la gouvernante, que la niece ou la petite poupée répondrait à mes questions, & que lui il ferait le rôle de mon frere le Chevalier, & tâcherait de gagner la croix.

LA MERE.

A la poupée? Et vous dites qu'il n'y a plus d'enfant? Allez, votre ami aux oranges le sera à quatre-vingts ans.

EMILIE.

C'est ce que ma tante lui disait.

LA MERE.

Je parie qu'elle a haussé les épaules, votre tante.

EMILIE.

Un peu, Maman; mais elle a eu la complaiſance d'aſſiſter à l'exercice.

LA MERE.

Mais qui répondait donc pour la petite poupée ?

EMILIE.

C'eſt moi, Maman, qui répondais pour elle & qui souflais encore M. de Gerceuil : car il faiſait ſemblant de ne rien ſavoir, & je vous aſſure que, ſans moi, il n'aurait pas gagné la croix.

LA MERE.

Ainſi il l'a gagnée par ſupercherie, & vous avez fait une injuſtice criante à votre poupée ?

EMILIE.

Il eſt vrai, Maman, que les choſes ne ſe ſont pas paſſées bien loyalement. Mais je crois qu'on peut faire une injuſtice, ſans conſéquence, à une petite fille qui n'a qu'un cœur de carton.

LA MERE.

Je vois que vous deviez avoir bien des afaires à la fois. Faire d'abord les demandes, & puis les réponses pour la petite, & en soufler encore à un ignorant, qui répondait peut-être tout de travers.

EMILIE.

Tout juste, Maman, vous y êtes.

LA MERE.

Et quel était l'objet de l'exercice ?

EMILIE.

Oh, Maman, c'était sérieux. Il s'agissait des cinq sens.

LA MERE.

Vous avez raison; voilà un sujet sérieux & grave. Je suis bien fâchée de ne m'être pas trouvée à cet exercice. J'aurais appris, entre autres particularités, comment on peut faire trois rôles à la fois.

EMILIE.

Cela n'est pas bien difficile, ma

chere Maman. Voulez-vous en voir un échantillon ?... Mais non, cela vous fatiguerait peut-être.

LA MERE.

Au contraire, cela me reposera.

EMILIE.

Eh bien, ma chere Maman, quand je ferai la gouvernante, je me tiendrai à votre droite; puis je passerai à votre gauche, pour faire la niece ou la poupée; & quand je me placerai devant vous, ce sera pour soufler M. de Gerceuil, qui fait mon frere le Chevalier.

LA MERE.

Je crois qu'il faut d'abord retrancher ce dernier rôle. Outre que je ne me soucie pas qu'il gagne encore une fois la croix sans l'avoir méritée, il pourait embrouiller notre exercice de façon que ma faible tête fût hors d'état de le suivre.

EMILIE.

A la bonne heure, cela rendra mon

afaire

afaire bien aiſée. C'eſt domage que je n'aie pas le temps de tirer la petite de ſa boîte. Je la mettrais là à votre gauche, & ce ſerait comme hier.

LA MERE.

Il n'y manquerait alors que le grand enfant, pour faire le rôle de votre frere.

EMILIE.

S'il vient, Maman, vous verrez qu'il le prendra tout de ſuite.

LA MERE.

En attendant, vous avez parfaitement remédié à l'abſence de la poupée. En changeant de côté, ſuivant le rôle, vous me préſerverez de tout danger de m'embrouiller.

EMILIE

(*commence.*)

LA GOUVERNANTE.

Je crains bien, Mademoiſelle, que vous ne brilliez pas beaucoup aujourd'hui. Vous ne manquez pas d'eſprit, mais

vous y avez une certaine pareſſe qui vous fait tort.

LA POUPÉE.

Mais non, ma bonne, ce n'eſt pas pareſſe. Mais c'eſt qu'il y a des choſes que je comprends bien, qui me frapent tout de ſuite, & d'autres que je n'entends qu'à-peu-près. Dites-moi pourquoi je ne comprends pas tout.

LA GOUVERNANTE.

Dites-moi pourquoi vous pouvez atteindre avec votre main juſqu'à ce buſte de Henri IV, qui eſt placé là ſur cette cheminée.

LA POUPÉE.

C'eſt que c'eſt à ma portée.

LA GOUVERNANTE.

Et pourquoi ne pouvez-vous pas atteindre aux bobêches qui ſont dans les bras?

LA POUPÉE.

C'eſt que je ne ſuis pas aſſez grande.

LA GOUVERNANTE.

Eh bien, c'eſt la même raiſon qui fait

que vous comprenez de certaines choses, & que vous n'en entendez pas d'autres.

LA POUPÉE.

Comment, parce que je ne suis pas assez grande?

LA GOUVERNANTE.

Sans doute, Mademoiselle. L'esprit a besoin de se fortifier & de s'étendre comme le corps. Quand il est jeune, il n'a pas encore toute sa hauteur, il ne peut pas aller au delà d'une certaine portée; entendez-vous?

LA POUPÉE.

Ma bonne, je ne savais pas cela.

LA GOUVERNANTE.

C'est que vous ne réfléchissez jamais.

LA POUPÉE.

Je suis jeune, ma bonne; mon esprit ne peut pas aller au delà d'une certaine portée.

LA GOUVERNANTE.

Soit. Mais cette portée il faut l'étendre tous les jours.

LA POUPÉE.

Je ne demande pas mieux, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Je le crois; mais vous voudriez que cela vînt en dormant.

LA POUPÉE.

Je sais bien que cela ne peut pas venir en dormant, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Pourquoi pas?

LA POUPÉE.

C'est que quand on dort, on ne voit pas, on n'entend pas, & l'on n'a point d'idées.

LA GOUVERNANTE.

Par où l'esprit reçoit-il donc ses idées ou ses connaissances?

LA POUPÉE.

Par les sens.

LA GOUVERNANTE.

Et combien y a-t-il de sens?

LA POUPÉE.

Il y en a cinq.

LA GOUVERNANTE.

Je ne vous demande pas leurs noms ; c'est trop commun.

LA POUPÉE.

Je les sais pourtant au bout de mes cinq doigts.

LA GOUVERNANTE.

Il ferait beau voir que vous ne les sussiez pas !

LA POUPÉE.

Si vous me fâchez, je vous les nomme l'un après l'autre.

LA GOUVERNANTE.

Je n'en veux pas entendre parler.

LA POUPÉE.

A la bonne heure ; ce sera pour une autre fois.

LA GOUVERNANTE.

Et pourquoi dites-vous qu'on n'a point d'idées, quand on ne voit pas, quand on n'entend pas ?

LA POUPÉE.

C'est que je le crois.

LA GOUVERNANTE.

Quand je ferme les yeux, je suis aveugle, au moins pendant le temps que je les tiens fermés. Est-ce que je n'ai point pour cela l'idée des couleurs, du bleu, du jaûne, du rouge, du verd?

LA POUPÉE.

Vous en avez l'idée, ma bonne, parce que vous en avez vu auparavant, & qu'on vous a appris à les distinguer.

LA GOUVERNANTE.

Et si j'étais aveugle de naissance, je ne pourais donc pas me former une idée des couleurs?

LA POUPÉE.

Non, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Ni de la lumiere, ni du jour, ni des rayons du soleil?

LA POUPÉE.

Non, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Ni de la forme d'aucun objet?

LA POUPÉE.

Pardonez-moi, ma bonne. Je puis me faire une idée de la forme, en la touchant; ainsi je connais votre main avec ses cinq doigts, parce que je l'ai touchée de tous les côtés. Mais si j'étais aveugle, vous me diriez qu'elle est blanche, & je ne saurais ce que cela veut dire.

LA GOUVERNANTE.

Vous avez raison. — Vous voyez bien, Mademoiselle, quand vous dites bien, que je vous rends justice.

LA POUPÉE.

Grand merci, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Mais, quand j'ai le malheur d'être aveugle par accident, comment puis-je me faire une idée des couleurs que je ne vois plus?

LA POUPÉE.

C'est qu'apparemment vous en jugez comme un aveugle des couleurs.

LA GOUVERNANTE.

Point de plaiſanteries, s'il vous plaît. Vous prenez mal votre temps, quand il s'agit de parler ſérieuſement & de réfléchir.

LA POUPÉE.

C'eſt, ma bonne, que vous vous formez une idée des couleurs d'après votre ſouvenir. On vous dit qu'une étofe eſt rouge, & vous vous rappellez comment était cette couleur dans le temps que vous pouviez la voir.

LA GOUVERNANTE.

Voilà ce qui s'appelle répondre. Ainſi pour former des idées, il ne faut pas ſeulement des ſens, il faut de la mémoire?

LA POUPÉE.

Sans doute, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Et la mémoire ſupplée à la préſence des objets?

LA POUPÉE.

Vous voulez dire qu'elle tient lieu de leur présence ?

LA GOUVERNANTE.

C'est cela. Et si je n'avais point de mémoire, pourais-je me former des idées ?

LA POUPÉE.

Je ne le crois pas, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Je commencerais une phrase, & avant de l'avoir achevée, je ne me souviendrais déja plus de son commencement.

LA POUPÉE.

Et adieu les idées de ma bonne !

LA GOUVERNANTE.

Vous voyez donc bien que la mémoire ou la faculté de retenir les impressions reçues, est comme un sixieme sens, sans lequel les cinq autres ne serviraient pas à grand'chose.

LA POUPÉE.

Oui, ma bonne. Elle est comme la

gardiene de la maison, qui a les provisions sous sa clef.

LA GOUVERNANTE.

Vous dites bien, mon chou; venez que je vous embrasse.

LA POUPÉE.

Et si j'étais sourde de naissance?

LA GOUVERNANTE.

Vous ne pouriez vous former aucune idée des sons, ni par conséquent des langues, qui ne sont que des sons modifiés de mille manieres diverses.

LA POUPÉE.

Je ne pourais donc pas parler, ma bonne?

LA GOUVERNANTE.

Les enfans n'apprénent à parler qu'en imitant les sons de ceux qui les élevent, & en retenant la signification qu'on y atache. Or, si vous n'avez jamais entendu un son, comment ferez-vous pour l'imiter?

LA POUPÉE.

Tous les ſourds de naiſſance ſont donc muets ?

LA GOUVERNANTE.

Sans doute.

LA POUPÉE.

Mais, ma bonne, ce n'eſt pourtant pas avec les oreilles qu'on parle ?

LA GOUVERNANTE.

Ils ſont muets, parce qu'ils ne ſavent pas qu'ils peuvent parler, & qu'il ne reſte aucun moyen de le leur faire ſavoir.

LA POUPÉE.

J'en ſuis bien fâchée pour eux, ma bonne. Et tous les muets ſont-ils pareillement ſourds ?

LA GOUVERNANTE.

Si vous vouliez réfléchir, vous m'épargneriez ces queſtions. On peut être muet par quelque vice ou obſtacle dans l'organe de la parole, qui n'influe en rien ſur l'organe de l'ouïe, entendez-vous ? Que cet obſtacle ſoit durable ou paſſager,

qu'il puisse se détruire ou non, il ne vous empêche point d'entendre.

LA POUPÉE.

C'est clair, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Quand vous serez plus avancée, je vous menerai chez M. l'Abbé de l'Epée, pour assister aux exercices des sourds & muets de naissance.

LA POUPÉE.

Je ne connais pas ce monsieur. Qu'est-ce qu'il fait donc de bon?

LA GOUVERNANTE.

C'est un citoyen qui s'est généreusement dévoué à l'instruction de ces infortunés qui sont privés de l'ouïe & de la parole. Il a formé une école en leur faveur, où il leur apprend par des signes à comprendre les discours qu'ils ne peuvent entendre, à y répondre par écrit, & même à parler.

LA POUPÉE.

Oh, ma bonne, je voudrais voir cela;

LA GOUVERNANTE.

Comme je ne l'ai pas encore vu moi-même, il faut attendre que votre esprit soit à la hauteur des bobêches.

LA POUPÉE.

Je ne vous entends pas, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

C'est-à-dire, qu'il ait dépassé le buste de Henri IV.

LA POUPÉE.

Je ne vous entends pas, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Tête de linote! Vous avez déja oublié ce que nous avons dit sur ce que votre main peut ou ne peut pas atteindre.

LA POUPÉE.

Ah, je m'en souviens, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Ne l'oubliez donc plus.

LA POUPÉE.

Je suis toujours bien aise, ma bonne, d'avoir cinq sens. Cela est bien commode.

Cela apporte bien des idées à l'esprit. Et puis la mémoire les lui garde. Et puis il les tourne & les retourne en tout sens, & fait des raisonemens à perte de vue. Mais, ma bonne, qu'est-ce que c'est que l'esprit?

EMILIE

(*après une pause.*)

Maman, qu'est-ce qu'il faut répondre?.. J'avais bien besoin de lui faire cette question!.. Je me suis embourbée là, comme une franche étourdie... Il serait pourtant bien honteux pour une gouvernante de rester court vis-à-vis d'une morveuse.

LA MERE.

Mais cela m'arive tous les jours avec vous. M'en voyez-vous honteuse?

EMILIE.

Mais il ne tenait qu'à moi de lui faire demander toute autre chose.

LA MERE.

C'est donc un grand malheur de

dire : Je ne sais pas cela ? Moi, je lui aurais répondu tout simplement : Mon chou, cette question a embarassé de plus grands esprits que vous & moi. Elle n'est pas seulement au dessus du buste de Henri IV, mais même au dessus de la bobêche. Ainsi laissez-moi en repos.

EMILIE.

Entendez-vous, petite morveuse ? Je vous y répondrai en temps & lieu. Aujourd'hui j'en ai assez, & vous m'avez harassée.

LA MERE.

C'est sans doute pour conserver la morgue de gouvernante, que vous lui faites cette promesse ? Au reste, je vous crois, quand vous vous dites harassée. Vous devez être en nage. Je ne me doutais pas qu'un exercice de poupée fût une chose si laborieuse. Faire la maîtresse & l'écoliere à la fois ! Changer à chaque instant de place & de ton !

Je vous aſſure, ma chere amie, que vous avez gagné bien des croix, ſans vous excéder à ce point.

EMILIE.

Il ne s'agit, comme vous voyez, ma chere Maman, que d'un demi-tour à droite ou à gauche, ſuivant qu'on eſt maîtreſſe ou écoliere.

LA MERE.

Oui; mais changer de voix comme de place! Cela doit fatiguer, ſur-tout la petite ayant la voix ſi claire.

EMILIE.

C'eſt qu'elle eſt encore bien jeune. Il fallait bien marquer la différence des perſonages.

LA MERE.

La viteſſe dont vous changiez de voix & de rôle, m'a fait faire une bonne épreuve de la bonté de ma tête. Je vous aſſure que je ne l'aurais pas ſoutenue, il y a trois ou quatre jours.

EMILIE.

Ah, ma chere Maman, je vous ai fatiguée peut-être!

LA MERE.

Au contraire, vous m'avez fait grand plaisir. Mais si la petite a répondu hier comme aujourd'hui, je ne conçois pas comment vous avez eu le cœur de la frustrer de la croix.

EMILIE.

Oh, hier elle répondait tout de travers, parce que je voulais faire gagner la croix à mon frere, le Chevalier. Vous savez bien qui je veux dire?

LA MERE.

Tenez, voilà qu'on vient nous séparer. Votre souper est servi.

EMILIE.

Quoi, déja?

LA MERE.

Il n'y a si bonne compagnie qui ne soit obligée de se séparer.

EMILIE.

Voilà le mal.

LA MERE.

Mais bientôt nous nous réunirons pour ne plus nous quiter.

EMILIE.

Dormez donc bien, ma chere Maman, pour que ce moment arive vîte, vîte. J'espere au moins qu'on ne me reprochera pas ma pauvre petite soirée d'aujourd'hui.

LA MERE.

Allez, ma chere amie, & dormez sans inquiétude... Bon soir, bon soir, ma chere Emilie... Ah, revenez, que je vous embrasse encore une fois!

DIX-HUITIEME CONVERSATION.

LA MERE.

AH, vous voilà de retour, Emilie! Eh bien, comment tout cela s'est-il passé?

EMILIE.

A merveille, Maman, à merveille.

LA MERE.

Contez-moi cela, je vous prie.

EMILIE.

D'abord en arivant chez le pere Noël, je l'ai trouvé sur l'escalier qui venait au devant de moi. Il avait un habit tout neuf; il était beau, Maman, comme un patriarche. Il m'a dit: Mademoiselle, je reconnais bien les bontés de Madame votre mere, qui vous permet d'honorer la noce de ma fille de votre présence. Vous assisterez à

la bénédiction nuptiale, & votre présence leur attirera la bénédiction divine : car les prieres des enfans, comme vous, sont d'une grande efficacité. Je suis entrée, j'ai trouvé toute la noce assemblée. Les mariés se sont avancés vers moi. Je vous assure, Maman, que Babet était bien jolie. Elle avait un air si modeste, & son prétendu est sûrement un brave garçon. J'ai tiré les deux gobelets d'argent de la poche de mon tablier, & je les ai priés de les accepter pour leur ménage. Quand ils ont vu les chifres d'Etienne Herselin & d'Elisabeth Noël, & quand on leur a expliqué que c'étaient les chifres de leurs noms confondus ensemble, Babet a voulu me baiser la main, & m'a demandé de faire graver mon chifre ou mes armes de l'autre côté, afin, disait-elle, de pouvoir se glorifier de ses gobelets toute sa vie. Je l'ai embrassée, & Madame la Maréchale est

entrée. Oh, Maman, c'eſt une dame vraiment reſpectable. Comme elle a grand air, tout âgée qu'elle eſt! Tout le monde était embaraſſé & ne ſavait où ſe fourer; le pere Noël ſeul, avec ſon air de patriarche, n'a pas perdu contenance. Comment, a-t-il dit, Madame la Maréchale, vous venez dans ce taudis ſans nous prévenir? Vous voulez reſſembler en tout à notre Seigneur, qui ne dédaignait pas, dans l'occaſion, d'entrer ſous le toit humble du pauvre, afin de manifeſter ſa bonté divine. Vous n'y penſez pas, pere Noël, a répondu Madame la Maréchale. Etienne Herſelin eſt mon filleul, il eſt né chez moi. Son pere, Pierre Herſelin, a été mon jardinier pendant trente ans. Il a ſuccédé à ſon pere. C'eſt un Herſelin de la vieille roche pour la probité, le travail & la bonne conduite. J'ai fait ſon mariage avec votre fille ſur ſa réputation & ſur la vôtre, & je ne viendrais pas aſſiſter à la noce!

Après cela elle a salué tout le monde. Elle a voulu savoir le nom & le degré de parenté de chacun. Tout le monde a voulu lui baiser la main. Elle a embrassé la mariée. Elle m'a fait aussi l'honeur de m'embrasser, & m'a dit... mais avec une bonté!.. qu'elle était bien aise de faire connaissance avec moi, & qu'elle espérait vous convaincre, Maman, que nous étions voisines, puisqu'il n'y avait pas cinq quarts de lieue de votre maison à son château.

LA MERE.

Et qu'avez-vous dit à tout cela?

EMILIE.

Maman, j'ai fait une profonde révérence, comme vous me l'aviez recommandé, dans le cas où elle viendrait à la noce. Mais quand vous ne me l'auriez pas dit, je l'aurais fait également : car je me suis senti tout de suite une grande vénération pour elle.

LA MERE.

C'eſt un ſentiment que tous ceux qui la connaiſſent, partagent avec vous.

EMILIE.

Après cela on s'eſt mis en marche vers la paroiſſe. Madame la Maréchale y avait déja envoyé ſon caroſſe. Elle a voulu être de la proceſſion. Elle a mis le pere Noël entre elle & moi, & nous avons marché derriere les nouveau-mariés. Chemin faiſant, elle m'a dit, qu'elle ne ſortirait pas du village, ſans vous avoir vue, parce qu'elle avait une grâce à vous demander. Le pere Noël a dit auſſi qu'il fallait bien que la noce allât vous rendre ſes reſpects, puiſque votre ſanté ne vous avait pas permis de l'honorer de votre préſence.

LA MERE.

Ainſi il faudra nous attendre à re-

cevoir bien du monde cette après-midi ?

EMILIE.

Sans compter peut-être les brioches, les fruits & les fleurs ; car une noce de jardinier est bien riche en tout cela.

LA MERE.

Sur-tout quand c'est le jardinier de Madame la Maréchale. Après ?

EMILIE.

Nous sommes arivés à l'église dans le plus bel ordre. C'était, je vous assure, Maman, une procession à voir, sur-tout par le beau soleil qu'il fait. Tout le bas clergé était rangé dans le chœur en habit de cérémonie, pour faire honeur au pere Noël qui est fort considéré, comme vous savez. Monsieur le Curé est sorti de la sacristie, il a salué Madame la Maréchale. Il a donné la bénédiction nuptiale aux mariés ;

mariés, & leur a fait une très-belle exhortation.

LA MERE.

Qui a fait pleurer tout le monde?

EMILIE.

Tout le monde, non; mais le pere Noël s'est essuyé les yeux deux ou trois fois. Pour le marié, je n'ai pas pu le voir; mais Babet, Maman, depuis l'instant qu'elle s'est approchée de l'autel, a pleuré, oh, elle a pleuré! ses yeux étaient deux fontaines.

LA MERE.

Et vous?

EMILIE.

Moi, Maman, je n'ai pas pleuré; mais j'étais bien attentive.

LA MERE.

Cependant vous avez abrégé le récit des cérémonies de l'église, plus que je ne comptais. J'espérais que vous ne me feriez pas grâce d'une salutation, d'une inclination de tête, d'une atitude.

EMILIE.

C'eſt que j'ai craint de vous ennuyer peut-être.... Et puis, le plus beau n'eſt pas encore venu.

LA MERE.

Voyons donc le plus beau.

EMILIE.

Après la cérémonie nous ſommes retournés à la maiſon du pere Noël dans le même ordre, excepté Madame la Maréchale, qui a dit qu'elle avait une viſite à faire dans le voiſinage, mais qu'elle allait bientôt revenir. Nous avons trouvé un très-bon déjeûner; il y avait des petits-pâtés excellens.

LA MERE.

Eſt-ce là le plus beau?

EMILIE.

Un peu de patience, ma chere Maman, je vous en prie. Monſieur

le Curé eſt arivé. Tout le monde l'a entouré, comme de raiſon. Il a dit : « Ecoutez-moi , Etiene Herſelin, » & vous, Eliſabeth Noël. Madame la » Maréchale , dont les largeſſes & les » charités ſont la conſolation & la bé» nédiction de tout ce canton , me » charge de vous remettre un contrat » de cinq cens livres de rente, comme » un préſent de noces de ſa part. Sa» chez que la majeure partie de ceux » qui travaillent à la vigne du Seigneur » en ce royaume, ne jouit pas d'un » revenu auſſi conſidérable, que celui » que vous devez à la grande généro» ſité de votre bienfaitrice. Mais comme » ſa ſageſſe égale ſa bonté , elle ne » veut pas que ce revenu ſerve aux be» ſoins de votre ménage, & par con» ſéquent à vous rendre moins labo» rieux : vous devez pourvoir à vos » beſoins par le fruit de votre travail ; » c'eſt la loi du Seigneur. Madame la

» Maréchale veut que la rente dont elle
» vous gratifie, ſoit employée tous les
» ans, d'après mon conſeil & notre com-
» mune déciſion, à l'acquiſition de quel-
» que portion de terre à votre bien-
» ſéance, & qui puiſſe vous ſervir,
» avec le temps, de propriété & de re-
» traite dans vos vieux jours., afin que
» ſi votre mariage eſt béni, comme nous
» l'eſpérons, ces portions de terre
» puiſſent devenir l'héritage de vos nom-
» breux enfans, & vous rendre cher
» votre état, auquel dieu a particuliére-
» ment ataché ſa bénédiction, par le con-
» tentement qui en eſt le partage, par la
» pureté & l'innocence des mœurs, la
» ſécurité d'une bonne conſcience, la
» ſanté du corps & de l'ame ».

LA MERE.

Vous avez raiſon, ma chere amie, voilà ſans contredit le plus beau, & je ſuis bien aiſe que vous l'ayez ſi bien retenu.

EMILIE.

Vous savez bien, Maman, que je retiens volontiers ce que dit notre Pasteur. J'ai trouvé, comme vous, ce discours fort beau; aussi il a fait pleurer Babet de plus belle. Monsieur le Curé l'a fini, en leur mettant la main sur la tête, & en leur disant: Que dieu vous la conserve... c'est-à-dire, la santé du corps & de l'ame. Bénissez le nom de dieu & de votre bienfaitrice.

LA MERE.

C'est ce qu'ils ont fait apparemment?

EMILIE.

Tout le monde a comblé Madame la Maréchale de louanges & de bénédictions; & en vérité, Maman, je commence à croire qu'elle ne s'est absentée que pour n'en être pas témoin, & pour laisser à Monsieur le Curé le temps de faire sa commission.

LA MERE.

Eſt-elle reſtée long-temps abſente ?

EMILIE.

Plus d'une heure. Je ſuis même partie avant ſon retour, mais je l'ai rencontrée dans la rue qui revenait. Elle a fait arrêter ſon caroſſe, & m'a dit : Quoi, vous quitez déja la noce ? Cela n'eſt pas bien. Mais j'eſpere vous revoir bientôt & pour plus long-temps. Ainſi, Maman, attendez-vous à la voir ariver ici tantôt avec toute la noce.

LA MERE.

Oh non, vous ne la verrez plus aujourd'hui ; car elle ſort d'ici. Tout le temps que vous avez paſſé chez le pere Noël après l'égliſe, elle l'a paſſé ici.

EMILIE.

Pourquoi donc m'a-t-elle dit : J'eſpere vous revoir ? Et cette grâce, Maman, qu'elle ſe propoſait de vous demander ?

LA MERE.

Ah, cette grâce! C'en est une qu'elle veut vous acorder.

EMILIE.

Comment donc?

LA MERE.

Elle aura Dimanche prochain toute la noce chez elle, & elle désire que nous en soyons, vous & moi, & que nous lui menions notre Pasteur.

EMILIE.

Ah, Maman, faisons cela. Nous aurons d'abord un agréable voyage avec notre brave Pasteur, sans compter la journée...

LA MERE.

Qui aura bien son prix, n'est-ce pas? Et si ma santé ne me permet pas d'y aller, elle veut toujours que je vous envoie avec Monsieur le Curé & votre bonne.

EMILIE.

Et avez-vous acordé cette grâce?

LA MERE.

Comment refuser quelque chose à une femme si respectable ?

EMILIE.

Je crois, ma chere Maman, que je puis prendre la moitié de la reconnaissance sur mon compte.

LA MERE.

Vous pensez donc que cette journée vous amusera ?

EMILIE.

Oh beaucoup ; je vous en donne ma parole avec toute confiance.

LA MERE.

Cependant il me semble que vous êtes partie ce matin pour la cérémonie, d'un air beaucoup plus gai que celui que vous en rapportez.

EMILIE.

Cela peut être, Maman. C'est que

je croyais un jour de mariage beaucoup plus gai en effet.

LA MERE.

Et sur quoi fondiez-vous cette opinion ?

EMILIE.

Mais, Maman, c'est le jour qui acomplit ce que tout le monde désire. C'est donc le cas d'être gai.

LA MERE.

Vous avez raison. Mais en acomplissant le désir de tout le monde, ce jour commence une époque inconnue, & cependant la plus décisive de notre vie. Il enleve le rideau qui nous cachait l'avenir, il nous force d'y porter nos regards : & qui peut fixer ce lointain, où tout est indécis, où tout est vague, sans se sentir troublé, sans éprouver une terreur secrete ? Ce jour vous fait contracter un engagement éternel ! Cela est-il assez

redoutable pour des êtres fugitifs, passagers, inconstans, faibles & variables, comme nous? Un engagement éternel qu'il ne dépend plus de vous de rompre, quelles qu'en soient les suites! Si cet engagement est malheureux, il dispose du bonheur de toute votre vie; s'il est heureux, son commencement vous avertit, dès à présent & malgré vous, de sa fin, puisque tout ce qui commence doit nécessairement aussi finir. L'inévitable loi à qui tout ce qui respire est soumis, mettra un terme à cette union si tendre, sur laquelle le bonheur de votre vie était fondé, & laissera dans les regrets & dans les larmes celui qui aura eu le malheur de survivre.

EMILIE.

Ah, Maman, comme tout ce que vous dites est triste! Heureusement je suis partie ce matin pour la maison

du pere Noël, sans penser à rien de tout cela.

LA MERE.

C'est que ce n'était pas vous qui deviez vous marier.

EMILIE.

Vous croyez donc que Babet a fait toutes ces réflexions ?

LA MERE.

Ou distinctement ou confusément, suivant que l'habitude de se rendre compte de ce qui se passe dans son cœur & dans sa tête, est plus ou moins perfectionée chez elle. Je crois que dans les situations importantes de la vie les vraies pensées, les vrais sentimens se présentent à-peu-près uniformément, à tout le monde, sans distinction d'état, & que le rafinement n'y ajoute que très-peu de chose.

EMILIE.

Je ne ſuis donc plus étonée ſi Babet qui était la plus grande rieuſe du village, n'a fait que pleurer pendant toute la cérémonie.

LA MERE.

Vous convenez qu'un jour de mariage eſt un jour à grandes & profondes réflexions : or la gaité n'eſt pas préciſément l'enfant de la réflexion. D'ailleurs on prétend que les plus grandes rieuſes ſont auſſi celles qui pleurent le plus aiſément.

EMILIE.

Cela fait pourtant les deux extrêmes.

LA MERE.

Mais qui partent de la même ſource, c'eſt-à-dire, de la ſenſibilité, ou d'une grande facilité de s'affecter & de s'émouvoir.

EMILIE.

Tant mieux, Maman. Cela me fait

espérer que Babet, après la noce, recommencera à rire comme auparavant.

LA MERE.

Je l'espere aussi. Nous serions des créatures bien misérables, si l'idée de l'avenir & de ses incertitudes nous obsédait au point de nous troubler sans cesse dans nos devoirs & dans la jouissance du présent.

EMILIE.

C'est ce que je pensais tout à l'heure; je me disais tout bas : Dieu me préserve de soulever ce rideau de l'avenir!

LA MERE.

Les persones sages le soulevent de temps en temps.

EMILIE.

Mais, Maman, puisque l'avenir est incertain, & qu'on devient triste en y regardant, pourquoi s'en oc-

flexions philosophiques à propos des pleurs de notre mariée ; & ses larmes n'ont peut-être d'autre cause que la peine qu'elle ressent, de quiter la maison de son pere ; & de s'en aller demeurer à cinq quarts de lieue.

EMILIE.

C'est bien suffisant, ma chere *Maman*, & je suis très-aise de n'être pas témoin ce soir de la séparation. Cela sera encore des pleurs & des sanglots que j'entends d'ici.

LA MERE.

C'est l'histoire de la vie humaine. On ne peut réunir tous les objets de son atachement dans un centre commun, & rarement il vous arive un bonheur qui ne vous oblige au sacrifice d'aucun autre.

EMILIE.

Cela n'est pas trop bien arangé au moins... Ah, Maman, la belle estampe

& le beau cadre ! Où avais-je donc les yeux, pour ne m'en pas appercevoir depuis une heure ?

LA MERE.

Vous les aviez laissés chez le pere Noël, & ils y avaient assez d'occupation.

EMILIE.

Voilà une bien belle estampe, Maman !

LA MERE.

Ce n'est pas une estampe, c'est un dessin.

EMILIE.

On vous l'a donc envoyé de Paris, ou vous l'avez acheté pendant mon absence ?

LA MERE.

Il n'est pas à moi. C'est Madame la Maréchale qui me l'a apporté. Comme il m'a paru intéressant, je lui ai demandé la permission de le garder jus-

qu'à votre retour, pour vous le montrer ; elle le fera reprendre tantôt.

EMILIE.

C'est donc elle qui l'a acheté ?

LA MERE.

Il ne lui apartient pas non plus : il est à Madame la Duchesse d'***, sa cousine, pour qui un de ses amis l'a fait faire à son insu, d'après une aventure qui lui est arivée.

EMILIE.

Vous la savez, Maman, cette aventure ?

LA MERE.

Madame la Maréchale vient de me l'apprendre.

EMILIE.

Ah, ma chere Maman, dites-la moi, afin que je la sache aussi.

LA MERE.

Je vous attendais au contraire, pour vous prier de me la conter.

EMILIE.

Comment puis-je vous conter ce que je ne ſais point ?

LA MERE.

En regardant le deſſin. S'il eſt bien fait, vous devez en deviner le ſujet ſans difficulté.

EMILIE.

Voyons donc, Maman, puiſque vous voulez que je ſois forciere.... Voilà d'abord une femme couchée.... Eſt-ce Madame la Ducheſſe ?... Oh, non ; elle eſt couchée ſur de la paille. C'eſt un mauvais grabat que cela... Et puis, ſa chambre... C'eſt un angar... Maman, cette femme eſt dans la peine... Eſt-elle malade, eſt-elle en ſanté ? je n'en ſais rien... Je la crois malade, puiſqu'elle eſt couchée... Mais il lui eſt arivé ou un grand bonheur ou un grand malheur, car elle leve les bras au ciel... Eſt-ce pour

le remercier ou pour se lamenter ? je ne le sais pas.

LA MERE.

Voyons un peu qui est à côté de son grabat.

EMILIE.

C'est sa garde peut-être... Oh non ; elle est trop bien mise ; c'est une dame.

LA MERE.

Je crois qu'une femme couchée sur de la paille n'est pas trop en état de faire les frais d'une garde.

EMILIE.

Je ne sais ce que je dis, Maman. C'est Madame la Duchesse, cela... Sur quoi est-elle donc huchée ?

LA MERE.

Sur un tabouret de bois, qu'on nomme communément escabeau.

EMILIE.

La croyez-vous bien à son aise ?

LA MERE.

Non ; mais elle n'eſt pas peut-être entrée dans cet angar, pour y être à ſon aiſe. Au reſte, je l'aimerais autant debout, qu'aſſiſe comme elle eſt ; elle en aurait eu l'air plus noble & d'un plus grand caractere, & cela n'eſt pas à négliger dans un deſſin.

EMILIE.

Pourquoi donc eſt-elle penchée, comme cela ?... Ah, c'eſt qu'elle s'informe de la ſanté de cette pauvre femme ; je vois cela... Ou bien, elle la conſole : car ce geſte de ſa main prouve qu'elle lui parle... avec beaucoup de bonté même... Et puis, voilà une jeune demoiſelle aſſiſe ſur un cofre... Elle eſt bien parée... Je gage que c'eſt la fille de Madame la Ducheſſe... Il faut que l'hiſtoire ſoit arivée du temps des plumes ; il n'y a qu'à voir la coëfure de Mademoiſelle.

LA MERE.

Mais le temps des plumes était hier, ce me semble? Vous en parlez comme du siecle passé.

EMILIE.

D'hier, non, ma chere Maman; d'avant-hier, à la bonne heure... Au reste, la plume ne la rend pas plus gaie. Elle est peinée de tout ce qu'elle entend... Je crois qu'elle pleure... Ah, c'est cette grande fille devant elle, qui pleure bien amérement... Celle-là, c'est la fille de la pauvre femme, j'en suis sûre... Je trouve, Maman, un air de bonté & de compassion à la fille de Madame la Duchesse, qui me touche. Elle tient la pauvre fille par la main; elle lui dit apparemment: Venez vous asseoir à côté de moi, afin que je vous console... Vous me direz, Maman, qu'elles sont toutes deux assez grandes, pour avoir un lendemain.

LA MERE.

Et ce lendemain ne promet, à ce qu'il paraît, rien de consolant.

EMILIE.

En revanche, voilà deux garçons dans ce coin, qui n'y pensent guere.

LA MERE.

Pour le plus petit, je vous l'acorde. Il mange, je crois, une pomme, & joue avec un chat. Il peut avoir soufert; mais il n'a point de souci, ce me semble.

EMILIE.

Vous direz encore, Maman, que c'est un privilege de son âge.

LA MERE.

Que son frere a déja perdu.

EMILIE.

Il tricote, je crois.

LA MERE.

Et il a l'air bien triste, autant qu'on en peut juger.

EMILIE.

Il n'est pourtant pas si grand que sa sœur.

LA MERE.

C'est que l'idée du lendemain commence de bonne heure pour les enfans des malheureux.

EMILIE.

Qu'est-ce qu'il y a donc derriere la tête de la pauvre fille ?

LA MERE.

C'est une lampe du côté droit de la femme couchée, qui éclaire les deux principales figures : le reste de la scene est dans l'ombre.

EMILIE.

Je suis comme vous, Maman ; je n'aime pas Madame la Duchesse huchée comme elle est. J'aurais voulu là une belle figure à la Raphaël ; vous m'entendez bien ?

LA

LA MERE.

Qui peut-être n'aurait pas bien fidélement rendu la figure de cette femme respectable ; mais qui aurait parfaitement bien exprimé le caractere de noblesse, de générosité & de bienfaisance, qu'on remarque dans toutes ses actions.

EMILIE.

Elle ressemble donc à Madame la Maréchale ?

LA MERE.

On peut dire, sans blesser la vérité, que ces vertus sont héréditaires dans cette maison ; & c'est lorsqu'on voit cette élévation de sentimens se perpétuer de génération en génération, qu'on est tenté de ne pas regarder le préjugé de la naissance comme tout-à-fait chimérique.

EMILIE.

Mais, Maman, la naissance ne dépend pas de nous ?

LA MERE.

Voilà pourquoi le pere Noël n'est resté que l'homme de poids, l'homme de conseil & de considération, le premier homme, en un mot, de son village. Si le sort l'eût fait naître cousin ou frere de Madame la Duchesse d'*** , il eût été sans doute l'exemple & le modele de la cour.

EMILIE.

Le sort n'a donc pas été juste envers lui?

LA MERE.

Pas plus qu'envers ceux qui, dépourvus de mérite, sont condamnés à porter un nom illustre.

EMILIE.

Oui, je conçois que cela doit être bien à charge.

LA MERE.

Et vous concevez aussi qu'une naissance illustre n'est pas un mérite,

mais un avantage ; quand on en est digne, s'entend.

EMILIE.

Vous m'avez cependant dit tant de fois que c'était sotise, de s'enorgueillir de sa naissance.

LA MERE.

S'enorgueillir d'un avantage qui n'est dû qu'au hazard, c'est sotise ; mais se souvenir de sa naissance, &, pour ne pas dégénérer de ses aïeux, avoir toujours présens les grands exemples qu'ils ont laissés à leur postérité, c'est la noble & vertueuse coutume d'un cœur généreux & élevé.

EMILIE.

Et c'est une coutume à contracter ; n'est-il pas vrai, ma chere Maman ?

LA MERE.

Vous connaissez le pouvoir de l'exemple en général. Plus les exemples sont près de nous, plus leur efficacité doit augmenter ; jugez de leur

force, lorſque nous pouvons les choiſir, dans notre propre famille. De combien de nobles déſirs ne doit-on pas ſe ſentir embrâſé, quand on peut dire : La liſte de mes ancêtres eſt remplie de noms révérés, de noms chers à la patrie ; quand on a le bonheur de compter parmi eux des héros & des modeles !

EMILIE.

Ah, ma chere Maman, je penſerai à cela toute la journée, & peut-être toute la nuit.

LA MERE.

Et n'oubliez pas que j'ai quelquefois oui dire aux perſones dignes d'un nom illuſtre, Tels ſont les devoirs, mais jamais, Tels ſont les droits de mon rang ou de ma naiſſance.

EMILIE.

C'eſt qu'on ne leur conteſte peut-être rien.

LA MERE.

Eh bien, c'est une raison pour se mettre du nombre de ceux, auxquels on ne conteste rien.

EMILIE.

Et quand on n'a point de liste, Maman?

LA MERE.

On jouit d'un autre avantage précieux; celui d'illustrer un nom obscur par ses talens & ses vertus, & de l'agréger à la liste des noms chers à la patrie. L'usage assigne à l'homme de qualité & de naissance un rang distingué dans la société; mais la considération publique éleve au dessus celui qui doit tout à lui-même & rien à ses aïeux; elle l'éleve surtout au dessus de cette foule sans ame & sans mérite, pour qui un nom illustre n'est qu'un fardeau, qu'un sujet de reproche.

EMILIE.

Cela est juste aussi.

LA MERE.

Vous voyez qu'il vaut mieux commencer une liste, que d'y faire tache.

EMILIE.

Oh, cela est indubitable. Mais, Maman, le pere Noël ne commencera pas de liste.

LA MERE.

Non. Il n'aura pour témoins de ses vertus que vous & moi, & nos éloges à coup sûr ne parviendront pas jusqu'à la postérité. Heureusement l'illustration du nom peut être la noble ambition d'un grand cœur, mais elle n'est aucunement nécessaire au bonheur. On dirait même que le bonheur aime à être ignoré & à habiter de préférence l'asyle obscur de la médiocrité.

EMILIE.

Voilà pourquoi Monsieur le Curé

leur a si bien dit que la providence leur avait donné le contentement en partage.

LA MERE.

C'est ce que j'allais vous rappeller, pour vous rassurer sur le lot du pere Noël. J'étais étonée que vous l'eussiez sitôt oublié.

EMILIE.

Et le contentement, Maman, est le cousin germain du bonheur?

LA MERE.

Oh, très-germain : ainsi nous pouvons être parfaitement tranquilles sur le sort du pere Noël. Mais à force de jaser, nous voilà un peu loin de notre dessin.

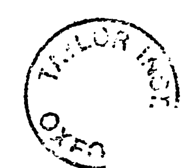
EMILIE.

Ne perd pas son temps qui jase avec vous, ma chere Maman.

LA MERE.

Et que dirons-nous à l'auteur du dessin, s'il se met à jaser avec nous?

P 4



EMILIE.

Je lui dirai d'abord : Monſieur, rangez, je vous prie, cet eſcabeau dans un coin ; mettez Madame la Ducheſſe debout & droite, & faites-nous-en une figure à la Raphaël.

LA MERE.

Même par le dos, ſi cela vous convient. Car, lorſque le grand caractere eſt dans votre figure, il ſe fait ſentir, de quelque maniere que vous la placiez.

EMILIE.

Ah, je ſais cela, par exemple. Je me ſouviens de ce tableau que nous avons vu enſemble, où Jéſus-Chriſt reſſuſcite Lazare. Il eſt ſur le bord de la foſſe, on ne le voit que par le dos ; mais vous m'avez dit : Emilie, regardez ; c'eſt la figure principale, tous les traits en ſont cachés ; & cependant le peintre a ſu lui imprimer le caractere d'une puiſſance

divine & furnaturelle !.... Cela n'était pas aifé, Maman.

LA MERE.

C'eft que le génie eft acoutumé à réuffir dans tout ce qu'il entreprend, même dans fes fantaifies.

EMILIE.

Il a auffi une puiffance furnaturelle peut-être ?

LA MERE.

C'eft comme un cachet qu'il imprime à fes ouvrages; il le place où il lui plaît. Mais que dira l'auteur du deffin à tout cela ?

EMILIE.

Je n'en fais rien. Il me dira peut-être : Mademoifelle, comme ce deffin n'a pas été fait pour vous, épargnez-vous la peine de le critiquer.

LA MERE.

Cela ne ferait pas poli, & les artiftes le font communément. Mais il pourait fort bien vous dire : Made-

moiselle, ne vaut-il pas mieux s'occuper d'abord des beautés d'un dessin, d'un tableau, d'un ouvrage de l'art en un mot, avant d'en rechercher les défauts ? Il faut beaucoup d'étude & de connaissances, je vous en avertis, pour voir les beautés, tandis que l'homme le plus superficiel découvre aisément le côté faible. Après cela, il ajoutera peut-être : Mademoiselle, si vous trouvez l'occasion de faire de ma part cette observation à Madame votre mere, vous m'obligerez, & elle aussi.

EMILIE.

Ce monsieur fait donc la morale aux meres comme aux filles ?

LA MERE.

Dans l'occasion, quand il croit pouvoir leur rendre service.

EMILIE.

Eh bien, je sais ce que je lui dirai pour l'apaiser.

LA MERE.

Voyons : car je voudrais bien aussi faire ma paix avec lui.

EMILIE.

Je lui dirai : Monsieur, votre dessin m'a rappellé un beau tableau de M. Greuze, que j'ai été voir avec Maman l'hiver passé.

LA MERE.

C'est effectivement vrai ; il y a de l'affinité entre ce dessin & le tableau de la Dame charitable.

EMILIE.

Cette dame, est-ce Madame la Duchesse ou Madame la Marquise, je ne sais la baptiser ; mais vous me direz que le nom ne fait rien à l'affaire. Elle est debout ; elle a l'air bien intéressant. Sa fille a un peu de répugnance à approcher du lit. C'est que (vous m'avez dit son secret) elle voyait pour la premiere fois un spectacle si triste. Mais ce n'est pas

une femme, c'eſt un vieillard qui *eſt* couché ſur le grabat de M. Greuze. Comme il a l'air vénérable au milieu de ſa miſère ! Vous m'avez dit : Emilie, voyez-vous cette épée pendue à la muraille ? Il n'y a pas d'autre meuble dans ce taudis. Il faut que ce vieillard qui languit *préſentement* dans le beſoin, ait porté les armes dans ſa jeuneſſe pour la défenſe de ſon pays. Et tandis que vous me diſiez cela, je crois que la ſœur griſe qui avait amené cette dame & ſa fille, & qui était *reſtée* ſur le ſeuil de la porte dans l'obſcurité, vous faiſait un ſigne de tête, comme pour vous dire : Madame, vous l'avez deviné ; n'eſt-ce pas là une fin bien triſte pour un *brave* homme ? Mais le brave homme avec ſon air vénérable ne nous regardait pas ; il diſait tranquillement à la dame bienfaiſante : Vous faites une

action bien louable de venir au secours de l'infortune.

LA MERE.

En cela il est différent de la femme de notre dessin, qui a l'air d'être dans une grande agitation. Au reste, je demanderai à M. Greuze l'hiver prochain, s'il vous a donné la permission de faire parler les figures de son tableau, & s'il trouve bon que sa sœur grise fasse des signes de tête aux meres qui en expliquent le sujet à leurs petites filles.

EMILIE.

Je ois, Maman, que vous voulez me faire des afaires avec tout le monde. Est-ce aussi un parti pris de votre part de ne pas me dire l'aventure de Madame la Duchesse & de la pauvre femme?

LA MERE.

Pardonez-moi. Actuellement que vous me l'avez contée, je n'ai qu'à

y mettre le nom des acteurs, & il y aurait de l'injuſtice à ne pas vous donner cette petite ſatisfaction.

EMILIE.

Vous me direz donc tout ce que Madame la Maréchale vous en a appris?

LA MERE.

C'eſt auſſi tout ce que j'en ſais. Mais je vous préviens que l'hiſtoire n'eſt pas gaie, & en qualité d'amies du pere Noël, je ne crois pas qu'il nous conviene de nous occuper de ſujets triſtes, le jour où la joie habite ſa maiſon. D'ailleurs il ſe fait tard, il faut ſonger à dîner, afin d'être en état de recevoir la noce.

EMILIE.

Ah, Maman, je ne vous promets pas qu'elle n'arive avant que nous ſoyons ſorties de table.

LA MERE.

En ce cas, remettons notre hiſtoire

à un autre jour. Allez, je vais vous rejoindre dans un moment ; vous avez fait votre présent de noce, il faut que je prépare le mien.



DIX-NEUVIEME CONVERSATION.

EMILIE.

AH, Maman, l'agréable journée que nous avons paſſée! Convenez que Madame la Maréchale ſait bien faire les honeurs d'une fête...

LA MERE.

Même villageoiſe.

EMILIE.

Comme elle s'eſt occupée de tout le monde! Comme tout le monde a été heureux & à ſon aiſe!

LA MERE.

Chacun à ſa maniere, ſans gêne; ſans embaras; ſans manquer un moment à la décence, au milieu de la

franchise, de la gaité & de la confusion des états.

EMILIE.

Comme ses gens sont polis, attentifs & prévenans! On a bien raison de dire : Tel maître, tels valets.

LA MERE.

Je n'ai véritablement jamais vu une fête plus agréable & plus intéressante pour tous ceux qui devaient y prendre part.

EMILIE.

Cela ne m'a pas surprise. Vous savez, Maman, que Madame la Maréchale a beaucoup d'esprit, à ce que tout le monde dit.

LA MERE.

Aussi, quand je parle de ceux qui devaient y prendre part, je la compte la premiere. Il lui était bien aisé de faire la dépense d'une fête & fort magnifique & fort triste; je vous

avouerai même que je m'y attendais un peu.

EMILIE.

Pourquoi donc cela ?

LA MERE.

Parce que la premiere condition, pour qu'une fête réussisse, c'est que la persone qui la donne s'y plaise beaucoup elle-même ; & je n'avais nullement prévu ce grand intérêt que Madame la Maréchale a mis à la siene, & qui a fait tout le succès de la journée.

EMILIE.

Oh moi, je me suis attendue à une journée fort intéressante...

LA MERE.

Pour Emilie ; je n'en ai pas été en peine un instant. Mais pour une femme qui a passé sa vie à la cour & dans le plus grand monde, se faire une occupation d'une noce de village ; avoir l'air de se plaire dans

ces soins, & d'être à sa place au milieu d'un monde si étranger pour elle, ce spectacle, je vous l'avoue, a été tout-à-fait nouveau pour moi.

EMILIE.

C'est qu'elle est si bonne & si bienfaisante.

LA MERE.

Ç'a été aussi ma premiere réflexion; mais j'en ai fait encore une autre.

EMILIE.

Dites-la, Maman.

LA MERE.

Il faut que les joies simples & pures du village aient un attrait, qu'on chercherait en vain dans les fêtes les plus magnifiques & les plus brillantes du grand monde, puisqu'une femme de son rang s'en fait préférablement un sujet de satisfaction.

EMILIE.

Vous croyez donc, Maman, qu'une

fête du grand monde ne lui aurait pas fait le même plaisir ?

LA MERE.

Difficilement. Je n'en ai jamais entendu vanter que la fatigue & l'importunité : tant ces fêtes d'appareil sont redoutables pour tout le monde.

EMILIE.

Jusqu'à présent, dieu merci, je ne les redoute point du tout.

LA MERE.

Oh, les enfans sont singuliérement intrépides sur ce chapitre.

EMILIE.

Mais, Maman, quel risque court-on d'assister à une fête, à un grand & beau souper de noce, par exemple ?

LA MERE.

Celui de s'y ennuyer considérablement.

EMILIE.

Comment peut-on s'ennuyer à une assemblée qui a été inventée pour s'amuser ?

LA MERE.

En n'y apportant pas les dispositions nécessaires.

EMILIE.

J'espere que j'y porterai toujours les dispositions nécessaires pour m'amuser.

LA MERE.

Tant que vous serez fidele à cet engagement, peu de fêtes manqueront leur effet avec vous. Mais supposez quelqu'un qui assiste à une fête, sans mettre aucun intérêt ni à ce qui s'y passe, ni aux persones qui s'y trouvent.

EMILIE.

En ce cas, pourquoi s'y trouve-t-il lui-même ? Est-ce pour n'en avoir que la fatigue ?

LA MERE.

C'eſt le chapitre des égards qu'on croit ſe devoir dans la ſociété, & qu'on a imaginés pour remplacer le ſentiment; ce ſont mille conſidérations ſouvent aſſez frivoles, qui vous mettent dans la néceſſité de faire des choſes qui vous déplaiſent, & dont perſone ne vous fait gré.

EMILIE.

Cela eſt un peu bête, par exemple. Je vous promets bien, Maman, qu'on ne m'y atrapera pas, & que le chapitre des égards ne me fera pas aſſiſter à une fête, ſans y porter les diſpoſitions convenables; je ſuis fermement réſolue d'y mettre toujours beaucoup d'intérêt, mais beaucoup.

LA MERE.

Voilà qui vous garantira d'abord perſonellement de tout reproche, ſans cependant aſſurer le ſuccès de la fête.

EMILIE.

Que faut-il donc encore ?

LA MERE.

Il faut que tout le monde y porte vos diſpoſitions. La gaité eſt bien un peu contagieuſe, mais l'ennui l'eſt encore davantage. Or, ſi vous ne trouviez que des cœurs froids ou des gens décidés à s'ennuyer, l'intérêt que vous mettriez au ſuccès de la fête ne les échaufferait guere; il s'éteindrait même, faute de pouvoir ſe communiquer; & à la place de votre diſpoſition à la joie, vous gagneriez peut-être leur ennui.

EMILIE.

Voilà un mauvais troc... Mais l'ennui eſt donc un convive qui ſe prie de toutes les fêtes ? Etait-il à la noce de ma couſine ?

LA MERE.

Vous y fûtes, ainſi je vous le demande.

EMILIE.

Oh, il ne fut pas à la table des petites bonnes gens. Nous n'eûmes d'autre ennui que de nous en aller un peu de trop bonne heure, parce que (je ne fais, ma chere Maman, si vous l'avez obſervé comme moi) on cherche toujours à ſe débaraſſer des enfans, le plus vîte qu'on peut.

LA MERE.

S'il ſe trouva à la grande table, il n'oſa pas du moins ſe montrer à viſage découvert, parce que le plus grand nombre des convives s'intéreſſait véritablement aux nouveau-mariés.

EMILIE.

Mais, Maman, on trouve toujours des perſones de ſes amis ou de ſa connaiſſance à la fête où l'on eſt prié?

LA MERE.

Auſſi l'on s'en entoure, on ſe cantone

cantone & ſe retranche avec elles ; mais c'eſt évidemment un acte d'hoſtilité contre le reſte de l'aſſemblée.

EMILIE.

C'eſt vrai cela ; M. de Verteuil dit que c'eſt contre le droit des gens : On ne doit pas venir dans une aſſemblée, pour s'en ſéparer.

LA MERE.

Encore moins, pour s'obſerver, s'examiner, s'éplucher, ſe critiquer, dans ſon maintien, dans ſa parure, dans ſes propos, dans une infinité de minuties qui ne ſignifient rien.

EMILIE.

Eſt-ce qu'ils appellent cela s'amuſer ?

LA MERE.

Ou ſe déſennuyer.

EMILIE.

Maman, j'ai peur que votre grand monde ne ſoit un peu ennuyeux. Qu'en penſez-vous ?

LA MERE.

Nous le demanderons à Madame la Maréchale qui eſt obligée d'y vivre. Peut-être eſt-il changé à ſon avantage. Il y a ſi long-temps que je l'ai quité, que je pourais lui faire tort, ſans le vouloir.

EMILIE.

Sans chercher à lui faire tort, je m'en tiens à la fête de Madame la Maréchale.

LA MERE.

Nous ſommes ſûres du moins que, malgré la diverſité des couleurs & des conditions, tous ceux qui ont été de la fête, ſe ſont quités contens les uns des autres, & charmés d'avoir paſſé leur journée enſemble.

EMILIE.

Excepté peut-être qu'on s'eſt ſéparé un peu trop tôt.

LA MERE.

Les médecins diſent qu'il faut reſ-

ter sur son appétit. Cela est pour le moins aussi salutaire en fait d'amusemens & de plaisirs, qu'en fait d'alimens ; il ne faut jamais laisser ariver le moment de la satiété.

EMILIE.

C'est donc encore un trait de sagesse de Madame la Maréchale ?

LA MERE.

Et qui a vraisemblablement un motif plus respectable.

EMILIE.

Quel motif donc ?

LA MERE.

De ne pas déranger les heures du sommeil, de ne pas retarder le repos de ceux que le retour du soleil doit trouver rendus au travail. Faire veiller le peuple & sur-tout les gens de la campagne, c'est les inviter à la paresse & au désordre, c'est leur ôter le goût & les habi-

tudes essentielles de leur état, c'est corrompre leurs mœurs.

EMILIE.

Oh, comme le pere Noël serait enchanté, Maman, de vous entendre ! Il en dit toute la journée comme cela.

LA MERE.

Aussi y a-t-il toujours à profiter avec lui. Convenez que son lot n'est pas le plus mauvais de ce monde.

EMILIE.

Maman, il m'a rappellé vingt fois pendant cette journée les Idylles de M. Gessner. J'avais envie de lui dire : Pere Palémon, vos enfans sont bien respectueux ; ils auront la faveur des dieux, quoiqu'ils ne s'appellent ni Mirtile ni Chloé.

LA MERE.

Vous m'y faites penser ; le pere Noël doit avoir beaucoup de parens dans la patrie de M. Gessner.

EMILIE.

Vrai, Maman ? En Suisse ?

LA MERE.

J'entends des gens de son état qui lui ressemblent du côté du sens, du caractere & de la probité ; c'est être aparenté par bien des côtés honorables, comme vous voyez.

EMILIE.

Aussi Madame la Maréchale, quand il a voulu faire des cérémonies, lui a dit : Pere Noël, malgré la distance des rangs & l'inégalité des conditions, il y a une ligne où tous les états doivent se confondre elle égalise tout le monde : l'honeur & la probité donnent seuls le droit de s'y placer, & tous les honêtes gens doivent s'y trouver, les uns à côté des autres, sans distinction.

LA MERE.

Et qu'a-t-il répondu à cela ?

EMILIE.

Il a dit : Madame la Maréchale, si cette ligne nous met tous également sous la main de dieu, elle se rompt & laisse une grande distance entre le pere reconnaissant & la généreuse bienfaitrice de ses enfans. Puis il s'est retourné vers *Babet*, l'a prise par la main, & lui a dit : Ma fille, quand j'aurai acompli la volonté qui est écrite dans le ciel sur nous tous, ce sera ton afaire & celle de ton mari. Chaque fois que tu auras le bonheur de voir *Madame* la Maréchale, je te recommande de lui dire : Mon pere est mort en bénissant celle que mes enfans *béniront* de génération en génération.

LA MERE.

C'était bien le moment de l'appeller pere Palémon.

EMILIE.

La pauvre Babet s'est mise à fon-

dre en larmes, & moi qui ai senti ariver l'étranglement, je me suis sauvée dans un coin, sans faire semblant de rien; j'ai vîte essuyé mes yeux, & je me suis retournée, comme si de rien n'était.

LA MERE.

Cette réponse a dû vous prouver que notre pere Noël est par-tout à sa place, & que la bienfaitrice de ses enfans ne choisissait pas si mal la siene, en se mettant à côté de lui.

EMILIE.

N'avez-vous pas remarqué, Maman, comme elle sait toujours dire à chacun ce qu'il faut & ce qui convient?

LA MERE.

Excepté à Emilie qu'elle a gâté toute la journée, tant qu'elle a pu.

EMILIE.

Il est vrai, Maman, qu'elle m'a témoigné mille bontés; mais je sais

bien que ce n'eſt pas pour mes beaux yeux, c'eſt à cauſe de vous... Elle m'a demandé ce que je penſais du deſſin de la pauvre femme dont je ne ſais pas l'hiſtoire, & m'a dit que j'en aurai une belle épreuve bien encadrée, dès que l'eſtampe paraîtra... Tenez, Maman, ce ſerait vraiment le moment de me la conter, cette hiſtoire; cela nous achevérait agréablement n̄otre journée; & il ne convient pas, je penſe, que je ne ſois pas au fait, quand l'eſtampe arivera.

LA MERE.

C'eſt donc un parti pris de votre part, de finir une journée gaie par une hiſtoire triſte?

EMILIE.

Mais, puiſqu'il faut que je la ſache, il vaut autant ſe tirer cette épine du pied.

LA MERE.

Allons, ce ſont vos afaires. Moi, j'y conſens; j'aurai du moins la paix dans la maiſon.

EMILIE.

Savez-vous, Maman, ce que nous ferons? Si cette hiſtoire nous rend triſtes, nous penſerons au contentement d'Etiene Herſelin & d'Eliſabeth Noël, & nous dirons: Dans ce monde il ne peut pas faire beau dans tous les coins.

LA MERE.

Vous vous rappellez que Madame la Ducheſſe d'*** joue le principal rôle dans cette hiſtoire. Pendant une belle ſoirée d'automne de l'année derniere, elle s'était miſe en route avec ſa fille, pour aller ſouper à la campagne.

EMILIE.

Chez Madame la Maréchale peut-être?

LA MERE.

Je le crois. — Elles n'avaient pas encore paſſé la bariere, lorſqu'au détour d'une rue un peu étroite, un cocher de fiacre, ivre, acroche leur caroſſe avec violence, & le met en pieces. Grande rumeur dans le quartier. On s'empreſſe autour du caroſſe briſé. Le peuple s'était déja aſſuré de la perſone du coupable : Madame la Ducheſſe lui fait grâce ; & tandis qu'elle envoie chercher à ſon hôtel une autre voiture, elle entre avec ſa fille dans la *boutique* d'un châron qui l'en avait priée.

EMILIE.

Elles ne s'étaient donc pas fait de mal ?

LA MERE.

Ni l'une ni l'autre, heureuſement.

EMILIE.

Ni leurs gens non plus ?

LA MERE.

Persone.

EMILIE.

Dieu soit loué !

LA MERE.

Ce châron était le châron ordinaire de Madame la Duchesse qui ne le connaissait point, & l'honeur imprévu de sa visite fit, comme de raison, une révolution dans la boutique. Nous travaillons, lui dit maître Jaques Truchard, pour votre maison de pere en fils; & puis il appelle sa femme & ses enfans, chacun par son nom, pour partager avec lui le bonheur qu'il doit à un ivrogne. Les voilà tous rangés autour de Madame la Duchesse, les uns ouvrant de grands yeux, les autres les baissant d'embaras, & n'osant la regarder. Un instant après, maître Truchard se confond en excuses, de n'avoir pas encore logé

dans ſa remiſe fermée, je ne ſais quel fourgon de Madame la Ducheſſe. Elle qui ignorait parfaitement qu'il eût ce grand tort avec elle, lui demanda par déſœuvrement, pourquoi il avait négligé ſon ſervice. « C'eſt que, lui répond le » châron, eſt maître chez ſoi qui » peut. Depuis quinze jours ou environ, ma remiſe ſe trouve louée, » je ne ſais comment, à je ne ſais » qui, pour je ne ſais combien de » temps. Il y a cependant un article » du bail à paſſer que je regarde » comme réglé ; c'eſt que le loyer » me ſera payé dans l'autre monde » ſans exploit ni ſommation. Ce » n'eſt pas encore tout. Pour me » faire manquer exprès à mon devoir envers le fourgon de Madame la Ducheſſe, il a fallu être » pendant toute la ſemaine à la ſuite » de la cour. On eſt venu me dire

» que notre auguſte Reine voulait » me prendre pour ſon châron ordinaire. J'ai fait en conſéquence » le pied de grue à Verſailles, pour » ſolliciter mon brevet d'honeur. Ce » matin je me ſuis dit, Paſſerai-je » toute la ſemaine ſans m'aſſeoir ? » & j'ai repris le chemin de Paris, » à-peu-près auſſi avancé qu'avant » mon voyage : dieu ſait quand le » barbouilleur poura mettre les armes de la Reine & la nouvelle » inſcription au deſſus de ma boutique ».

EMILIE.

Mais, Maman, qu'eſt-ce qu'il veut dire avec tout ce galimathias, ſes exploits, ſes pieds de grue, ſon barbouilleur ? Eſt-ce que la Reine connait ſon châron ?

LA MERE.

Je vois que vous ſoupçonez maître Jaques Truchard, d'avoir voulu faire

le petit fat, ſe donner du relief, & inſinuer à Madame la Ducheſſe ſans affectation, à quel homme recherché elle devait l'avantage de rouler ſur le pavé de Paris. Pour avoir la clef du galimathias ſur la remiſe, il faut ſavoir que ſon correſpondant d'Angoulême lui avoit adreſſé, depuis environ cinq ou ſix mois, une femme, jeune encore, avec trois enfans, & l'avait recommandée en ces termes :

« Je vous recommande par celle-
» ci Madame Preindle, qui va à *Paris*
» pour afaires. Si vous pouvez la
» loger, vous m'obligerez. Elle n'eſt
» pas en état de faire grande dé-
» penſe; mais auſſi elle ſera con-
» tente d'un petit réduit & d'un
» mince ordinaire. Au demeurant,
» elle eſt laborieuſe & fort douce,
» & ſes enfans ne font point de
» bruit ».

EMILIE.

Eh bien, Maman, qu'eſt-ce que cela fait à la remiſe & au fourgon ?

LA MERE.

Maître Truchard, pour faire honneur à la recommandation de ſon correſpondant, offre à Madame Preindle, malgré l'air inquiet, défiant & réſervé qu'il lui remarque, un très-petit réduit & un plus mince ordinaire. Elle accepte d'abord avec empreſſement & reconnaiſſance. Tandis qu'on l'inſtalle dans le petit réduit, ſon hôte bavard lui apprend qu'il eſt le châron ordinaire de Madame la Ducheſſe d'***. Cette découverte la fait pâlir. Un moment après, elle dit au châron, qu'elle ne peut profiter de ſes offres, qu'elle ſerait trop loin de ſes afaires ; ramaſſe & replie ſon peu de bagage, & diſparaît avec ſes enfans.

EMILIE.

Maman, cela commence à devenir fort intéressant.

LA MERE.

Cela ne le fut pas pour maître Truchard qui la vit disparaître, & n'y pensa plus.

EMILIE.

Apparemment que les chârons ne sont pas aussi curieux d'histoires que moi.

LA MERE.

Lorsque l'accident de Madame la Duchesse ariva, il y avait à-peu-près quinze jours que Madame Preindle était revenue chez le nôtre avec ses trois enfans, mais si défaite, dans un état de santé & de fortune si délabré, que tout autre, que maître Truchard, en eût été saisi.

EMILIE.

Les chârons ſont-ils durs ou compatiſſans ?

LA MERE.

Je l'ignore, ma chere amie ; j'eſpere au moins qu'il y a châron & châron, comme dans tous les états de la ſociété. Mais dans ces conditions continuélement entourées du ſpectacle des miſeres humaines, & où l'on ne peut s'en préſerver ſoi-même que par un travail aſſidu & pénible, il eſt à craindre que le cœur ne s'endurciſſe avec le fer ou le bois qu'on manie ſans ceſſe, & qu'il n'y reſte pas beaucoup de place pour la commiſération.

EMILIE.

Maman, je crois que c'était une faible reſſource pour cette pauvre Madame Preindle, d'être adreſſée-là.

LA MERE.

Elle ſollicita maître Truchard avec

un air très-éfaré ; de lui acorder un asyle seulement pour quelques jours, promettant qu'elle ne lui serait pas à charge long-temps, & qu'il n'entendrait pas parler d'elle pendant qu'elle serait chez lui, pourvu qu'elle pût y rester ignorée & retirée. Elle ne s'ouvrit pas davantage sur sa situation ; & plus cette situation paraissait pressante, moins le chârон montra de curiosité de la connaître.

EMILIE.

Pourquoi donc cela ? C'était au contraire le cas de tâcher de lui arracher son secret.

LA MERE.

Oui, quand on a le désir ou le pouvoir de venir au secours de ceux qui sont dans la peine, & maître Truchard manquait peut-être de l'un & de l'autre ; il n'avait en vue que d'obliger son correspondant. Le fait est qu'il avait lui-même beaucoup

d'enfans, & que sa femme était prête d'acoucher. Ce ne fut donc qu'après bien des difficultés & pour quelques jours seulement, qu'il consentit d'établir Madame Preindle avec ses enfans dans une remise fermée de son arriere-cour, n'ayant pour le présent aucun autre réduit de sa maison à lui offrir; & pour faire les choses magnifiquement, il garnit la remise de deux grabats remplis de paille, d'une mauvaise table, d'une cruche d'eau avec sa cuvete & de quelques escabeaux.

EMILIE.

Quelle magnificence!

LA MERE.

En rendant compte de ces détails à Madame la Duchesse, maître Truchard l'assura que, n'était que son fourgon se trouvait encore sans abri, il n'avait pas eu à se repentir de sa bonne action; que cette femme ne

lui causait pas la moindre incommodité; qu'elle se glissait quelquefois le matin furtivement par l'allée, mais qu'elle revenait bientôt auprès de ses enfans; que le reste de la journée tout était tranquille, & qu'en faisant le soir sa ronde, il regardait toujours par le trou de la sérure, mais ne voyait jamais de lumiere. Il ne lui restait donc plus à désirer que de voir Madame Preindle vuider les lieux, après avoir reçu l'hospitalité; & il s'en flatait, parce que pendant son absence M. le Curé de Saint-Eustache avait envoyé prendre des informations au sujet de cette femme. Cela lui prouvait qu'elle serait bientôt à la charge de la paroisse, & il se proposait d'aller, dès le lendemain, trouver Monsieur le Curé, pour consommer cette bonne œuvre.

EMILIE.

Ah, Maman, je respire. Dès que

Monſieur le Curé de Saint-Euſtache eſt à la piſte de Madame Preindle, je la tiens pour ſauvée. Si nous la connaiſſions, elle nous dirait, qu'on eſt bien heureuſe d'être ſa paroiſſiene ; & moi je lui répondrais : Ma bonne femme, toute ſa paroiſſe eſt de cet avis-là, & Maman & moi, nous le diſons ſouvent le ſoir dans nos cauſeries.

LA MERE.

Je vous remercie de ne m'avoir pas oubliée. — Madame la Ducheſſe qui fut, comme vous pouvez croire, très-preſſée de connaître une perſone que ſon nom faiſait pâlir, pria le châron d'ouvrir incontinent la remiſe qui lui ſervait d'aſyle, & s'y rendit avec ſa fille.

EMILIE

Ah, dieu ſoit loué! Nous ſaurons à la fin à quoi nous en tenir ſur cette Madame Preindle. Nous n'aurions ja-

mais rien tiré de positif de ce châron.

LA MERE.

Le premier aspect fut terrible. Il offrait de tous côtés l'image de la plus affreuse misere. Les enfans paraissaient avoir soufert de la faim; la mere, renversée sur son mauvais grabat, dont elle n'avait pas eu la force de se relever depuis deux jours, était accâblée par une grosse fievre. Madame la Duchesse ne put se défendre d'un violent mouvement d'indignation contre son châron de pere en fils: en se tournant vers *lui*, elle lui reprocha vivement sa dureté, de laisser périr, faute de secours, dans sa propre maison, une famille toute entiere. Maître Truchard en rejeta la faute sur ses afaires, sur ses voyages à la cour, sur le retard de son brevet d'honeur, mais principalement sur cette femme elle-même qui, loin de lui confier sa détresse, ne lui avait

jamais demandé le moindre ſecours.

EMILIE.

Maman, je crois que j'ai maître Truchard en averſion. Si j'avais l'honeur de parler à la Reine, je lui dirais : Votre Majeſté n'aime pas les mauvais cœurs ; ainſi point de brevet d'honeur pour Jaques Truchard.

LA MERE.

La révolution qui ſuccéda à ce premier moment fut encore plus extraordinaire. L'arivée imprévue de tant de monde & le bruit qui en était inſéparable avaient rendu à la femme malade des forces & toutes ſes inquiétudes. Elle fit un éfort pour ſe mettre ſur ſon ſéant, & regarda autour d'elle avec un air très-égaré ; enfin paraiſſant reconnaître Madame la Ducheſſe, elle jeta un cri & retomba ſans connaiſſance. Revenue à elle après un long évanouiſſement, elle dit d'une voix tremblante & éteinte :

Venez, mes enfans, jetez-vous aux pieds de Madame la Duchesse, & obtenez d'elle de ne pas vous priver d'une mere qui ne l'a jamais offensée. En ce moment un des gens qui avait suivi sa maîtresse, s'écria : Ah, bon dieu, c'est Cécile ! Alors la Duchesse fit sortir tout le monde, & ne garda que sa fille auprès d'elle. Ne comprenant rien à ce qu'elle venait d'entendre, ne reconnaissant pas même, malgré le cri de son laquais, cette infortunée, à qui sa présence inspirait tant de frayeur, elle employa pour la calmer & la rassurer, tout ce qu'elle avait de bonté, de douceur & de patience.

EMILIE.

Ah, Maman, voilà le moment du tableau ! C'est Madame la Duchesse qui la console !

LA MERE.

Est-ce vous, Cécile, lui dit-elle ? En

En quel état faut-il que je vous retrouve ? Quoi, malheureuse, il y a six mois que vous êtes à Paris, & il ne vous est pas venu dans la pensée de vous présenter chez moi ! Et voyant que ce mot la replongait déja dans ses inquiétudes, elle l'assura de nouveau, que la providence sans doute l'avait conduite ici, que bien loin d'avoir aucun dessein de lui nuire, elle n'avait d'autre désir que de la secourir & de la sauver.

EMILIE.

Maman, voilà Madame la Duchesse plus avancée que moi. Qui est-elle donc cette Cécile ?

LA MERE.

C'était Cécile Frênel, la compagne de son enfance, la fille de sa gouvernante qui pour prix de ses services avait obtenu, avec une bonne pension, la surintendance d'un de ses châteaux en Angoumois.

EMILIE.

Me voilà un peu plus perplexe qu'auparavant. Que faut-il penser enfin de cette Cécile Frênel ? Peut-on s'y intéresser en sûreté de conscience ? Si elle a si grande peur de Madame la Duchesse, elle a donc eu de grands torts avec elle ?

LA MERE.

Je vais fixer votre opinion, en vous contant ses malheurs en peu de mots.

Une figure aimable & une grande douceur de caractere avaient fait chérir Çécile Frênel de tout le monde pendant son enfance. Malgré la différence de quelques années, Madame la Duchesse l'avait passionément aimée, & cet heureux hazard avait procuré à Cécile une éducation bien au dessus de son état. Lors du mariage de la Duchesse, Anastasie Frênel, sa mere, sollicita & obtint

la récompenſe qu'elle déſirait, & ſe retira dans ſa province. Cependant la Ducheſſe qui devait paſſer les premieres années de ſon mariage à la cour avec ſa belle-mere, ne ſe ſépara pas de la compagne de ſon enfance ſans regret, & lui promit de la faire revenir auprès d'elle, dès qu'elle aurait ſa maiſon. Le ſort en avait autrement décidé.

EMILIE.

Je le vois bien, puiſqu'en attendant, la voilà logée dans une remiſe.

LA MERE.

La mere de Cécile était un de ces caracteres plus communs qu'il ne le faudrait dans les conditions ſubalternes. Inſinuante & ſouple avec ſes ſupérieurs, elle ſe dédomageait de cette contrainte avec ceux que le ſort faiſait dépendre d'elle. Naturellement impérieuſe, dure & hautaine, elle eut encore le malheur d'être ja-

loufe de la tendresse que Madame la Duchesse témoignait à sa fille. La pauvre Cécile ne fut donc pas à beaucoup près heureuse avec une telle mere. Celle-ci ne connaissant d'autre plaisir que l'ambition, l'avait, en arivant dans sa résidence, concentrée toute entiere dans le projet de marier avantageusement sa fille ; le caractere & la figure de Cécile lui promettaient, indépendament de la protection de sa bienfaitrice, de grandes facilités à cet égard. Bientôt elle jeta les yeux sur l'homme d'afaires de M. *le* Comte de***, Seigneur de plusieurs terres considérables dans la province. Cet homme jouissait de toute la confiance de son maître, & était d'autant plus redouté de tout le canton, qu'habile à découvrir chaque jour quelque parchemin dans le chartrier de Monsieur le Comte, il avait déja dépouillé plusieurs voisins de leurs

possessions. Quand on lui faisait compliment sur la beauté & l'immensité du parc de la terre principale : Ah, disait-il, cela ne vient pas en dormant ; on trouve bien des entêtés dans son chemin. Il faut plaider continuélement ; détourner l'eau à l'un, envoyer le gibier vivre à discrétion chez l'autre ; enfin imaginer mille petites ressources pour parvenir à la réunion.

EMILIE.

Aimez-vous cet homme-là, Maman ? Il me paraît bien plus haïssable que Jaques Truchard.

LA MERE.

C'était cependant à cet homme qu'Anastasie Frênel destinait sa fille ; & comme les cœurs farouches éprouvent quelquefois aussi l'empire de la beauté, celle de Cécile avait fait une vive impression sur l'ame dure & inaccessible d'un chicaneur de profession.

ÉMILIE.

C'est donc à ce chicaneur qu'elle doit son beau nom de Preindle ? Je ne suis plus étonée qu'elle ait été malheureuse par sa faute ou sans sa faute.

LA MERE.

Vous allez plus vîte que Cécile Frênel. Tandis que l'ambition de sa mere disposait d'elle en faveur de l'homme d'afaires de M. le Comte de ***, l'amour avait disposé de son cœur en faveur d'un jeune homme du voisinage, nommé M. *Baruel*. Ce jeune homme habitait & cultivait un petit bien de campagne qu'il avait hérité de son pere. Il n'était pas riche, mais la liberté & l'indépendance, compagnes ordinaires de la pauvreté honête, lui faisaient préférer son sort aux destinées les plus brillantes ; sa sagesse & sa conduite l'avaient fait chérir & rechercher de tout le can-

ton. Il n'était pas riche, & il l'ignorait avant d'avoir vu Cécile. Elle lui inſpira une forte paſſion, & pour la premiere fois il déſira la richeſſe.

EMILIE.

Ah, Maman, faiſons lui faire ce mariage! Faut-il donc toujours ce vilain argent pour être heureux? D'ailleurs, ſi nous en parlons à Madame la Ducheſſe, elle fera ſûrement quelque choſe en faveur de la compagne de ſon enfance.

LA MERE.

C'eſt ſa mere qu'il aurait fallu perſuader; mais elle faiſait plus de cas de la crainte qu'inſpirait le chicaneur enrichi & redouté, que de l'eſtime générale dont jouiſſait un jeune homme de mérite, mais pauvre & ſans crédit. Rien ne put vaincre ſa répugnance.

EMILIE.

O la déteſtable femme! Convenez,

Maman, que nous nous trouvons là en affez mauvaife compagnie.

LA MERE.

A qui en eft la faute ? Ne vous avais-je pas confeillé de ne pas quiter la fociété de Madame la Maréchale ? Vous n'avez pas voulu me croire. — A préfent il ne tiendrait qu'à moi de vous faire fondre en larmes, en vous faifant le tableau des chagrins de Cécile ; mais je veux ménager votre fenfibilité. Qu'il vous fuffife de favoir qu'après de longs & cruels tourmens, Cécile ayant toujours réfifté avec une fermeté & une douceur inaltérables au mariage projeté par fa mere, trouva enfin un protecteur dans un oncle qu'elle avait dans la province. Celui-ci non-feulement parvint à lui faire époufer le jeune Baruel; mais il arracha même le confentement de fa mere pour cette union. Elle confentit : mais vindica-

tive & altiere, autant qu'elle était ambitieuse, elle ne voulut plus voir sa fille, passé le jour du mariage, & lui jura dans son cœur une haine implacable.

EMILIE.

Maman, une mere!

LA MERE.

Dès cet instant elle travailla sans relâche à la perdre dans l'esprit de Madame la Duchesse, en représentant sa conduite, avec un désespoir affecté, sous les couleurs les plus odieuses de l'ingratitude & de la désobéissance; & si elle ne réussit pas complétement dans ce dessein, elle persuada du moins à sa fille qu'elle avait réussi, & que Madame la Duchesse ne pouvait entendre prononcer son nom sans indignation. Cette insinuation fut plus funeste à Cécile Baruel que toutes les autres machinations: elle lui ôta la hardiesse

d'écrire à sa bienfaitrice ; & celle-ci se croyant négligée, oublia enfin entiérement une jeune persone qu'elle avait tant aimée.

EMILIE.

Voilà les tourmens finis, & les malheurs qui commencent, je parie, & qui la meneront enfin dans la remise. Oh, Maman, celle-là avait bien raison de pleurer le jour de son mariage. Quel terrible rideau elle avait peut-être devant elle!

LA MERE.

Cependant les premieres années de ce mariage furent heureuses & s'écoulerent paisiblement. Elle aimait à se vanter du calme dont elle jouissait, & qui avait succédé à tant d'orages. Sa fortune était à la vérité des plus modiques, mais sa tendresse & son atachement pour son mari lui tinrent lieu de richesses ; & tous deux sobres, laborieux, appliqués à leurs

devoirs, pouvaient faire croire que, si le bonheur habitait quelque part sur la terre, c'était leur humble retraite qu'il avait choisie pour asyle. Ils y oublierent peu-à-peu le monde entier, & l'idée qui avait si souvent troublé Cécile au commencement de son mariage, de demeurer, pour ainsi dire, à la porte d'une mere couroucée & injuste, sans oser lui rendre ses devoirs, s'était insensiblement afaiblie & éfacée au milieu de cette douce & paisible jouissance de sa félicité domestique.

EMILIE.

Ce n'est pas peut-être ce qu'il y a de mieux dans son histoire.

LA MERE.

Devenue elle-même mere de trois enfans, elle bénissait tous les jours le ciel de ses faveurs, sans se douter de la catastrophe à laquelle elle touchait.

EMILIE.

Voyons donc, Maman, voyons.

LA MERE.

L'homme d'afaires de Monſieur le Comte en avait eu de trop grandes & de trop multipliées, pour s'occuper d'elle pendant les ſix premieres années de ſon mariage. Elle comptait parmi ſes plus grands bonheurs d'avoir été oubliée par cet homme redoutable.

EMILIE.

Et moi auſſi, j'eſpérais de n'en plus entendre parler. Comment ſe nommait-il donc, cet homme terrible ?

LA MERE.

L'hiſtoire ne m'a pas dit ſon nom ; & je vous avoue que je ne m'en ſuis pas informée. Ne trouvez-vous pas que c'eſt un ſoulagement d'ignorer le nom des hommes pervers & malfaiſans ? Il ſemble qu'on en reſte plus éloigné.

EMILIE.

Oh, reftons-en éloignées, Maman.

LA MERE.

Celui-ci n'avait jamais oublié perfone, mais c'était un homme méthodique jufques dans fes haines ; & comme elles ne manquaient jamais d'objets, & qu'il favait jouir d'avance du mal qu'il projetait de faire, il n'en précipitait pas l'exécution. Ce ne fut donc qu'après avoir achevé, comme il difait, le travail de tout le canton occidental, c'eft-à-dire, après avoir tourmenté & fatigué de procès toute cette partie de la province au nom de fon maître, qu'il fe fouvint des mépris de Cécile Baruel, & qu'il réfolut de commencer le travail du côté oriental par la petite poffeffion de fon mari.

EMILIE.

Ah, Maman!

LA MERE.

Mais un faux air de générosité devait couvrir ses projets de vengeance. Il fit d'abord proposer à M. Baruel un accommodement, pour céder son héritage à Monsieur le Comte, qui désirait de le faire enclaver dans son jardin anglais. C'était ataquer M. Baruel dans l'endroit le plus sensible. Il tenait à son petit coin de terre au delà de toute expression; & depuis qu'il y avait joui de toute la félicité dont la condition humaine est susceptible, il se serait cru sacrilege & digne du couroux céleste, en consentant à l'abandon qu'on lui proposait. Toute négociation fut refusée, & c'est sur quoi avait compté son ennemi. Il avait ses parchemins tout prêts, pour prouver que ce petit bien, qui avait toujours passé pour un franc-aleu, c'est-à-dire, pour un bien libre de tout assujétissement

à une autre terre, devait une redevance annuele à la terre principale de ſon maître. Le procès fut intenté, & dès ce moment le trouble, l'inquiétude & les calamités de toute eſpece devinrent le partage de cette famille naguere ſi heureuſe.

EMILIE.

Pourquoi donc cela, Maman?

LA MERE.

Le procès dura long-temps. M. Baruel ſe vit obligé de contracter des dettes pour le ſoutenir, de faire pluſieurs voyages à Paris. Tout le monde prévit dès-lors que, même en gagnant ſon procès, il ſe trouverait ruiné de fond en comble; mais finalement il le perdit.

EMILIE.

Comment, Maman, il le perdit? Il n'y a donc point de juſtice en France? Le Roi ne ſe fâche-t-il pas quand on tourmente ſes ſujets?

LA MERE.

Puisque la justice prononça en faveur de Monsieur le Comte, il avait sans doute le droit de son côté; mais le pere de M. Baruel n'avait pas moins acheté son petit bien dans la bonne foi comme un bien libre. Celui qui avait possédé la grande terre de M. le Comte de *** avant lui, vivant à la cour, ne venant jamais dans la province, n'ayant pas enfin un homme d'afaires de la trempe du chicaneur, avait extrêmement négligé ses droits seigneuriaux; & bien des droits se sont perdus de cette maniere. Un possesseur de terres qui se fait une étude de les faire revivre rigoureusement, autant que les loix l'autorisent, peut avoir la justice pour lui, mais il n'aura pas l'humanité de son côté.

EMILIE.

Je suis bien sûre que M. Eloi

Godard qui m'a tant ennuyée quand j'étais enfant, n'a pas de vieux parchemins pour tourmenter le monde; je crois que mon papa ne le trouverait pas bon. Et puis, nous ſavons le nom de notre régiſſeur, & nous ne déſirons pas de l'ignorer comme l'autre. Il eſt tout au plus un peu ennuyeux, mais il n'eſt pas méchant.

LA MERE.

Les anciens ont un proverbe qui dit que la juſtice pouſſée trop loin devient la plus haute injuſtice. Et puiſque les vertus les plus douces & les plus utiles à la ſociété ont beſoin d'être tempérées les unes par les autres, pour ne pas dégénérer en excès, à plus forte raiſon la juſtice que nous exerçons envers les autres pour le maintien de nos droits, c'eſt-à-dire, pour notre ſeul avantage, doit-elle ſe preſcrire des limites, ſi

elle veut conserver son nom & échaper au blâme.

EMILIE.

Ah, je sais cela; vous me l'avez dit : Nous sommes des instrumens de musique, auxquels il faut un tempérament pour être d'acord... Suis-je d'acord, Maman ?

LA MERE.

Quelquefois. Cependant le meilleur instrument est celui sur lequel son acordeur veille constament, pour l'empêcher de se déranger.

EMILIE.

Je sais cela encore : quand l'acordeur tombe malade, l'instrument est relégué dans un coin & court de grands risques, n'est-il pas vrai ?.. Mais que devint donc ce pauvre M. Baruel ?

LA MERE.

Il vous est aisé à présent de deviner tous ses désastres & ceux de sa

malheureuse famille. La somme que la décision du procès rendit exigible pour le passé & le présent, monta fort au delà de tout ce que M. Baruel possédait au monde; & l'impossibilité d'acquiter les dettes contractées pour le soutien du procès, mit le comble à sa détresse. Son petit bien fut saisi & vendu à l'enchere, où le détestable chicaneur en fit l'acquisition à bon marché pour son maître. Les autres créanciers, ayant perdu l'espoir d'être payés, firent arrêter M. Baruel à Paris; & le voilà en prison comme débiteur insolvable.

EMILIE.

O mon dieu, est-il possible qu'on traite ainsi des innocens?

LA MERE.

A cette funeste nouvelle, Madame Baruel se mit en route avec ses trois enfans. Quelques persones charitables s'étaient cotisées, pour la mettre

en état de faire le voyage de Paris, afin de toucher par sa misere ceux qui avaient disposé de la liberté de son mari. Sa mere dénaturée qui jouissait, autant que le chicaneur, de ce qu'elle appellait la vengeance céleste sur les enfans ingrats, rendit, par un dernier trait de sa haine, ce moyen inutile. Elle lui fit adresser plusieurs avis anonymes, que Madame la Duchesse, informée de son voyage, l'attendait à Paris pour la faire enfermer, & que l'ordre en était déja obtenu. Ces insinuations barbares tinrent sa malheureuse fille dans des transes continueles, & lui ôterent jusqu'au courage nécessaire pour se tirer de sa situation déplorable.

EMILIE.

Et voilà pourquoi le seul nom de Madame la Duchesse la faisait pâlir?

LA MERE.

Et voilà pourquoi elle avait pris

un faux nom à Paris. Vous avez vu avec quelle précipitation elle s'était sauvée la premiere fois de la maison du chàron. La même inquiétude lui ôta l'assurance de se présenter aux créanciers comme femme de l'infortuné Baruel, & la priva du moyen le plus efficace pour les fléchir ; elle se dit sa sœur, veuve & mere de trois enfans sans fortune. Elle n'osa même jouir que fort rarement de la triste consolation de voir son mari dans sa captivité. Par-tout où elle portait ses pas, elle se voyait épiée, découverte, arrachée à ses enfans & reléguée dans quelque couvent éloigné & ignoré.

EMILIE.

O la malheureuse créature ! Mais où passait-elle donc la nuit avec ses trois enfans ?

LA MERE.

Elle avait fait usage d'une autre

lettre de recommandation auprès d'une marchande de modes au palais. Là elle travaillait presque jour & nuit avec sa fille, pour gagner sa subsistance & celle de ses enfans, & comme elle faisait les modes avec une habileté & une adresse singulieres, cette femme trouva bientôt un grand profit à l'avoir chez elle, & ne pensa pas davantage à la récompenser convenablement. Peu-à-peu les petits moyens de Madame Baruel s'étaient épuisés, sans qu'elle pût prévoir un terme à ses malheurs. Un jour qu'elle était plus abatue qu'à l'ordinaire, la marchande de modes, à laquelle elle s'était enfin confiée, lui offrit non-seulement la liberté de son mari, mais pour elle & ses enfans un sort heureux & tranquille. Elle ne mit à cette offre qu'une seule condition ; mais cette condition éfraya tellement Madame Baruel, qu'elle se sauva de chez

çette marchande de modes avec la même précipitation, avec laquelle elle avait quité le châron.

EMILIE.

Quelle était donc cette condition?

LA MERE.

L'histoire ne m'en a pas instruite; mais vous savez le reste. Ne sachant où donner de la tête avec ses trois enfans, elle retourna chez le châron avec l'esprit déja à moitié égaré. Bientôt elle fut assaillie par une grosse fièvre: vous l'avez vue sur le point de périr sans secours, & enfin miraculeusement sauvée.

EMILIE.

C'est bien vrai, Maman, cela est miraculeux.

LA MERE.

Voyez à quoi tient notre misérable sort, à quoi a tenu le salut de cette infortunée! La méchanceté de sa mere l'éloigne du seul apui qu'elle

ait sur la terre, & lui fait éviter, comme sa plus cruelle ennemie, l'unique persone qui ait le pouvoir & la volonté de remédier à ses malheurs. Sans un cocher ivre, cette persone, la seule au monde qui puisse la sauver, passe, sans rien savoir, à deux pas du réduit où elle expire. Que ce cocher ivre brise la voiture de sa bienfaitrice à deux cents pas en deçà ou au delà de la boutique du châron, & cet accident à qui elle doit son salut, est perdu pour elle. Il y a plus. Sans un *misérable* fourgon & l'importance que le châron met à le loger, cette persone si nécessaire au salut de Cécile s'arrêtera plus d'une heure dans l'enceinte & à la porte du réduit où l'on a un si pressant besoin d'elle, & s'en éloignera sans le connaître. Supposez encore que le châron soit moins bavard, ou que la Duchesse, au lieu

de

de le blâmer, par désoeuvrement, d'une négligence qui lui était bien indifférente, s'ennuie de son bavardage, & dise, Arangez cela avec mes gens, & la même impossibilité de secours subsiste. A quoi a donc tenu le salut de l'infortunée qui vous intéresse ? A un concours fortuit d'une foule de circonstances bizâres & frivoles en apparence, & dont une seule omise ou changée le rendait impossible.

EMILIE.

Ah, Maman, pourquoi ne voulez-vous me laisser aucune consolation ? N'est-il pas horrible que des innocens tombent dans un abîme ? Voulez-vous leur ôter l'espérance de s'en tirer ?

LA MERE.

Tout au contraire, Madame Baruel vous prouve ce me semble, que l'innocence se tire de l'abîme, & qu'elle ne doit jamais désespérer de son salut. J'espere que vous sentez aussi, combien il

faut être modéré dans le bonheur, puiſque perſone ne peut ſavoir ce que le lendemain lui réſerve.

EMILIE.

O le terrible rideau que celui de l'avenir, ou plutôt ce qui eſt derriere!

LA MERE.

On peut dire : Heureux ceux qui ont du courage, de la force, de la fermeté, de la conſtance, de la réſignation : car, pour peu que leur vie ſe prolonge, ils trouveront l'occaſion d'en faire uſage.

EMILIE.

Je ſuis bien malheureuſe de vous avoir preſſée de me conter cette hiſtoire. A préſent je voudrais pouvoir l'oublier, ou plutôt ne l'avoir jamais ſue.

LA MERE.

Je me reproche ma faibleſſe, d'avoir cédé ce ſoir à vos inſtances. Il vous en a coûté bien des larmes.....

EMILIE.

Vous l'avez donc vu, Maman? J'ai pourtant avalé tant que j'ai pu.

LA MERE.

Tandis qu'au retour d'une fête si touchante, nous pouvions finir notre journée par une infinité de réflexions consolantes & douces.

EMILIE.

On a bien raison de dire que la sagesse & les enfans ne font pas long-temps route ensemble.

LA MERE.

Puisque le mal est sans remede, je me flate que vous vous fiez du moins assez à la bonté de Madame la Duchesse, pour être tranquille sur le sort de Monsieur & Madame Baruel.

EMILIE.

Ah, ma chere Maman, contez-moi cela, pour me consoler.

LA MERE.

D'abord Madame la Duchesse ne

ſongea plus à ſon ſouper à la campagne. Elle fit tranſporter Madame Baruel le ſoir même à ſon hôtel, & les ſoins qu'elle en fit prendre la rétablirent bientôt. Il ne fut plus queſtion que de la garantir des ſuites de ſon bonheur.

EMILIE.

Comment cela, Maman ?

LA MERE.

Dès le lendemain Madame la Ducheſſe s'occupa de la liberté de ſon mari, en faiſant payer ſes dettes. Les médecins redouterent avec raiſon l'entrevue des deux époux. Madame Baruel était trop faible encore pour quiter le lit, lorſque ſon mari entra dans ſa chambre. On l'avait préparée à ce moment avec toutes les précautions néceſſaires ; elle avait promis de ſe conduire avec la modération qu'on exigeait d'elle ; mais les éforts qu'elle fit ſur elle pour tenir

sa promesse, penserent lui devenir funestes. A cette modération de commande succéderent d'horribles convulsions, la fievre se raluma avec la plus grande violence ; ce ne fut qu'au bout de six semaines qu'on put regarder Madame Baruel comme sauvée & conservée à son mari & à ses enfans.

EMILIE.

J'espere, Maman, qu'elle se porte bien présentement. La verrons-nous cet hiver à Paris ?

LA MERE.

Dès l'année derniere sa bienfaitrice la fit retourner en Angoumois avec son mari & ses enfans. Là, après avoir pourvu à tout, elle lui acheta dans ses propres domaines un bien quatre fois plus considérable que celui qu'on lui avait enlevé. Ce bien fut afranchi de toute redevance, & érigé en franc-aleu & bien libre avec les plus

grandes solemnités. En même temps Madame la Duchesse dota la fille pour le moment où son pere trouverait un sujet digne de partager le bonheur d'une telle famille. Son retour en Angoumois eut un air de triomphe, toute la province en fut dans la joie ; & pour qu'il n'y manquât rien, (car le désastre des méchans est regardé comme un bonheur public) le chicaneur s'était cassé les reins en tombant de cheval peu de temps auparavant, & ses promenades ne menacerent plus la possession de persone.

EMILIE.

J'allais dire, Dieu soit loué ; mais cela ne serait pas bien, je crois. Et Madame Anastasie, Maman ?

LA MERE.

Madame la Duchesse ne voulut jamais lui pardoner, malgré toutes les supplications de sa fille. Elle la

chassa de son château, & ne lui laissa une petite pension pour vivre, qu'à condition qu'elle se retirerait dans un couvent hors de la province, afin de s'y repentir de ses fautes le reste de sa vie.

EMILIE.

Il ne faut, je crois, vouloir du mal à persone; mais puisque justice s'est faite, je m'en console. Il n'y a qu'à être bon, & l'on ne recevra jamais que du bien de Madame la Duchesse.

LA MERE.

Et il n'y a pas grand mal peut-être, que la méchanceté réfléchie soit punie.

EMILIE.

Ah, Maman, quand j'aurai cette estampe, je la regarderai avec des yeux bien différens, à présent que je sais toutes les circonstances de cette fatale histoire.

LA MERE.

On ferait aisément de ces différens incidens une suite de tableaux, tous intéressans; je crois même qu'on en a le projet, & que Madame Baruel espere avoir, avec le temps, tous ces dessins originaux, pour en orner son heureux manoir, & pour rappeller sans cesse à ses enfans la remise du châron.

EMILIE.

Et moi aussi j'espere avoir la suite de ces estampes dans mon manoir, pour me rappeller une histoire qui m'a gâté une belle journée. Mais, dieu merci, tout est bien à présent; je puis me coucher en paix & dormir tranquillement. Seulement je balance si je dois me coucher la tête basse ou haute.

LA MERE.

Qu'est-ce que cela fait à l'histoire de Madame Baruel?

EMILIE.

C'est que je ne sais si je dois rêver ou non cette nuit. D'un côté le pere Noël & sa noce peuvent me faire bien du plaisir; mais aussi Monsieur & Madame Baruel, & sur-tout cette Anastasie Frênel & le chicaneur, pourraient me faire faire de terribles rêves.

LA MERE.

Ainsi vous rêvez ou vous ne rêvez pas, à volonté?

EMILIE.

Certainement, Maman. Quand je me sens le soir en bonne disposition, je me couche la tête basse, & je fais toute la nuit des rêves gais. Quand au contraire j'ai des sujets de chagrin ou de tristesse, je me couche la tête haute pour éviter de rêver.

LA MERE.

En moyennant cette précaution, vous êtes sûre de votre fait?

EMILIE.

J'aurais été bien à plaindre pendant votre affreuse maladie, si je n'avais pas eu ce sécret. Il m'a sauvé bien des nuits terribles.

LA MERE.

En ce cas, le plus sûr est de ne pas rêver cette nuit. Comme les malheurs laissent des impressions bien profondes, je craindrais que ceux de Madame Baruel n'eussent éfacé de votre imagination tout le bonheur dont nous avons été témoins pendant la journée.

EMILIE.

Vous avez raison, Maman; il faut aller au plus sûr. Dormons sans rêver, & prévenons le barbouillage; demain nous ne penserons plus qu'au bonheur de la petite famille de l'Angoumois.... Maman, laquelle croyez-vous la plus heureuse de Madame la Duchesse ou de Madame Baruel?

LA MERE.

Ma chere amie, voilà une question vraiment embaraſſante. Si vous m'en croyez, nous dormirons là deſſus, & vous m'apprendrez demain ce qu'il faudra vous répondre.



VINGTIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

COMME vous voilà entourée de fleurs, Maman ! Etes-vous devenue bouquetiere ?

LA MERE.

En tout cas celles-ci ne m'entêteront point.

EMILIE.

Je vois bien qu'elles sont artificieles. Aussi nous ne sommes pas dans la saison des fleurs. Que prétendez-vous donc en faire ?

LA MERE.

C'est votre tante qui me les envoie. Elle veut que j'en choisisse pour Emilie,

parce qu'elle suppose qu'Emilie danſera demain.

EMILIE.

Ma tante a bien de la bonté : je vous prie, ma chere Maman, de la remercier & de l'aſſurer de mon reſpect ; mais je n'ai pas entendu parler de bal. Il eſt vrai que demain, demain, c'eſt un grand jour. Quand je me leverai, il n'y aura plus d'enfant ; j'aurai dix ans paſſés.

LA MERE.

Paſſés de trois ou quatre heures au moins.

EMILIE.

N'importe ; c'eſt toujours paſſé.

LA MERE.

Vous avez bien raiſon ; & paſſé ſans retour. De ſorte que, ſi vous les avez bien employés, tant mieux pour vous ; ſi vous les avez perdus au contraire, le mal eſt ſans remede.

EMILIE.

C'eſt tout juſte, ma chere Maman, ce que je me diſais dans mon petit particulier, en entrant ici. Je n'oſe me flater de les avoir bien employés; mais j'eſpere pourtant de ne les avoir pas entiérement perdus.

LA MERE.

Et moi auſſi. — Oh çà, il s'agit donc de célébrer ce grand jour, qui fait même une époque de la vie.

EMILIE.

Oui, vraiment. Qui eſt-ce qui appelle cela déjà un jour à *limites*? Voilà l'enfance derriere nous.

LA MERE.

Du moins nous avançons à grands pas vers ſon terme, & l'adoleſcence s'avance vers nous.

EMILIE.

Deux luſtres acomplis, comme dit M. de Gerceuil!

LA MERE.

C'est parler poétiquement.

EMILIE.

Il m'a dit tantôt : Mademoiselle, savez-vous que vous êtes née le même jour qu'un des premiers hommes de votre siecle, ou plutôt du nôtre, auquel vous n'apartenez plus ? Il n'avait guere que quinze lustres, lorsque vous vîntes au monde.

LA MERE.

Pour me prouver vos progrès en arithmétique, ne m'en ferez-vous pas le calcul tout prosaïquement en années ?

EMILIE

Oh, c'est fait ; je le sais, Maman. Il avait soixante-quatorze ans, lorsque j'avais soixante-quatorze minutes.

LA MERE.

Il lui manquait donc une année à son quinzieme lustre ?

EMILIE.

Tout juste.

LA MERE.

Et aujourd'hui à quoi en est-il ?

EMILIE.

Il a quatre-vingt-quatre ans, & moi, j'en ai dix.

LA MERE.

Puissiez-vous encore long-temps compter ensemble ! Je croyais que la journée de demain n'était une fête que pour vous & pour moi ; mais cet anniversaire en fait une fête publique : car la naissance d'un grand homme est d'abord un sujet légitime d'orgueil pour sa nation, & puis un sujet de joie & de reconnaissance pour tous ceux qui s'intéressent véritablement au bonheur de l'humanité.

EMILIE.

Eh bien, Maman, que ferons-nous donc demain ?

LA MERE.

Votre tante suppose que vous voudrez danser, parce que nous sommes en carnaval. Si c'était aussi bien la saison de la campagne, un bal champêtre serait bientôt arangé, & nous n'aurions pas besoin de fleurs artificieles. Mais au milieu du mois de Février ! cela me paraît plus sérieux : vous ne dansez pas assez bien pour un bal de ville.

EMILIE.

Je sais bien que je ne danse pas comme Mademoiselle de Gernance ; mais cela n'y ferait rien : entre nous autres morveuses, nous ne prenons pas encore garde à qui saute plus ou moins bien.

LA MERE.

Il n'y a donc qu'à aranger une petite assemblée, que nous ne mettrons pas même dans le secret de la solemnité du jour.

EMILIE.

A moins que nous ne fassions mention de la fête publique. Mais, à vous dire la vérité, ma chere Maman, je crois que je n'aurai pas demain le cœur à la danse.

LA MERE.

Pourquoi donc cela?

EMILIE.

Je ne sais. C'est peut-être à cause de ce que vous appellez la solemnité.

LA MERE.

Comment prétendez-vous *donc* célébrer un jour si solemnel?

EMILIE.

Tenez, Maman, si nous faisions une chose.

LA MERE.

Et quoi?

EMILIE.

Si vous faisiez fermer votre porte,

nous passerions toute notre journée tête à tête ensemble, & cela serait bien charmant.

LA MERE.

Cela le serait sûrement pour moi; mais ce serait à-peu-près comme tous les jours, il n'y aurait rien d'extraordinaire à cela; & ne craindriez-vous pas que la journée ne vous parût bien longue?

EMILIE.

Non, je vous assure. Je vous défie d'imaginer quelque chose qui me fasse autant de plaisir.

LA MERE.

En ce cas, les préparatifs de la fête ne nous prendront pas beaucoup de temps. Mais que ferons-nous toute la journée?

EMILIE.

Nous ferons, ma chere Maman, comme nous faisons à la campagne,

où nous en passons souvent trois ou quatre de suite tête-à-tête.

LA MERE.

Oh, à la campagne, cela est différent; les jours ne sont jamais trop longs. Nous avons tant de devoirs à remplir à droite & à gauche, tant d'occupations diverses, qu'à peine nous reste-t-il le temps nécessaire pour la promenade. Mais à Paris, un jour d'hiver!...

EMILIE.

Je vois, Maman, que vous craignez de vous ennuyer. Ce n'est pas ma faute, si mon papa & mes freres sont absens.

LA MERE.

Ni la miene : mais votre expérience vous a déja appris qu'il ne faut pas compter sur les hommes; qu'ils apartienent au public, avant d'apartenir à leur famille; qu'à peine sortis de l'enfance, dès leur entrée dans le monde, ils sont obligés de rester

à la place que le devoir leur a marquée.

EMILIE.

O la vilaine chose que la guerre! Je vous l'ai dit mille fois, ma chere Maman: comment les hommes qui sont si doux & si polis dans la société, peuvent-ils devenir assez féroces, pour se tuer les uns les autres, sans même se connaître?

LA MERE.

C'est que souvent les nations ne sont pas plus sages, plus justes, plus modérées envers leurs égales, que des particuliers inquiets, turbulens & emportés envers leurs concitoyens. Dans la société les injustices sont réprimées par les loix; mais comment voulez-vous que fasse une nation lésée dans ses droits? Il faut bien qu'elle repousse l'injustice & l'injure par la force.

EMILIE.

Et à cause de cela il faut se faire tuer ! Bien imaginé !

LA MERE.

Vous voyez que notre rôle est bien plus facile. La foiblesse de notre sexe & la sphere étroite de nos petits talens nous confinent dans l'exercice des devoirs domestiques : en les remplissant, nous avons satisfait à tout ce que la société attend de nous.

EMILIE.

Bien entendu que nous restons sans papa & sans freres.

LA MERE.

Il est vrai que votre papa & vos freres nous manqueront beaucoup demain.

EMILIE.

Sans compter ce qu'ils nous manquent tous les jours.

LA MERE.

Mais, quoique leur devoir les tiene

éloignés, heureusement ils ne courent pas encore les hazards de la guerre.

EMILIE.

Ah, oui; c'est une consolation que cela.

LA MERE.

Et puisque le sort nous réduit à la solitude, c'est pour vous seule, ma chere amie, que je redoute l'ennui d'un jour dont la solemnité semblait vous prometre de l'amusement.

EMILIE.

Mais, ma chere Maman, un jour solemnel, est-ce précisément un jour gai?

LA MERE.

Je le crois, à la vérité, plus imposant que gai.

EMILIE.

C'est un jour à réflexions, n'est-il pas vrai? Ainsi le passé vous revient dans la tête, malgré que vous en ayez. On souleve aussi un peu ce

rideau qui cache l'avenir; & depuis que vous m'avez montré ce terrible rideau, je vous avoue qu'il ne m'est pas sorti de la tête, & que je l'ai toujours là devant les yeux. Voyez donc, ma chere Maman, quelle foule d'affaires pour une seule journée!

LA MERE.

Je ne vous blâmerai sûrement pas, de regarder les limites de l'enfance & l'acheminement vers l'adolescence sous ce point de vue sérieux, & je commence à croire, comme vous, qu'il faut danser tout un autre *jour* que celui où l'on a dix ans acomplis.

EMILIE.

Commencez-vous aussi à croire que nous n'aurons pas le temps de nous ennuyer?

LA MERE.

Oui, en vérité. Un coup-d'œil réfléchi sur le passé poura aisément absorber une journée, sans même porter

porter nos regards ſur l'avenir dont l'incertitude ne peut être enviſagée ſans un peu de trouble.

EMILIE.

En tout cas, ſi nous n'avons pas fini pendant le jour, nous pouvons en conférer encore le ſoir, de notre lit : car, dieu merci, le mien n'eſt plus ſur la frontiere ; il s'eſt emparé de l'intérieur de votre chambre-à-coucher. Cela ne s'appelle-t-il pas une priſe de poſſeſſion ?

LA MERE.

Cela s'appelle, en droit public, une uſurpation manifeſte, opérée moitié par ruſe, moitié par violence ; & voilà comme les guerres commencent : ſans ma douceur, ou pour mieux dire, ma faibleſſe, j'aurais défendu ma chambre-à-coucher contre votre invaſion qui l'a changée en dortoir. Votre lit était très-bien dans ce cabinet à côté ; & moyénant la

porte qui restait ouverte, notre communication n'était jamais interrompue.

EMILIE.

Mais, Maman, il fallait s'égosiller pour se parler, quand vous étiez couchée & moi aussi. Cela n'était point du tout convenable pour votre santé.

LA MERE.

Pour deux persones qui ne se *quitent* guere du matin au soir, ne pouvions-nous pas prendre le parti du *silence* en même temps que celui de *la retraite* dans notre lit ?

EMILIE.

Oui; mais quand il vous reste quelque chose sur le coeur ou dans l'esprit, comment faire ? C'est souvent une misere, une miete; mais ce sont précisément les mietes qu'il ne faut pas laisser accumuler pour le lendemain.

LA MERE.

Je remarque que le soir la provision des mietes est inépuisable chez vous.

EMILIE.

Mais, ma chere Maman, n'est-il pas bien plus joli de jaser, comme cela, d'un lit à l'autre, à deux toises de distance, jusqu'à ce que l'homme au sable s'empare des yeux ?

LA MERE.

Voilà, par exemple, une expression un peu triviale pour une persone qui se vante d'avoir étudié la mythologie.

EMILIE.

Cela est vrai, je devais parler de Morphée.

LA MERE.

Quoi qu'il en soit, je sens bien qu'à cause de la solemnité du jour, je ne pourai poliment vous déposséder ni aujourd'hui ni demain.

EMILIE.

Ni après-demain, ni jamais.

LA MERE.

Ce que j'aimerais à prévoir, c'est le résultat de la révision que vous projetez : savoir si elle vous rendra gaie ou triste, taciturne ou parlante.

EMILIE.

Je n'en sais, en vérité, rien. Voilà, ma chere Maman, une question très-embarassante.

LA MERE.

Je ne le trouve pas. Si vous êtes contente de la maniere dont ces dix années se sont passées, la réponse à ma question est faite ; & pour le savoir avec la derniere précision, vous n'avez qu'à vous demander, si vous voudriez les recommencer, pour les passer une seconde fois exactement aux mêmes conditions & de la même maniere,

EMILIE.

Non ſûrement, Maman, je ne le voudrais pas.

LA MERE.

Cela s'appelle avoir un avis décidé. Mais en ce cas vous êtes donc bien mécontente de votre ſort, & par conſéquent de l'éducation que vous avez reçue ?

EMILIE.

Ce n'eſt pas cela, ma chere Maman. On peut avoir été fort heureuſe un jour : faut-il abſolument déſirer qu'il recommence, & ne peut-on pas être un peu preſſée de voir ariver un lendemain plus heureux encore ? Je crois qu'il eſt fort joli d'avoir quinze ans.

LA MERE.

Et à quinze ans vous déſirerez d'en avoir dix-huit.

EMILIE.

Cela se pourait bien; mais pas au delà.

LA MERE.

Qui sait cela? — J'avais oublié votre empressement de sauter par dessus plus d'une année, pour ariver à une époque que des gens moins impatiens attendent tranquillement, parce qu'ils savent qu'ils ne lui échaperont pas, & que chemin faisant, ils ne laisseront pas de trouver beaucoup d'occupations importantes & agréables.

EMILIE.

Il est vrai, Maman, que nous ne sommes pas entiérement d'acord sur ce chapitre.

LA MERE.

Pour moi, je regarde l'époque de mon enfance comme le temps le plus heureux de ma vie, excepté que, n'ayant pas été avertie, je n'en ai

connu le bonheur que lorsqu'il s'était évanoui.

EMILIE.

Vous m'avez dit plus d'une fois, qu'il m'en arrivera tout autant, & que l'expérience me détrompera de bien des choses : alors je vous le dirai très-sûrement.

LA MERE.

Si j'y suis ; ou bien, à vos enfans qui vous croiront comme vous me croyez. Mais, abstraction faite de cette impatience, & ne vous bornant qu'au souvenir du passé, il vous sera aisé de savoir si vous voudriez recommencer aux mêmes conditions.

EMILIE.

Oui & non, ma chere Maman ; c'est selon. Voulez-vous me faire recommencer absolument de la même maniere, sans aucune exception quelconque ?

LA MERE.

Oh, ſans la moindre; ſans quoi cela ne ferait plus une queſtion. Vous comprenez bien que perſone ne balancerait à recommencer, à la condition de retrancher de ſa ſituation tous les inconvéniens, & d'en garder tout l'avantageux & l'agréable: malheureuſement perſone n'a ce choix dans la vie.

EMILIE.

Ni celui de recommencer non plus.

LA MERE.

Il eſt vrai; mais c'eſt une ſuppoſition que nous faiſons.

EMILIE.

Tout comme il vous plaira, Maman, mais je ne ſaurais m'y déterminer.

LA MERE.

Pourquoi donc pas?

EMILIE.

Je ſuis étonée que vous me faſſiez

cette question. Ne pensez-vous pas que j'ai fait dans le cours de ces dix années bien des fautes, & que j'en ai éprouvé, comme de raison, bien des chagrins? Comment ferai-je donc, ma chere Maman, pour avoir le courage de refaire les mêmes fautes?

LA MERE.

Voilà, je l'avoue, une difficulté à laquelle j'aurais dû penser.

EMILIE.

Et puis n'ai-je pas eu bien des inquiétudes? Trois fois au moins j'ai été menacée du malheur de vous perdre. Si je vous ai conservée, c'est un miracle de la providence: serait-il bien sage de se soumettre de nouveau aux mêmes risques?

LA MERE.

Les deux premieres fois vous étiez trop enfant pour vous en appercevoir.

EMILIE.

Pardonez-moi. Il est vrai que

je n'avais pas encore six ans, quand on me faisait traverser, tous les soirs, votre chambre-à-coucher sur la pointe des pieds, sans m'approcher de votre lit; mais je m'en souviendrai toute ma vie. On me disait que ce passage était nécessaire pour vous montrer que j'étais en bonne santé; mais comme vous ne me faisiez jamais le moindre signe pour m'arrêter, je croyais que vos enfans vous étaient devenus indifférens.

LA MERE.

Vous avez appris depuis la cause involontaire de cette indifférence.

EMILIE.

Vraiment je la sais depuis longtemps, & elle me donne le frisson toutes les fois que j'y pense. Mais alors je n'avais aucune idée du danger d'une maladie; je croyais, quand on était malade, qu'on avait la colique, & que c'était tout. Cependant

l'air lugubre de votre chambre qui n'était pas mieux éclairée que l'angar de Madame Baruel ; la tristesse & la consternation de tout le monde, l'inquiétude avec laquelle on se chuchotait à l'oreille ; tout cela, sans en être précisément affligée, me causait une frayeur dont je ne pouvais démêler la raison.

LA MERE.

Tout cela est heureusement passé & bon à oublier, au moins aujourd'hui.

EMILIE.

Vous voulez, Maman, qu'on recommence ; cela rappelle nécessairement le passé.

LA MERE.

Mon projet n'était pas de fixer votre attention sur des souvenirs pénibles. Cela ne donnerait pas demain à notre tête-à-tête solemnel une teinte trop gaie au moins.

EMILIE.

Oui, d'un côté le souvenir des fautes; de l'autre, celui des dangers; il y a là de quoi rendre une journée bien sombre.

LA MERE.

Je ne voulais qu'un coup-d'œil général en arriere, & je me flatais qu'il vous montrerait plus de sujets de joie que d'affliction, plus de momens de satisfaction que de tristesse. En effet, toutes les fois que je reviens sur le passé, ma mémoire me rappelle une Emilie *qui saute*, qui danse, qui chante, & je me souviens à peine de l'avoir vu pleurer. D'où je croyais pouvoir conclure que vos dix premieres années ne s'étaient pas passées trop péniblement.

EMILIE.

Eh bien, oui, Maman, cela est vrai; mais où en est le profit? Y

a-t-il beaucoup de mérite à avoir passé ses dix ans à courir, à sauter, à vous faire du bruit ?

LA MERE.

Oui, certes; & si vous me fâchez, je vous ferai un reproche de n'en avoir pas fait assez. Vous connaissez mes préjugés contre les enfans trop paisibles ; je suis toujours tentée d'attribuer leur tranquillité à un vice de santé.

EMILIE.

Oui, soit du corps ou de l'ame ; je sais cela. Mais convenez au moins que le temps que j'ai perdu avec ma poupée, c'est un temps bien perdu.

LA MERE.

Je n'en conviendrai pas davantage ; puisque je me sens en train de vous contredire. De la maniere dont la maison de cette dame était montée, le service dont vous étiez chargée

auprès d'elle, vous a mise dans la nécessité d'apprendre bien des détails, soit de toilete, soit de ménage, très-convenables à savoir; sans compter que ce service vous a rendu adroite en plusieurs ouvrages. Ainsi, s'il vous prend fantaisie de le continuer, même après les deux lustres acomplis; comme je me flate que l'humeur sévere qui vous domine ce soir, ne sera pas de durée, vous n'éprouverez aucune opposition de ma part.

EMILIE.

Eh bien, ma chere Maman, si vous êtes contente de mes dix ans, tant mieux; je puis & je dois l'être aussi.

LA MERE.

Je ne prétends pas que tout ait été au mieux possible, ou n'eût pu mieux aller; mais je ne veux pas que vous me jugiez mon enfant avec une trop grande sévérité. Sans quoi il faudrait

éplucher la conduite de la mere avec la même rigueur, & je n'y trouverais pas mon compte.

EMILIE.

En voilà bien d'une autre ! Vous avez peut-être aussi des fautes à vous reprocher ?

LA MERE.

Plus que je ne voudrais. Avec la différence que vous détournez les yeux des vôtres, & c'est ce qu'on peut faire de mieux, quand elles ne sont pas de conséquence; & que moi, je trouve les mienes assez graves, pour y avoir toujours les regards atachés. Il me semble que je donnerais volontiers la moitié de ce qui me reste à vivre, pour recommencer votre éducation avec la possibilité de les éviter

EMILIE.

Ce que vous dites-là, ma chere Maman, me paraît bien sérieux, à

moins que vous ne badiniez. Voyons donc ces fautes que vous voudriez racheter à si haut prix ?

LA MERE.

Demain c'est le jour de la revue ; après la vôtre viendra la miene tout naturélement. Mais à mes yeux l'espérance de réparer un seul de mes torts, mériterait suffisament le sacrifice auquel je me résigne.

EMILIE.

Quel est donc ce tort ?

LA MERE.

Celui que vous a fait ma santé.

EMILIE.

Vous avez raison, ma chere Maman ; vos enfans n'auraient plus d'inquiétudes, si vous aviez une santé plus robuste.

LA MERE.

Ce n'est pas précisément pour vous

épargner des inquiétudes, que je la désirais meilleure ; mais si vous saviez combien mes maladies ont dérangé mon plan, combien ma constitution frêle a contrarié mes principes !

EMILIE.

Je ne m'en suis jamais aperçue.

LA MERE.

Par exemple : vous n'ignorez pas quelle importance j'ai toujours atachée, sur-tout pendant les premieres années de l'enfance, aux exercices du corps, ou plutôt à l'exercice & au mouvement habituels, si essentiélement nécessaires au dévelopement des organes & des forces physiques.

EMILIE.

Je n'ai donc pas assez couru, assez sauté, je ne me suis pas assez tourmentée, je ne vous ai pas assez importunée, à votre avis ?

LA MERE.

Non certes. A la campagne vous

faites passablement de l'exercice ; mais en ville, vous savez quelle peine j'éprouve journélement à vous y déterminer.

EMILIE.

C'est qu'il n'y a rien de si ennuyeux que de passer & repasser une allée ou un boulevard sans vous.

LA MERE.

Vous voyez donc bien que ma mauvaise santé vous sert ou de raison ou de prétexte, & que je n'ai pas tort de la regarder comme *très-préjudiciable* à votre éducation. Je me la reproche toutes les fois que je remarque chez vous de la molesse, soit du côté physique, soit du côté moral.

EMILIE.

Mais, Maman, vous vous reprochez-là ma faute, & non pas la vôtre.

LA MERE.

En ce cas, il ne tiendrait donc

qu'à vous de m'épargner ce reproche.

EMILIE.

Je conviens que je n'ai le cœur à rien quand vous êtes malade.

LA MERE.

Mais ce qu'on ne se sent pas le goût ou l'inclination de faire, on le fait par éfort de raison, quand on en connaît l'importance; & c'est en quoi consiste la force du caractere.

EMILIE.

Si vous saviez, Maman, comme c'est triste de se promener, sans causer avec vous!

LA MERE.

Vous me rappellez-là un autre de mes torts; c'est de vous avoir laissé prendre trop de goût à nos conversations.

EMILIE.

Comment, vous vous reprochez nos conversations?

LA MERE.

Je crains qu'elles n'aient contribué à vous acoutumer à trop de réflexion & de tranquillité pour votre âge, & par conséquent nui au projet important de former votre constitution.

EMILIE.

Maman ! Si c'était à recommencer, vous me priveriez du plaisir de causer avec vous !

LA MERE.

Du moins j'y mettrais la condition de ne jamais causer assises. Avec cette loi fondamentale nous pourrions renouveller l'école des Péripatéticiens.

EMILIE.

Comment dites-vous cela ? Voilà un mot plus long & peut-être aussi ennuyeux que la plus longue promenade sans vous.

LA MERE.

L'usage de ces messieurs était de

ne jamais converser ou philosopher ensemble, qu'en se promenant dans le Lycée, qui était à-peu-près les Tuileries d'Athenes; & c'est cet illustre exemple que nous aurions dû imiter.

EMILIE.

Comment les appellez-vous déja?

LA MERE.

Péripatéticiens, c'est-à-dire, promeneurs.

EMILIE.

Pé-ri-pa-té-ti-ciens! Et vous ne pouvez me faire grâce d'aucune de ces syllabes?

LA MERE.

D'aucune, que je sache.

EMILIE.

En ce cas, Maman, je vous en rends deux de plus, car nous sommes, pour le moins, des demi-péripatéticienes: la moitié de nos

conversations se sont passées à la promenade.

LA MERE.

Je suis donc moins coupable que je ne craignais.

EMILIE.

Voyons un peu vos autres fautes capitales. Peut-être y a-t-il aussi à en rabatre.

LA MERE.

Vous savez que tout est enchaîné dans ce monde. Quand une chose est bien ordonée selon la sagesse, tous ses accessoires sont ordinairement *autant* d'avantages qui l'accompagnent. De même une faute est rarement isolée; elle se ramifie en une infinité de branches, c'est-à-dire, qu'elle s'entoure d'un cortege d'autres fautes.

EMILIE.

Est-ce pour me préparer à un grand cortege que vous dites cela?

LA MERE.

Un censeur judicieux me reprocherait sans doute, d'avoir soufert que vous vous occupassiez dans un âge si tendre, soit de la lecture, soit d'ouvrages convenables à notre sexe; de vous avoir peut-être même désiré ce goût; de l'avoir du moins remarqué avec complaisance, de peur qu'exercée plus tard, vous ne restassiez mal-adroite & ignorante.

EMILIE.

Voilà vos crimes?

LA MERE.

Je crains qu'il n'ajoute : Votre fille brodera comme un ange, travaillera comme les fées, au dire de toutes les femmes-de-chambre, dont l'approbation mettra le sceau de l'immortalité à sa réputation; mais serez-vous bien contente, si vous voyez ce goût précoce pour la vie sédentaire, aug-

menter chez elle d'année en année; s'il la rend pareſſeuſe de corps, & peut-être d'eſprit; s'il finit par porter un préjudice notable à ſa ſanté?

EMILIE.

Maman, on vous fait là des reproches, pour le plaiſir d'en faire. Je me porte bien, dieu merci; je ne ſuis jamais malade.

LA MERE.

Cela ne ſuffit pas à ma tendreſſe; je voudrais vous voir une conſtitution de fer.

EMILIE.

Plût à dieu que votre ſanté fût auſſi bonne que la miene!

LA MERE.

Elle eût été de fer ſans doute, ſi une tendreſſe mal-dirigée ne m'eût éloignée de tout ce qui pouvait la fortifier. — Et puis, vous croyez peut-être que mon cenſeur s'arrête-là? S'il

S'il défire qu'on s'occupe beaucoup des forces phyfiques d'un enfant dans fes premieres années, il veut qu'en revanche on ne touche prefque pas aux forces morales pendant cette époque, de peur de les eftropier par quelque mal-adreffe d'éducation, ou de les pouffer à une énergie prématurée & paffagere par une culture trop hâtive, comme on eftropiait autrefois le corps des enfans par le maillot, ou comme un jardinier mal-avifé perdrait un arbre précieux, pour en cueillir des fruits un peu plutôt.

EMILIE.

Il me femble, Maman, que votre cenfeur veut & ne veut pas bien des chofes.

LA MERE.

Il m'a fur-tout affligée par une remarque. Ne pouvant, dit-il, malgré tous vos éforts, defcendre continuélement au niveau de l'enfance,

voyez si vous ne l'élevez pas souvent au vôtre, sans vous en apercevoir, & si cette méthode, involontaire de votre part, ne vous fait pas, même contre vos intentions, pousser en serre chaude une plante qui doit tenir sa maturité du temps & de l'influence bénigne & imperceptible du ciel.

EMILIE.

Maman, votre censeur est un radoteur qui nous gâterait notre tête-à-tête de demain, si nous lui permettions d'étaler sa morale; mais nous l'enverrons débiter ses maximes à l'école.

LA MERE.

Vous le placez mieux que vous ne voudriez peut-être. Dès qu'il aura formé une école publique d'après ses principes, je me sentirai un grand fardeau de moins, & Emilie sera la premiere à prouver les avantages sans nombre d'une institution si désirable.

EMILIE.

Ah, nous y voilà encore ! Je ſais au bout des doigts tout ce que vous m'allez dire des avantages de l'éducation publique ſur l'éducation domeſtique & particuliere ; mais vous ſavez bien auſſi, ma chere Maman, que ſur ce chapitre jamais je ne ſerai de votre avis.

LA MERE.

Je croyais que vous pouviez en avoir changé, depuis que vous m'avez vanté la grande utilité des extraits de Plutarque.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que ces extraits ont de commun avec votre éducation publique ?

LA MERE.

D'abord on y rencontre ſouvent ſon éloge.

EMILIE.

Eh bien, peut-être avait-on raiſon

dans ce temps-là ; mais moi, j'ai raiſon aujourd'hui.

LA MERE.

Enſuite vous devez y avoir remarqué qu'un des plus grands avantages de la forme républicaine, c'eſt d'influer directement ſur les caracteres, d'animer la maſſe générale dans toutes ſes parties, d'y porter l'activité & la vie, & par conſéquent de faire connaître à chaque individu ſa valeur propre, dont il ne ſe ſerait peut-être pas douté ſous un autre gouvernement; de former en même temps un eſprit public, qui, *par la profeſſion libre des mêmes principes*, réunit toutes ces forces diverſes & miſes en valeur, dans un centre commun, pour le bien général. Eh bien, les écoles publiques bien inſtituées ſuivent cette forme républicaine, & procurent à leurs éleves tous ces avantages. La maſſe générale eſt com-

poſée d'enfans. L'inſtruction s'occupe à faire connaître à chacun ſa valeur particuliere, & à l'augmenter. La réunion établit & apprend à reſpecter les droits fondamentaux de la ſociété générale ; le mérite & le talent, ou plutôt l'eſpérance qui les devance & les annonce, y aſſigne à chacun ſa place. La juſtice y décide ſeule & uniformément, ſans acception de perſone. L'exemple, l'expérience, la néceſſité ſont les précepteurs qui enſeignent, ou plutôt les maîtres qui commandent. Ceux-là ne cauſent pas, ne babillent pas ; ils ſont muets : mais ils gravent les principes dans le cœur en caracteres inéfaçables, au lieu de les entaſſer ſans conſiſtance dans la mémoire.

EMILIE.

Je me ferais bien gardée de louer les extraits de Plutarque, ſi j'avais prévu le parti que vous en voulez

tirer contre moi. Et vous me persuaderez, par exemple, que dans ces écoles on sait, mieux que vous, se mettre au niveau de l'enfance ?

LA MERE.

Sans contredit, ma chere amie. Mon censeur prétend qu'un jardinier qui n'aurait qu'une plante à soigner, courrait grand risque de lui nuire par trop de soins, par un excès d'attention & de culture : au lieu qu'obligé de partager ses soins entre un certain nombre de plantes diverses, il est efficacement garanti de *cet inconvénient*, & heureusement borné à ne donner à chaque plante confiée à ses soins, que la portion de culture qui lui est salutaire.

EMILIE.

Mon dieu, Maman, que votre censeur m'impatiente avec son jardinier ! Ce monsieur me prend apparemment pour une laitue : c'est-à-dire, que je

ne suis venue au monde que pour végéter ?

LA MERE.

Voulez-vous qu'il vous parle sans figure ? — Entre nous deux je suis la plus forte ; & par un effet naturel de ma force, il m'arive, vraisemblablement à tout instant, de vous élever vers moi, au lieu de descendre vers vous ; mais si j'avais vingt enfans autour de moi, il n'en serait plus de même : à force de me tirailler vers eux de tous les côtés, ils me forceraient bien de rester à leur niveau ; & pour les élever insensiblement & sans sacade à un niveau supérieur, ils m'enseigneraient bien des routes qui me sont restées inconnues.

EMILIE.

Je vois, ma chere Maman, que je l'ai échapé belle, si je ne me trouve pas au beau milieu d'une vingtaine de marmots & sans vous....

LA MERE.

Après bien des incertitudes j'ai préféré, je l'avoue, l'inconvénient d'une éducation particuliere, presque toujours triste, maniérée & décousue, à celui d'une éducation publique que je ne pouvais ni approuver ni corriger.

EMILIE.

Sans quoi vous n'auriez pas manqué de courage pour me chasser de votre maison?

LA MERE.

J'espere, ma chere amie, *que* je l'aurais eu.

EMILIE.

Ah, vous ne m'aimez pas comme je vous aime. Voilà une fâcheuse découverte pour un jour solemnel!

LA MERE.

Il me semble au contraire, que jamais je ne vous aurais prouvé plus

fortement combien vous m'étiez chere, qu'en faisant le pénible éfort de vous éloigner de moi pour votre plus grand bien, & de vous priver pour un temps de l'apui trop constant de la tendresse maternelle, qui a aussi ses dangers, & qu'il faut peut-être compter parmi les inconvéniens de l'éducation domestique.

EMILIE.

O dieu! pouvez-vous penser ainsi? Si vous voulez me voir mourir bientôt, vous n'avez qu'à suivre ces idées.

LA MERE.

Vous coupez-là le nœud de la piece par une catastrophe.

EMILIE.

Heureusement, heureusement il n'y a point de danger; il n'y a point d'éducation publique qui vous conviene.

LA MERE.

Encore ici il faudrait être en garde contre les illusions de l'intérêt. Je ne

me ſuis peut-être exagéré les imperfections de notre éducation publique, qu'afin de fournir à ma tendreſſe un prétexte plauſible pour vous garder près de moi, malgré mes juſtes préventions contre l'éducation privée.

EMILIE.

Non, non, vous n'aimez pas les exagérations. Je ſuis bien ſûre que vous penſez juſte ſur ce point comme ſur beaucoup d'autres.

LA MERE.

Convenez du moins, puiſque nous avons préféré l'éducation *domeſtique*, qu'il nous importe ſur-tout de nous occuper ſérieuſement de ſes imperfections, afin de nous en préſerver, ou de nous en tirer, ſi nous avons eu le malheur d'y tomber.

EMILIE.

A la bonne heure, cela s'appelle parler, ma chere Maman. Nous pou-

vous employer demain une partie de notre journée à cette occupation; & ce ne sera pas du temps perdu.

LA MERE.

Puisque nous nous sommes rendues exclusivement responsables du succès de votre éducation, il nous est bien essentiel de nous garantir de tout reproche, de tout malheur.

EMILIE.

Vous m'avez dit, je m'en souviens très-à-propos, qu'il faut s'accoutumer à se rendre clairement compte des motifs qui nous font agir; qu'il est très-important de ne pas se tromper sur cet article, de ne pas prendre pour sagesse le penchant que l'on se sent à faire une chose plutôt qu'une autre; qu'il faut faire cet examen non-seulement avant d'agir, mais encore après l'action; & que celui qui ne se trompe jamais sur les vrais motifs de ses actions, est bien avancé

dans le chemin du bonheur & de la sageſſe.

LA MERE.

Avec cette méthode on peut ſe flater de remédier aux erreurs paſſées, de les remplacer par des principes ſûrs & ſolides, d'éfacer juſqu'au ſouvenir des fautes, & de prendre pour l'avenir des engagemens réfléchis.

EMILIE.

Comme, par exemple, celui de ne jamais nous quiter.

LA MERE.

Cela s'appelle ébaucher un plan d'éducation tant bien que mal. En attendant, le premier chapitre de ce plan dit qu'il faut ſonger à nous coucher & à bien dormir; car, pour perfectioner cette ébauche, il faut avoir la tête fraîche.

EMILIE.

Et quand je ſerai couchée, plus de converſation du lit aujourd'hui.

C'eſt le cas de ſe recueillir un peu, n'eſt-il pas vrai, pour ſe préparer à une occupation ſi ſérieuſe ? Demain je commence par écrire à mon papa & à mes freres, après quoi nous travaillerons toute la journée à notre plan.

LA MERE.

En voilà encore deux chapitres que j'adopte ſans difficulté. Allez, ma chere amie, & revenez. J'eſpere que nous ſerons auſſi ſatisfaites de cette journée que de la ſoirée que nous venons de finir.

EMILIE

(*en ſe mettant à genoux devant ſa mere.*)

Embraſſez donc votre enfant, ma chere Maman, & béniſſez-la, afin que je finiſſe mes dix ans avec votre bénédiction, & qu'elle m'accompagne d'année en année. Je manderai à mon papa, que vous m'avez auſſi bénie pour lui.

LA MERE.

(*en lui imposant les mains sur la tête.*)

Recevez, ma chere fille, la bénédiction de votre pere & de votre mere. Vous qui êtes si souvent pour nous un objet d'inquiétude & d'alarmes, puissiez-vous aussi être l'objet constant de notre joie & de notre satisfaction, comme vous l'êtes de nos voeux & de notre sollicitude!

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Converſations d'Emilie.* Dans la ſage conduite que tient ici une Mere éclairée, devenue l'Inſtitutrice de ſa fille, les parens ſenſés verront avec reconnoiſſance le plan tout tracé de celle qu'ils doivent garder dans l'éducation de leurs enfans ; & ceux-ci, retrouvant dans le caractere de la jeune *Emilie* leurs goûts & leurs inclinations, s'empreſſeront, à ſon exemple, de ſe réformer ſur les admirables leçons que leur diſtribue ici l'amour maternel, & prépareront ainſi, pour les générations ſuivantes, des vertus plus ſolides & des mœurs plus épurées. Donné à Paris, ce 8 Juillet 1779.

LOURDET, Profeſſeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordi-

naires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amée Madame DE LA LIVE D'EPINAY Nous a fait exposer qu'elle desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Conversations d'Emilie*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposante, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre partout notre Royaume. Voulons qu'elle jouisse de l'effet du présent Privilege, pour elle & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'elle ne le rétrocede à personne ; & si cependant elle jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposante, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposante décede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire

vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de celui qui la représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état, en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante

& ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le sixieme jour d'Octobre, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre Regne le sixieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Regiſtré sur le Regiſtre XXI de la Chambre royale & syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1770, folio 145, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, le 12 Octobre 1779.

DE HANSY, *Adjoint.*

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.

